





5,-

NOUVELLES

DE

BATACCHI

Tiré
à deux cent vingt-cinq exemplaires.

N°. 96.

NOUVELLES

DE

BATACCHI

Littéralement traduites pour la première fois

La vie et la mort du Prêtre Ulivo
Le roi Barbadicane et Grâce
Elvira — La Gageure — Le faux Séraphin
Le roi Grattafico
Laissons les choses comme elles sont.
Fra Pasquale



IMPRIMÉ
Aux frais du Traducteur et se vend à Paris
Chez Isidore LISEUX, libraire
Rue Bonaparte, 2
1880



AVERTISSEMENT

Les renseignements biographiques font absolument défaut sur Batacchi. Quand nous aurons dit qu'il s'appelait Domenico, qu'il était né à Livourne en 1749 et qu'il mourut, on ne sait où, en 1802, nous aurons épuisé toute notre science et celle des Dictionnaires. Était-il évêque comme Bandello, moine comme Firenzuola, abbé comme Casti, ou simple séculier comme tout le monde? On l'ignore. Ses premiers Contes (*Raccolta di Novelle,* Londra, anno VI della Republica Francese, 4 vol. in-12) furent publiés. soit en France, soit en Italie, sous le nom du Père Atanasio de Verrocchio et traduits un peu plus tard en Français par Louet, de Chaumont : *Nouvelles galantes et critiques,* Paris, 1803, 4 vol. in-18. Cette traduction est si mauvaise que la nôtre peut passer pour la première. Dans le préambule d'une de ces Nouvelles, *Elvira*, il est dit cependant que celle-ci doit être attribuée, non au P. Atanasio da Ver-

rocchio, mais au P. Agapito da Ficheto : ce nous est tout un. Batacchi est, en outre, l'auteur de deux compositions poétiques de plus longue haleine : *La Rete di Vulcano, poema eroi-comico,* Sienne, 1779 (1797) 2 vol. in-12, et *Il Zibaldone, poemetto burlesco in dodici canti* (Londres, 1798, in-8).

Quel qu'il soit, Batacchi est tout entier dans ses Nouvelles, et notre traduction le fera suffisamment connaître aux lecteurs Français : il mérite de l'être. C'est un conteur jovial, plein de drôleries; le sans façon et la bonne humeur ne peuvent guère être poussés plus loin. Il ne recherche pas les effets de style et les complications d'événements, mais il a de l'invention, de l'originalité, une grande vivacité de dialogue, de mise en scène et, surtout, à un très haut point le sens du grotesque. On s'en aperçoit à la façon dont il comprend des sujets qui ont été traités par d'autres (1). Son *Prêtre Ulivo* n'est que la légende, populaire chez nous, du *Bonhomme Misère,* que MM. Lemercier de Neuville et Champfleury ont reprise, après maints auteurs de contes et de fabliaux : la palme reste encore

(1) D'après la *Bibliographie des Ouvrages relatifs à l'amour, etc.,* la plupart des Nouvelles de Batacchi sont tirées de Masuccio (ou Masuzo), conteur Napolitain du XVe siècle (*Il Novellino,* Napoli, 1476, in-fol., souvent réimprimé depuis et traduit du dialecte Napolitain en langue Toscane, mais presque toujours avec de graves altérations de texte).

à Batacchi pour les détails plaisants. *Elvira* est l'antique aventure de Combabus mise en vers ; la *Gageure* a été traitée par Grécourt ; le *Faux Séraphin* est une imitation burlesque de l'*Ange Gabriel,* de Boccace, et l'abbé Casti, qui a voulu aussi reprendre en vers ce joli conte du *Décaméron*, a été certainement moins heureux, moins original. A l'exemple des auteurs de poèmes chevaleresques, Pulci, l'Arioste, qui aiment à s'appuyer sur des chroniques imaginaires, principalement sur celle du fabuleux Turpin, Batacchi indique aussi les sources où il prétend avoir puisé ; c'est tantôt le Turcellino, tantôt un vieux livre imprimé par Alde Manuce, tantôt Bellarmin, Turnèbe, Freinshemius, et ces graves autorités interviennent toujours, chez lui, d'une façon comique. Une autre bizarrerie de ces contes gais : les cocus ont une tendance fatale à se pendre ; le malheureux tailleur du *Roi Barbadicane et Grâce,* le fermier Meo, de la *Gageure,* mettent fin par la corde à leurs infortunes conjugales ; mais, chez Batacchi, la mort elle-même est ridicule.

Si l'on en croyait la *Biographie Didot,* les Italiens n'apprécieraient guère ce conteur, dont ils considéreraient les productions comme *diffamatoires*. Cependant, les Poèmes et les Nouvelles ont été plusieurs fois réimprimés et il en a été fait récemment plusieurs éditions populaires ; ils ne sont donc pas si oubliés. Pour

ce qui est de la diffamation, nous n'y avons rencontré que deux traits piquants à l'adresse d'un certain Cardinal Merciai : Batacchi lui fait rédiger et contresigner la facétieuse bulle Latine du *Roi Barbadicane,* et, dans le *Roi Grattafico,* ayant à produire sur la scène un saucisson, il lui donne pour enveloppe un sonnet du même Merciai ; ces mentions malicieuses n'ont rien de bien méchant. Tout ce que nous conclurons de ces attaques persistantes dirigées contre un haut dignitaire de la Cour Romaine, c'est que Batacchi pourrait bien avoir été lui-même homme d'Église.



NOUVELLES

DE

BATACCHI

LA VIE ET LA MORT
DU PRÊTRE ULIVO

PAR LE PÈRE

ATANASIO DA VERROCCHIO

Gardien du couvent des Révérends Pères Mineurs de l'Observance

à ****



IMPRIMÉ

Aux frais du Traducteur et se vend à Paris

Chez Isidore LISEUX, libraire

Rue Bonaparte, 2

1880

A MON CURÉ

Monsieur,

Je suis un bon bélier de votre troupeau. C'est au moins ce que me dit ma femme. Acceptez cette nouvelle au lieu de dîmes : vous apprendrez à connaître, en la lisant, la vie d'un de vos lumineux confrères.

Salut et bénédiction.



LA VIE ET LA MORT

DU PRÊTRE ULIVO

Un exorde sera-t-il donc nécessaire,
Maintenant que j'écris une nouvelle pour rire ?
On a toujours des exordes plein le derrière,
Et je dirai, tout bref, que le prêtre Ulivo
Fut autrefois un très bon Chrétien,
Qui était curé d'Asinalunga.

Il mourut en l'an mil cinq cent,
Et avant Jésus-Christ il était né.....,
« Oh ! comment ? » j'entends ici un pédant qui s'écrie :
« Un homme a-t-il vécu quinze siècles ? »
La paix, pédant ! tiens-toi coi, et, si tu ne le sais,
Écoute la Nouvelle et tu l'apprendras.

Cet homme était de Palestine
(La ville ne me revient pas à la mémoire),
Mais je sais qu'il était fils d'une cousine
Du bon Joseph, de celui d'Arimathie,
Et le Tursellino se trompe fort
En disant qu'il était frère de Barrabas.

Il était riche, et, par grand miracle,
Point du tout enclin à l'avarice ;
Il donnait par charité jusqu'à ses culottes,
Jusqu'à sa chemise, et de sa richesse,
Qui tous les jours s'accroissait,
Il donnait même à qui n'en voulait pas.

Dans sa maison toujours table ouverte :
Depuis le lever de l'épouse de Tithon
Jusqu'au milieu de la nuit, le repas
Était servi ; la broche était devant le feu
L'année tout entière, et, pour faire les fritures,
Il y avait toujours cinq fourneaux à l'œuvre.

Je ne parlerai pas ici de la cave,
Bacchus n'avait certes pas la pareille ;
Barils de *rosolio* et de *pollacchina*
S'entassaient jusque dans la maison et sur les escaliers,
Et il avait pour office une grande galerie
Qui mesurait un mille et demi.

En ces temps-là, Jésus, par son éloquence
Et par l'exemple de sa sainte vie,
Faisait rayonner sur le monde l'éternelle lumière ;
Avant de le quitter en subissant un supplice cruel,
Avec ses chers et bien-aimés apôtres
Il aimait à faire de petits voyages ;

Et quand, à l'heure du dîner,
Ils se trouvaient un peu loin de chez eux,
Ils allaient ensemble chez quelque compère
Qui les recevait avec politesse et courtoisie ;
Et si, parfois, il était tard le soir,
Ils agissaient de la même façon.

Une fois qu'Ulivo était à la campagne
(Ainsi se nommait le bon curé), et qu'il ne pensait,
En nombreuse et chère société, qu'à faire vie de cocagne
Devant sa porte, à l'heure du goûter,
Il vit quelques étrangers qui vers lui
Paraissaient se diriger ; l'un d'eux l'aborda.

C'était Saint Pierre, et il dit : « Je sais que vous êtes,
» Signor, très courtois et généreux ;
» Tous, comme vous voyez, nous sommes fatigués
» Et nous avons grand besoin de repos.
» Donnez-nous un gîte, et, si cela ne vous gêne trop,
» Nous voudrions encore quelque petite chose pour souper. »

— « Mes maîtres, » répondit Ulivo, « passez,
» Je vais dire tout de suite quatre mots au cuisinier ;
» Si je ne viens pas vous servir, excusez-moi,
» Je vais prendre encore un peu le frais ;
» Ici, on ne fait pas de cérémonies ;
» Sans façons, sans façons, Messieurs, entrez. »

— « Mais c'est que....., » répliqua Pierre, « vraiment.....
» Nous sommes nombreux. — Hé, qu'importe ? » dit Ulivo,
« Toutes les fois que dans ma maison vient grand monde,
» C'est pour moi une bonne fortune, un plaisir ;
» Les cérémonies sont des sottises,
» Allons, vive la bonne compagnie !

» Prenez un petit verre de muscat,
» Tenez, cela vous fera du bien,
» Mais mangez une bouchée de biscuit :
» Boire les boyaux vides ne vaut rien. »
Saint Pierre mangea, but et remercia,
Puis, avec ses compagnons, dans le palais il entra.

Tandis qu'ils causaient gaiement de la courtoisie,
De l'excellent accueil de notre Ulivo,
Le valet préposé aux chambres des étrangers
Les conduisit dans une grande et superbe salle;
Là, on leur donna de l'eau pour les mains,
De l'eau pour les pieds et une brosse pour les manteaux.

Au bout d'une petite heure, à un souper somptueux,
Avec une politesse exquise, ils furent conviés ;
Ils trouvèrent la table couverte de mets excellents
Dans des plats immenses, démesurés ;
Ils s'assirent incontinent
Et mirent tout à sec dévotement.

Après le souper, dans six lits magnifiques
Ils s'en allèrent dormir deux par deux;
Et comme, à trois, ils s'y trouvaient un peu serrés,
Un d'entre eux resta levé toute la nuit,
Et celui-là fut Judas Iscariote,
Qui ne voulut pas s'en aller les mains vides.

Ce fieffé coquin, je dois vous le dire,
Aurait trouvé à voler sur un œuf ;
Il se serait accroché à un mur,
Sans employer échelle, ni croc, ni corde :
Pendant que chacun dormait, doucement, doucement,
Il rôda dans la maison et fit un peu de butin.

Le matin, au chant du coq vigilant,
Saint Pierre et maître Ulivo se levèrent ;
Ils se dirent le bonjour (commettre une faute
De politesse, chez eux, était bien rare),
Puis, l'un et l'autre, assis sur un fauteuil,
Allumèrent leur pipe et se mirent à fumer.

Pierre dit à la fin : « Je n'ai jamais trouvé
» Homme plus généreux et plus honnête que vous,
» Et cela, bien que je me sois arrêté en maints endroits
» Avec mes compagnons, avec mon maître,
» Qui est très satisfait de l'honneur
» Que vous lui avez fait et de votre bon cœur.

» Aussi vous pouvez lui demander
» Telle grâce que vous désirez maintenant ;
» Et tout ce que vous lui demanderez
» Vous sera accordé sans difficulté ;
» Mon maître est puissant, je vous le dis en confidence,
» Sur la terre non moins que là-haut, au Ciel. »

— « Dites-vous vrai ? » s'écria maître Ulivo.
« S'il en est ainsi, je vais le trouver tout droit,
» Il y a longtemps que je me sens au cœur un désir..... »
Cela dit, il partit en grande hâte
Et revint au bout d'un instant auprès de Pierre,
Sautant de plaisir, joyeux et content.

— « J'ai tout obtenu, » dit-il, en se tournant vers lui,
« Pendant six cents ans encore je resterai dans ce monde.
» — Fi ! dit Saint Pierre en baillant,
« Désirer de vivre, c'est former un souhait immonde,
» Allez lui demander quelque autre chose
» Plus utile, plus pieuse et de plus de valeur. »

Ulivo y alla et s'en revint en riant :
— « Mon cher Pierre, » dit-il, « quelle joie !....
» Monte, monte, par Dieu, que je t'y attrape !....
» Monte, par Dieu, si tu en veux voir une bonne !.... »
Et Saint Pierre lui répondit, stupéfait :
— « Que diable dites-vous? Est-ce que vous êtes fou ? »

— « Eh ! je ne suis pas fou le moins du monde, » répliqua Ulivo,
« Sachez que j'ai dans mon jardin un beau poirier.....
» Oh ! quelles poires, mon Dieu ! mais je n'arrive pas
» A les manger mûres ; un mien voisin
» Au mur du jardin met son échelle,
» Monte sur le poirier et se goberge à ma barbe.

» Votre maître m'a accordé cette grâce,
» Que quiconque y montera n'en pourra plus descendre
» Si je ne lui en donne la permission ;
» Ainsi, je pourrai sur le fait prendre mon voleur,
» Ainsi, je pourrai manger mes poires
» Sans qu'on vienne me les voler. »

— « Ulivo, en vérité, je ne vois pas en vous
» Trop de bon sens, » lui dit Saint Pierre ;
« Une très mauvaise demande d'abord, une autre pire ensuite,
» Voilà ce que vous faites : une longue vie, c'est ce que souhaite
» Votre esprit, et ensuite à votre pensée
» Se présentent le jardin, le voleur et le poirier !

» De grâce, retournez dans la chambre et, humblement,
» Demandez bien vite à mon bon maître
» Chose qui ne soit plus temporelle ou sans valeur ;
» Ayez, enfin, de plus nobles désirs.
» — J'ai compris, » répondit messer Ulivo.
Il y alla et revint bien plus joyeux encore.

— « Cette fois, j'ai obtenu deux grâces d'un seul coup :
» Voyez un peu si, à la fin, j'ai fait preuve de jugement ?
» — Je ne le crois guère, mais venons au fait, »
Répliqua Saint Pierre, « que vous a-t-il accordé ?
» — Deux belles choses !.... oh ! belles, belles, belles !
» Vous paieriez un sequin pour les avoir. »

— « Mais lesquelles? » reprit le Saint. — « Oh ! en premier lieu,
» Sachez que j'ai grand plaisir, le soir,
» En hiver, à passer des heures auprès du feu,
» A jouer au trente-et-un ou à la prime ;
» Je ne joue rien avec ces villageois
» Ou bien nous jouons des dragées et des biscuits.

» Mais ces grands fainéants, de bonne heure au lit
» Veulent aller ; que le ciel les maudisse !
» Si j'y vais, moi aussi, je reste toute la nuit éveillé.
» Rester seul debout est pour moi un ennui,
» Et dans cette saison, pendant ces jours noirs,
» Il ne passe ni voyageurs, ni étrangers.

» Jouer avec ses serviteurs n'est pas convenable,
» Ils prennent ensuite trop de familiarité.....
» Et puis, aucun d'eux ne tient la tête droite,
» Et ils s'endorment, ce qui est une impertinence !....
» D'une seule personne qui resterait avec moi, je serais encore
» Content, et je jouerais à *cala brache*.

» Outre cela, il est vrai que je ne joue rien,
» Mais, néanmoins, perdre me déplaît ;
» Je sens, si je perds, que la tête me tourne,
» Je ne suis plus poli, je n'ai plus de calme,
» Et, si je dois tout dire clair et net,
» Je cherche alors quelque bonne petite querelle.

» Pour ces causes, j'ai demandé que si quelqu'un s'assied
» Sur un escabeau que j'ai montré,
» Au moment où ma société se sépare,
» Il y reste, le cul collé,
» Et qu'il ne puisse se lever, si je ne lui dis :
» Levez-vous donc, je vous le permets, mon ami.

» Et je lui ai demandé encore que ce jeu de cartes
» Que, par un heureux hasard, j'avais alors en poche,
» Sans employer ni ruse, ni tromperie,
» Chassât loin de moi la fortune contraire,
» Et qu'il lui donnât une vertu telle
» Que, lorsque je joue, je puisse toujours gagner.

» Il m'a accordé l'une et l'autre grâce.
» De là, vient que je danse, que je saute de joie.....
» — Seigneur Ulivo, moi qui vous écoute, je suis, »
Répondit Saint Pierre, « plus fou que vous.
» On voit bien que vous êtes un homme riche,
» Qui n'a pas une once de bon sens.

» Mais, pour vous payer de votre hospitalité
» En une monnaie qui n'a point sa pareille,
» Je veux vous soustraire au supplice de l'enfer
» Et, pour entrer au ciel, vous donner la clef.
» Voilà la seule chose qu'il faille rechercher ;
» Tout le reste est de nulle valeur et ne signifie rien. »

Cela dit, il se leva ; il mit sa pipe dans un coin
Et alla demander au maître, pour Ulivo, la grâce
De le soustraire à l'éternelle désolation
Et de lui donner le ciel ; le maître accorda tout gracieusement.
Saint Pierre revint, et le dit à messer Ulivo
Qui ne s'en réjouit, ni ne s'en affligea.

Après avoir fait ensuite un excellent déjeuner,
Les apôtres et le maître s'en allèrent.
Ici, mon histoire fait un vrai bond de chèvre,
Chose qui me déplaît, par ma foi.
Six cents ans se passent, et je me trouve
Impuissant à vous en rien dire de nouveau,

Sinon que Messer Ulivo s'était fait
Chrétien et prêtre, et était alors curé ;
Qu'il n'était plus riche, tant s'en faut,
Comme il l'avait été au temps du Christ,
Mais que, dans sa médiocre fortune, il avait toujours,
Pour faire du bien à autrui, le même penchant.

Il avait, pendant ce temps-là, appris la théologie,
Mais d'en parler ne se sentait grande envie,
Et, quoique docteur de la Sainte Église,
Il ne souffrait pas que, passé sa porte,
De discussions et de syllogismes à force
On vînt lui rompre le tympan.

Aussi vécut-il orthodoxe, et dans son sein
L'exécrable Satan ne réussit pas
A souffler le poison de l'hérésie,
Qui fit dans le monde si terrible ravage ;
Mais il se tint tellement silencieux et réservé,
Qu'il fut comme s'il n'avait pas été.

Il y a bien, à vrai dire, quelque mauvaise langue
(Personne jamais n'échappe à la médisance)
Qui prétend qu'une fraîche et aimable figure,
Des tetons bien blancs, un cul ferme et dur
Étaient chez lui à sa disposition, en la personne d'une servante,
Avec qui il vivait dans une scandaleuse intimité.

On dit encore que lorsque les vers
Lui eurent rongé son premier bréviaire,
Il n'en acheta point d'autre ; mais il faut penser
Que c'est là un jugement téméraire ;
Quand il s'agit d'un prêtre et d'une jeune fille,
On a toujours raison de ne rien croire.

Déjà l'été tirait à sa fin,
Cédant la place au délicieux automne.
De fruits dorés et succulents
Le bon Vertumne embellissait la campagne,
Et le prêtre Ulivo se tenait dans son jardin,
Assis sous son beau vieux poirier.

En cet endroit, il attendait la Mort,
Sachant bien que son heure était venue,
Et il voulait lui faire une assez bonne farce.
Pour s'en sauver pendant cinq cents ans encore.
Elle arriva et dit : « Oh ! prêtre Ulivo !
» Il y a de bien longues années que je vous vois en vie.

» Il est temps, ce me semble, qu'enfin vous veniez avec moi. »
Et le prêtre, levant la tête : — « Oh ! soyez la bienvenue,
» Madame la Mort ! c'est un grand plaisir que vous me faites, »
Dit-il, « je finis par m'ennuyer de vivre,
» Je vous suis, marchons..... mais je voudrais d'abord,
» S'il vous plaît, recevoir de vous un petit service.

» Je me sens la gorge sèche, j'ai bien soif ;
» Je voudrais deux poires et ne puis les atteindre,
» Je suis si gras ! Vous, qui êtes maigre,
» Montez avec votre faux sur ce poirier,
» Soyez assez bonne pour cueillir les plus beaux fruits ;
» Quand nous les aurons mangés, nous partirons. »

— « Volontiers, » lui répondit la Mort,
« On ne refuse jamais un petit service. »
Et elle se mit aussitôt à monter sur le poirier,
Tellement vite, qu'un chat est moins prompt
Quand il arrive qu'on le voie
Poursuivre une souris dont il veut faire sa proie.

Elle cueillit les poires, et quand elle eut fini
Elle les jeta au prêtre, puis voulut descendre ;
Mais en vain s'y reprit-elle mille fois,
Toujours sur l'arbre elle restait,
Et, poussant un gros, gros juron,
Elle dit au prêtre : — « Par Dieu ! je ne puis descendre. »

— « Et tu ne le pourras jamais, foutu squelette, »
S'écria le prêtre, riant à s'en tenir les côtes.
— « Ah ! Don Ulivo ! aide-moi à descendre, »
Dit la Mort, « je te récompenserai bien.
» — Je t'ai dans le cul, » répondit le prêtre. « Tu resteras
» Là, au bel air, et jamais tu n'en sortiras. »

La Mort furieuse n'en crut pas un mot ;
Elle voulut sauter à bas de l'arbre,
Mais elle y resta attachée par un pied,
Comme un jambon en haut d'un office ;
Elle finit par sortir de cette fâcheuse situation,
Fit un autre saut et resta pendue par un bras.

En sautant ainsi de branche en branche,
Elle blasphème de rage et de fureur, elle pousse des cris :
— « Voilà précisement ce que je désire,
» Foutu squelette, » s'écria le prêtre, et il se mit à rire.
Pendant ce temps, la Mort, sur ces vieux rameaux
Secouait tantôt ses côtes, tantôt ses tibias décharnés.

De même que le malade, quand il dort, désire
De toutes ses forces se sauver de là
Où il voit en songe des êtres fantastiques,
Spectres ou chimères, qui le veulent saisir,
Que son désir est vain, et que, plein d'effroi,
Il ne peut détacher son pied du sol :

De même, la Mort se tourmente et gémit.
Le prêtre Ulivo la laissa là-haut et partit.
Elle se mit tantôt à crier, blasphémer ou geindre,
Tantôt à implorer pitié; mais tout fut inutile.
Le prêtre Ulivo alla chasser dans les environs,
Et la laissa sur ce poirier pendant trois jours.

Cependant, un grand scandale en tous lieux
Éclatait; personne ne mourait plus;
Ni dans le paradis, ni dans l'antre affreux
Où brûle le feu éternel, personne ne comparaissait,
Et le diable, en blasphémant sur le pas de sa porte,
S'écriait : « Par la foi de Dieu! la Mort est morte! »

Tout était dans le trouble, dans la confusion,
Au ciel, sur la terre, et dans l'abîme profond.
Le bruit en vint enfin jusque dans cette région du ciel
Où le Père Éternel a établi son séjour;
Et lui, pour mettre fin à ce tintamarre,
Envoya sur la terre l'archange Gabriel.

« Va, » lui dit-il, trouver le prêtre Ulivo,
» Fais qu'avec la Mort enfin il s'arrange,
» Afin que le paradis ne reste privé
» Du glorieux triomphe des justes,
» Et que, pour les impies, ne soit retardé l'éternel
» Et mérité châtiment de l'enfer. »

Il dit, et l'envoyé, prompt à obéir,
Se mit à voler la tête la première,
Si vite qu'il aurait dépassé Borée
Ou la foudre s'élançant de la profondeur des nuages.
Quand il fut près de la terre, vite il referma
Ses ailes rapides, et s'arrêta au sommet d'une montagne.

Là, il ne se vêtit pas de drap d'or, il ne prit pas non plus
L'apparence d'un enfant ou d'un jeune homme,
Mais il courba le dos, se mit à marcher en chancelant,
A pas comptés ; ses cheveux étaient blancs, rares, hérissés :
Je dis ses cheveux, bien que sur sa caboche
Il portât une très vieille perruque.

Son visage était couvert de rides, et sur le nez
Il avait une paire de lunettes démesurée.
Il portait un habit de drap, des culottes de satin,
Le tout noir, selon l'usage des hommes de loi.
Il avait une serviette pleine d'écritures,
De citations et d'autres scies pareilles.

Et, en notaire ainsi transformé,
Éloquent, savant comme Cicéron lui-même,
Entre la Mort et le prêtre mis d'accord
Il eut bien vite achevé la négociation.
Il la coucha par écrit ; les articles
Étaient à peu près rédigés comme ceci :

« *En l'an de Notre Seigneur cinq cent*
Nonante-quatre, pendant la douzième
Indiction, du consentement des deux parties,
Étant pape notre Saint Père Zucca-Monda,
Sous le règne de Macaroni, toujours ami de la justice,
Gouvernant dans la félicité la plus parfaite ;

» *Fait dans la demeure du prêtre Ulivo,*
En la ville jadis appelée Abella,
Étant présents les témoins ci-après, tous vivants,
Ubaldo Mari, Antonio Peverata,
Matteo quondam Antonio Panerai,
Et le maître de rhétorique Merciai :

» Que soit su et connu de tous ceux
Qui ces présentes verront, liront et entendront,
Ou qui, étant aveugles, sourds ou ignorants,
Les feront lire, voir ou entendre par d'autres,
Ce pacte important fait selon la loi
Et dressé par moi, notaire soussigné :

» A savoir, que le révérend prêtre Ulivo,
Ayant un jour obtenu de la faveur céleste
Que quiconque monterait sur un poirier à lui
Y serait éternellement retenu,
Jusqu'à ce que le susdit prêtre ou les siens voulussent bien
Lui donner permission d'en descendre ;

» Et Madame la Mort étant,
A l'instigation du susdit prêtre,
Montée là-haut, et désirant beaucoup,
Pour faire quelques affaires secrètes de son ressort,
En descendre, d'autant plus que, pendant la nuit,
Elle a pris un léger refroidissement,

» Et, comme elle a adressé requête
Au prêtre, pour qu'il prononcât les paroles
Par lesquelles le charme qui la fait rester perchée
Sera rompu, afin qu'elle puisse aller où elle veut,
Et comme le prêtre, à ces demandes,
Consent à céder sous certaines conditions,

» Il demeure convenu entre les parties,
Que pendant cinq cents ans et quatre mois,
Le prêtre Ulivo demeurera en vie,
Que la Mort ne lui tendra pas d'embûches
Et que, ce temps écoulé,
Sous la puissance de sa faux il retombera.

» Item, que si les deux parties désirent
Prolonger le temps fixé
Ou l'abréger, elles pourront le faire, pourvu
Qu'elles se mettent d'accord sans litige ni procès ;
Il suffira de revêtir un changement ainsi consenti
De la signature des deux contractants.

» Item, que le prêtre Ulivo sera obligé,
Dès qu'il sera certain d'avoir ses cinq cents ans,
De dire les paroles qui ont le pouvoir
De faire sortir la Mort du guêpier où elle est,
Afin qu'elle puisse reprendre son empire sur les hommes,
Id est, *que la Mort pourra descendre de ce poirier.*

» Toutes ces conventions, les contractants ci-dessus dénommés
Ont promis de les observer à perpétuité,
Et, ne voulant rien faire contre leur teneur,
Ils ont engagé leur parole, leurs biens
Et même les biens de leurs successeurs ;
Ils ont juré SUPER QUIBUS ET IN QUORUM.

» Moi, Antonio del Sere, dit Concetto,
Fils d'Anselmo Scarabeo, de Pise,
Lauréat en l'un et l'autre droit,
Et notaire public à Abella,
Ai signé de ma propre main. Loué soit Dieu !
Et vous, Seigneur, ayez pitié de moi ! »

Ce contrat signé, la Mort fut dégagée ;
Se tournant vers le prêtre et souriant amèrement,
Elle lui dit : « Tu m'en as fait une bonne cette fois-ci....,
» Mais la fois prochaine, ce sera différent ! »
Elle se mordit un doigt, puis elle prit sa faux
Et, pour fuir, ouvrit ses longues jambes.

Ici, je trouve dans mon histoire une autre lacune
De ces cinq cents ans et quatre mois.
Les Auteurs n'en disent pas un traître mot
Et je les ai, pour cette cause, pris horriblement en haine ;
Ils en viennent tout de suite à dire qu'en Janvier
Il soufflait du Nord une affreuse tempête.

Il neigeait, tout était gelé,
Les chiens eux-mêmes portaient la queue entre les jambes,
Le ciel était toujours sombre et couvert de nuages,
Tous les nez ressemblaient à des aubergines,
Et il n'y en avait pas, dans toutes ces contrées,
Un seul qui ne fût bourgeonné.

Le temps convenu avec la Mort,
Et inscrit au contrat par le notaire,
Était accompli pour notre prêtre Ulivo.
Il pouvait rester au monde peu d'heures encore,
Et, en attendant, il se tenait devant un bon feu,
Ayant auprès de lui l'escabeau dont il a été parlé.

La Mort arriva, engourdie, gelée ;
Tous ses os se choquaient, tant elle tremblait,
Et, tout en approchant ses doigts de ses dents,
Elle dit : « Maintenant, plus rien qui te puisse sauver ! »
Puis, sans y penser, elle s'approcha de la cheminée
Pour se dégeler au moins un peu.

Elle vit là, près d'elle, un escabeau vide,
Et, négligemment, y posa son cul ;
A peine l'y eut-elle mis qu'elle le sentit immobile,
Elle se mordit un doigt et s'écria : « Ah ! tu m'as mise dedans,
» Tu m'as attrapée !.... ah ! que je suis sotte !
» Foutu coquin de prêtre, quoi ! encore une fois ! »

Le prêtre rit et ne lui répondit rien ;
Dans la cheminée broussailles et fascines
Il jette ; la flamme s'élève et se contourne ;
Il ne s'occupe pas de la Mort qui marmotte,
Bougonne, blasphème, et, à chaque instant,
Il met au feu encore un fagot, encore du bois.

La Mort cherche à se retirer en arrière,
Mais l'escabeau tient ferme et ne bouge.
Elle sent brûler ses tibias décharnés
Et tous ses os ; sa souffrance extrême la décide
A dire au prêtre : — « Que voulez-vous à présent ?
» Dites vite, de moi vous obtiendrez tout. »

— « Oh ! je veux bien peu de chose ! » répondit le prêtre Ulivo...
« Seulement deux lignes d'écriture
» Pour autant de temps encore sur cet acte ;
» Il suffit que vous signiez. »
Et, tout en parlant, il sortit l'écrit
Qu'avait autrefois rédigé Gabriel, le docteur.

— « Donnez-moi la plume, l'encrier, »
Dit la Mort, « ah ! coquin de sort, faites vite,
» Ah ! faites vite, mon cher Ulivo,
» Pardieu, je me brûle...... dépêchez-vous. »
Elle eut la plume, et en un instant écrivit :
« *Confirmé pour cinq cents ans.* »

Je me sens pris de rage en disant que de nouveau
Je trouve une lacune dans mon histoire.
Quels ânes d'historiens, vraiment ! Fi ! quelle race !
Je n'aime pas à inventer, et n'approuve pas qui invente ;
Quand il s'agit de choses d'importance, il vaut
Mieux se taire que mal parler.

Je trouve seulement écrit dans Busembaum,
Que le prêtre abandonna la Palestine,
Et qu'en Italie, pour gagner sa vie,
Il devint curé de Barbaregina;
Quand il y fut resté deux cents ans,
On le nomma curé d'Asinalunga.

Le temps convenu écoulé, la Mort
Alla le trouver dans son presbytère;
A sa porte elle frappa, et bien fort
Lui cria : « Allons, il est temps de partir.
» — Je viens, » répondit le prêtre, et en un clin d'œil,
Sans remède aucun, il demeura mort.

On lui fit de superbes funérailles,
Et puis on le mit dans son tombeau,
Revêtu de sa chape et de son rochet,
Ce qui faisait un très bel effet;
Et avec lui furent enterrées les cartes
Qui de toujours gagner lui donnaient le moyen.

Il l'avait ainsi ordonné par testament.
Or, il se retrouva dans l'autre monde
Désireux de s'amuser, comme il l'était dans celui-ci;
Il dirigea ses pas vers le purgatoire,
Mais y trouva le feu éteint, le jour sombre,
Et le gardien lui dit : « Il n'y a personne ici. »

— « Comment donc? » dit le prêtre Ulivo, « comment donc? »
L'autre lui répondit : — « Tant d'indulgences
» Ont été données tantôt par ce pape, tantôt par cet autre,
» Tant de messes Grégoriennes et de pénitences,
» Et de rosaires et d'autels privilégiés,
» Tant de pouvoirs ont été concédés aux prêtres et aux moines,

» Que si par hasard il en vient un, à l'instant même
» Toutes ces concessions papales
» Des flammes en retirent deux cents,
» Et nous restons ici à nous frotter les cuisses. »
» — Vous avez raison, » répondit le prêtre Ulivo,
« Je me le disais aussi quand j'étais vivant.

» Merci donc, brave homme, et bonne journée! »
Et vers l'enfer Ulivo dirigea ses pas;
Mais, par des sifflements et des injures
Belzébuth sur le seuil l'accueillit,
Et lui cria ensuite : « Que venez-vous faire ici?
» Monsieur l'abbé, venez-vous me narguer?

» Nous savons bien que le séjour du paradis
» Vous a été accordé par notre implacable ennemi,
» Qui, se tenant là-haut loin de nous,
» Nous a confinés dans cet horrible séjour;
» Allez-vous-en au ciel, parmi les étoiles radieuses,
» Et ne nous rompez plus le tympan. »

— « Mais, foutre! » dit le prêtre, « si je voulais
» Jouer avec toi mon âme à *bambara?*...
» Il se pourrait encore que je la perdisse...
» Allons, des cartes, et prépare la table. »
Le démon resta perplexe un instant,
Puis il dit : — « Je n'ai pas de cartes ici. »

— « Oh! pour cela, il n'y a pas de mal, »
Répondit Ulivo, « je saurai en trouver. »
Et il en tira de dessous sa chape,
Et quatre ou cinq fois il les mêla;
— « Ah! bravo! » s'écria le Diable, « jouons. »
Et le prêtre Ulivo lui dit : — « Que jouons nous? »

— « Une autre âme, » répondit le Diable,
« Sera mon enjeu contre la vôtre. »
Le prêtre accepta la proposition,
Et, sur la rive du paresseux Cocyte,
Sous un saule sans feuilles, aux branches hérissées,
Satan et le prêtre se mirent à jouer.

Satan avait cinquante-quatre, et, joyeux,
De pique une autre carte il attendait;
Mais le prêtre, découvrant ses cartes petit à petit,
Tout à coup lui montra la petite prime;
Le Diable se frotta les cornes
Et dit : — « Pardieu ! je te joue les deux. »

— « Va, » répondit le prêtre, pouffant de rire ;
Et il donna des cartes au souverain du Styx,
Qui de gagner eut l'assurance,
Parce qu'il avait cinquante-cinq en main ;
Mais la patience lui échappa presque,
En voyant abattre trois figures et un sept.

Toutes les quatre et puis toutes les huit,
Puis seize et après trente-deux,
Soixante-quatre et enfin cent vingt-huit :
Le Diable perdit toutes ses âmes;
Il en voulut risquer jusqu'à mille,
Puis il dit : — « Par Dieu, je ne veux plus jouer!

» Va-t'en vite d'ici, sacré prêtre,
» Oh ! si je mets la main sur ma fourche.....
» Prends ce que tu m'as volé,
» Et fiche-moi le camp, fripon, coquin.....
» Monsieur l'abbé, partez tout de suite,
» Ou bien je n'ai plus d'égards pour votre tonsure. »

Le prêtre, entendant cela, se mit à rire
Et, relevant le bord de sa chape,
Il y fourra les âmes qu'il avait gagnées.
Il laisse là le Diable, et monte au paradis,
Frappe à la porte; à un carreau de vitre
Saint Pierre se présente et crie : « Qui va là? »

— « Je suis le prêtre Ulivo. — Ah! j'en suis enchanté, passe,
» Tu es le bienvenu.... et qu'est-ce que ce paquet?
» — Des âmes. — Oh! prêtre! n'avance pas,
» Pour les laisser entrer je ne suis pas assez sot. »
Pendant ce temps, il tenait la porte entrebaillée;
L'autre ne répondait pas, et la poussait.

Il dit à la fin : « Vous avez donc oublié,
» Saint Pierre, que vous êtes venus en si grand nombre
» A ma maison, et comme je vous ai traités
» (Je ne le dis pas pour me vanter) avec largesse.
» Laissez-moi passer, par charité,
» Et ne vous montrez pas si cruel. »

— « Permettez au moins que je présente votre requête, »
Dit Saint Pierre, « je reviens dans un moment. »
En parlant ainsi, il avait fermé la porte;
Il revint bientôt : — « Le maître veut bien, »
Dit-il, « et il vous accorde le passage,
» Pourvu que vous disiez combien d'âmes il y a. »

— « Faites-moi un plaisir, » répondit le prêtre,
« Dites-lui que lorsque je vous ai reçus dans ma maison,
» Encore que vous fussiez en bon nombre,
» J'eus la générosité de ne pas vous compter. »
Saint Pierre haussa les épaules,
Fit la grimace et ouvrit la petite porte.

Le prêtre Ulivo fut fêté, et avec honneur
Dans le ciel accueilli par les anges et les saints.
— Mais voilà qu'il est deux heures après minuit,
Je meurs de sommeil et ne peux aller plus loin.
Le champ est vaste, mais la route est étroite ;
Dites votre histoire, maintenant que j'ai dit la mienne.



Paris. — Typog. Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

NOUVELLES

DE

BATACCHI

LE ROI BARBADICANE

ET GRACE



IMPRIMÉ
Aux frais du Traducteur et se vend à Paris
Chez Isidore LISEUX, libraire
Rue Bonaparte, 2
1880

A MON SUPÉRIEUR

Il n'est pas un homme dont je fasse autant de cas que de vous. Ce n'est point par flatterie que je dis cela, car vous ne verrez jamais ni cette lettre, ni la Nouvelle que je vous dédie. Oh! non, vous ne la verrez pas : je crains trop une autre correction paternelle.



LE ROI BARBADICANE

ET GRACE

Quand je repasse dans mon esprit et me prépare à conter
Ce que faisaient les rois du vieux temps,
Mes deux joues rougissent de colère,
Et des hommes je deviens presque l'ennemi.
Corbleu ! ces gens-là faisaient des choses
Horribles, bestiales, monstrueuses !

Ces tyrans perfides avaient dans la poitrine
Un cœur méchant, scélérat, pervers,
Et pendant que le peuple stupide soumis à leurs lois
Traînait ses jours au milieu de cruels tourments,
Ne songeant qu'à satisfaire leurs injustes appétits,
Ils riaient de voir les autres pleurer et se lamenter.

Jadis régnait, dans un pays très lointain
Mal connu en géographie,
Un roi nommé Barbadicane ;
Il tenait ce nom de sa famille :
Ses aïeux, ses bisaïeux, ses ancêtres éloignés
Furent tous appelés Barbadicani.

C'était un jeune homme fort beau
Qui ne gouvernait pas trop injustement;
Mais il ne savait pas tenir en bride son oiseau,
Et il avait pour les dames tant de goût
Que, s'il voyait même une femme en bonnet,
A toute force il voulait l'avoir dans son lit.

A peine à quinze ans était-il arrivé,
Que dans sa capitale tout entière,
Et dans toutes les villes de son royaume,
Dans chaque bourg, dans chaque hameau,
Au dire des historiens, on ne trouvait plus
Fillette qui fût encore vierge.

Le matin, quand il se levait,
Il pratiquait cette douce opération;
Avant d'aller dîner, il battait le tambour;
A goûter, il jouait un peu du croupion ;
Il s'en donnait encore avant d'aller souper;
Enfin, au lit il s'escrimait, à panse que veux-tu.

Comme l'histoire le prouve, les rois
Ont eu presque tous un surnom
D'après leurs vices ou leurs qualités :
Le Bon, — le Borgne, — le Chauve, — le Sage.
De même, Barbadicane, à cause de son péché mignon,
Fut surnommé par le peuple : Verge de fer.

Il était tout enfant quand vint à mourir
Barbadicane le Rond, qui fut son père,
Et par les intrigues ordinaires des Cours,
Sa mère eut la régence du royaume.
Elle avait fait, s'il faut en croire Farnabio,
Porter au Roi tant de cornes, que cela faisait peur.

Quand son fils fut arrivé à un âge
A ne plus prendre des vessies pour des lanternes,
L'excellente dame choisit le meilleur moyen
Pour l'empêcher de gouverner son royaume;
Et, en lui inspirant le goût de la femme,
Elle porta les culottes et lui laissa la jupe.

Mais le jeune homme, trop docile aux conseils de sa mère,
Mena ses affaires à mal;
Plus d'une fois il courut de terribles dangers,
D'affreuses conjurations éclatèrent,
Et tout le pays, déjà fatigué de son règne,
Menaçait de se mettre en rébellion ouverte.

La Reine eut une peur épouvantable;
Elle alla trouver le Roi, son fils,
Qui ne voyait pas venir l'orage;
Elle s'enferma seule avec lui,
S'assit, et, raide comme un pieu,
Lui tint à peu près ce langage :

« Mon fils et mon seigneur, le genre de vie
» Que vous menez est trop scandaleux;
» La figue, j'en conviens, est savoureuse,
» Moi aussi j'aime fort un mistigri rugueux :
» Mais, MODUS EST IN REBUS, mon fils,
» Changez de vie, pour l'amour de Dieu!

» Nous avons été plus d'une fois, par votre faute,
» En péril de perdre la couronne.
» De coureuses, de courtisanes et de catins
» Cette royale demeure est toujours pleine;
» Et vos magnats et vos courtisans
» Sont les maquereaux et les ruffians.

» Par vous, tous les maris ont des cornes,
» On ne peut plus trouver une seule vierge ;
» Vos sujets, à vrai dire, font les imbéciles,
» Mais, croyez-moi, il y a anguille sous roche ;
» Mon fils, vous vous mettez dans un fichu cas :
» La figue a ruiné plus d'un royaume.

» Il sera beau de lire un jour dans l'histoire
» Que le roi Barbadicane, jadis puissant,
» Ayant perdu son antique honneur, sa gloire héréditaire,
» A été précipité du trône pour les putains?.... »
Elle voulait en dire plus long, mais il lui arriva
D'avoir besoin de se moucher le nez.

— « Ma mère, » répondit le Prince, « je m'aperçois bien
» Qu'en tout ce que vous dites, vous avez grandement raison :
» Je vois le bon chemin, je le voudrais suivre et je suis le pire,
» Comme le grand Ovide le fait dire à Médée ;
» Et j'y suis désormais si habitué
» Qu'à aucun prix je ne saurais faire autrement. »

— « Mais, » répliqua la mère, « si vous voulez
» Éteindre le feu qui vous embrase,
» Lâchez les putains, et prenez enfin,
» Comme votre royaume le désire, une femme ;
» Avec plus de sécurité et à moins de frais,
» Baudouinez sous le contrôle de Sainte Église.

» Il y a ici beaucoup de belles princesses
» Qui se disputeront votre main.....
» — Oh ! quant à cela ! je n'en ferai rien ;
» Si le Dieu d'amour ne me lance une flèche, »
Répondit le Roi, « mais une flèche qui pénètre à fond,
» Je veux faire le putassier jusqu'à la mort.

» Je n'ai pas aussi peur que vous;
» Que celui qui veut avoir à faire à moi se montre....
» Mais, ne m'ennuyez plus de tout cela,
» Et ne faites plus avec moi la mangeuse de bon Dieu,
» Parce que, Madame, parce que...... enfin,
» Si vous m'ennuyez davantage, vous y passerez aussi. »

A ces mots, la Reine s'aperçut
Que ce n'était pas le moment de sermonner;
Elle s'en alla et revint le lendemain matin
Tenter une autre épreuve, et, de la même façon,
Le Roi lui répondit qu'il prendrait femme
Quand il se sentirait brûler d'un amour vrai.

Derrière le palais royal, tenait boutique
Un tailleur qui avait à Paris fait son apprentissage;
C'etait vraiment un bon garçon ;
Il était recherché de toutes les dames,
Travaillant pour elles à leur grande satisfaction,
Leur faisant des corsages, des jupes, des modes étrangères.

Il s'amouracha d'une jeune fille
Auprès de qui la Déesse d'amour
Paraissait un chiffon bon à essuyer le poêle...
Celle qui fit perdre la tête au pasteur de l'Ida,
Dont le rapt amena tant d'affreux événements.....
Peuh! elle n'allait pas à la hauteur de sa cheville.

Aux maquereaux du Roi elle avait échappé,
Seule entre mille et mille jeunes personnes,
Parce que sa mère, dame Margherita,
Ne l'avait quittée des yeux ni jour, ni nuit.
A peine ce tailleur se fut-il présenté,
Qu'elle l'empoigna par le cou et la lui colla.

Il retourna avec sa femme dans sa maison
Qui avait deux étages au-dessus de la boutique ;
Bien vite, la jalousie s'empara de son âme,
Il ne lui permit de sortir ni la nuit, ni le jour,
Et pour qu'elle ne se mît à la fenêtre,
Il l'enferma à clef, sous de bons verroux.

Pendant que dans sa boutique il se tenait à travailler,
Il était tout plein de terreur jalouse ;
Il allait dans la cour et l'appelait bien fort,
Disant : « O Grâce, montre-moi un peu
» Ton doux visage au travers du balcon,
» Viens apaiser un peu le feu qui me consume. »

Grâce (ainsi s'appelait sa femme)
Paraissait au balcon de la cour ;
Il rentrait dans sa boutique ; puis, en toute hâte,
Il retournait dans la cour, et sans cesse :
« O Grâce, ô Grâce, » criait-il
D'une voix tremblante, et elle paraissait aussitôt.

Il répétait cette manœuvre trois cents fois par jour,
Ce qui faisait rire tout le voisinage ;
Un estafier, qui demeurait aux environs
En informa bientôt Barbadicane,
Lequel se sentit tout de suite au cœur le désir
De planter aussi des cornes à ce tailleur.

Il part aussitôt du palais royal
Et, en compagnie du fidèle estafier,
Après un court trajet, il arrive à un endroit
D'où l'on découvrait la cour du tailleur ;
Là, regardant par un petit trou,
Il voit la belle Grâce sur sa terrasse.

Il s'enflamma soudain plus que le roi David,
Ce jour, où de la fenêtre à laquelle il était
Dans le jardin, telle qu'une blanche neige, il vit
La belle et gracieuse Bethsabée
Qui, nue, sur le bord d'un ruisseau limpide,
Nettoyait la cage à l'oiseau.

« Celle-là, » dit Barbadicane, « par Dieu !
» Sera ma femme, ou bien je n'en prendrai pas ;
» Aurais-tu un moyen, mon ami?....
» Fais bien attention, tu peux faire ta fortune....
» Saurais-tu bien comment une dame si aimable
» Pourrait tout de suite devenir ma femme ? »

— « Oui, Majesté, » répondit l'estafier,
« Il suffit de couper la tête à son mari.
» Je ne vois pas, Seigneur, d'autre moyen
» De pouvoir vous passer votre envie.....
» — Tais-toi, » dit le Roi, « rebut du ruisseau,
» Il faut, dans un cas pareil, consulter ma mère. »

Parlant de la sorte, il s'en alla,
Le cœur plein de flamme amoureuse.
Il se rendit auprès de sa mère
Et lui dit : « Je me sens mourir, je meurs,
» Et si vous ne trouvez remède au mal,
» Je me pends à l'instant, ou je me fais moine. »

Il continua en racontant comme
Il s'était enflammé pour la femme du tailleur, et comme
Il ne prendrait jamais une autre femme,
Quand même elle aurait titre et rang de déesse.
La Reine, oyant ce langage,
Poussa un cri, et ses lunettes lui churent du nez.

— « Je crois, en vérité, que vous êtes fou, »
Dit-elle, fort en colère, à son fils;
Mais celui-ci lui fit deux caresses,
Et il montra un si insurmontable chagrin,
Que la Reine en eut compassion;
Elle rit et dit : — « Oh! tu es un fier brigand!

» Laisse-moi un peu réfléchir en paix.....
» Peut-être trouverons-nous quelque moyen.....
» Mais, pour le pouvoir faire en conscience,
» Nous demanderons une dispense au Saint-Père.
» Cela, mon fils, tu dois le faire toi-même.....
» Et pour le reste, sois bien tranquille. »

Un mémoire au successeur de Saint Pierre
Fut rédigé par ordre de Barbadicane, en bon Latin;
Ce n'était pas le vrai pape qui gouvernait l'Église
Alors, mais l'anti-pape Tentennino,
Qui en avait frauduleusement occupé
La chaire, à force de Simonie.

C'était un hérétique, un brigand, un bandit,
Que ce pseudo-pape maudit;
Jamais on ne vit plus grand putassier,
Sauf Barbadicane, comme je l'ai dit;
Aussi ne fut-il pas sourd à sa prière :
Les coquins entre eux sont toujours d'accord.

Une bulle fut expédiée, qui disait :
« BARBADICANI, FILIO MEO DILECTO,
» ET RESIGNATO IN VOLUNTATE MEA,
» ERECTUM PENEM QUANDO ERIT IN LECTO,
» SALUTEM ET PECUNIAM ET RATIONEM,
» ET APOSTÓLICAM BENEDICTIONEM.

» QUONIAM SUNT SEMPER SCANDALA EVITANDA,
» FILIO NOSTRO, CUI CARNIS ABSTINENTIA
» NON PLACET, NOCET, OPINAMUR DANDA
» GRATIAM NUBENDI AMPLISSIMA LICENTIA,
» QUOD EST NOMEN BAPTISMATIS UXORIS
» HOMINIS-BONI ILLIUS SARCINATORIS.

» SUB CONDITIONE TAMEN, UT APERTA
» VIOLENTIA NON FIAT SARCINATORI,
» SED UT EX EJUS VOLUNTATE CERTA
» INEAT CUM IPSA SOCIETATEM TORI.
» DATUM ROMÆ IN PALATIO VATICANO.
» CARDINALI MERCIAI DE SANCTO ANSANO. »

Quand la bulle arriva, les affaires marchaient
Entre Grâce et le Roi Barbadicane le mieux du monde;
Les amants se voyaient et se parlaient,
Et ils faisaient porter des cornes au mari.
Le Roi avait fait faire un couloir
Qui confinait au mur du tailleur.

Mais auparavant, par l'entremise d'un sien ruffian,
Il fit parler à la femme du tailleur,
Lui offrant sa main et la puissance royale
Si elle voulait se rendre à ses désirs;
Elle n'y vit pas la moindre difficulté :
Quelle chose au monde l'ambition ne fait-elle pas ?

Dans la chambre du tailleur, dans un grand cadre
Une image était suspendue au mur;
C'était celle de ce saint tailleur qui ne fut pas voleur
(Je le crois, parce que la Sainte Église le croit);
Derrière cette image, avec beaucoup d'art et d'adresse,
Un ingénieur pratiqua une ouverture.

Le cadre se mouvait sur des pentures,
Et l'on ne voyait pas ce truc excellent.
Le bonhomme, pour porter quelques robes,
Était allé à la campagne un matin,
Et, ayant emmené sa femme avec lui,
Il n'était rentré que le soir du troisième jour.

Tant qu'il attendit de Rome la permission,
Bien qu'il fût dès lors sûr de l'obtenir,
Barbadicane usa de quelque prudence :
Il besognait Grâce en secret,
Et, pendant que le tailleur causait en bas,
Sur le lit avec elle il se divertissait.

Le tailleur souvent venait dans la cour,
Rongé de jalousie et d'affreux soupçons;
Il appelait sa femme, comme d'ordinaire :
Elle sautait à bas du lit, vexée,
Puis, montrant sa figure au balcon,
Elle riait de contempler ce babouin.

Le Roi, sacrant comme un Luthérien,
Souvent restait à mi-chemin;
Alors, plein de rage et comme fou,
Il voulait faire mettre le tailleur en prison,
Ou bien le faire pendre. Voyez quel est
Le danger de se faire faire cocu par un roi!

Mais, la bulle venue, Barbadicane vit
Qu'il ne pouvait se permettre aucune violence;
Par un caporal le tailleur fut avisé
Que, comme son Roi prenait femme,
Il le faisait inviter à venir à la Cour
Pour lui prendre mesure d'un costume.

Cela réjouit le tailleur, mais en réfléchissant
Qu'il devait laisser sa femme seule,
Il eut un moment d'hésitation,
Puis il dit au caporal qu'il ne pouvait venir.
— « Mais il me faut, » répondit l'autre, « à l'instant même
» Ou vous amener, ou rapporter votre tête. »

A un tel dilemme, capable de faire peur
Au sophiste le plus habile et le plus retors,
Le tailleur se décida à partir tout de suite;
Il ajusta ses effets et, tout en tirant
Ses manchettes, il alla dans la cour
Et appela sa femme, qui se montra.

« Je vais, » lui dit-il en tremblant bien fort
De colère, de crainte, de jalousie,
« Chez le Roi; je suis nommé tailleur de la Cour.
» Ne me trahis pas, ma douce espérance,
» Ne me trahis pas; je reviens dans un moment,
» Fais que je te trouve toujours fidèle et constante. »

Cela dit, il partit avec le caporal,
Par lequel jusqu'au palais il fut suivi;
Rapide comme l'éclair, il monta les escaliers royaux,
Mais avant qu'il pût prendre
La mesure du costume, il attendit longtemps
Et longtemps il dut faire antichambre.

A la fin il est appelé par la Reine,
Et à peine est-il entré dans son cabinet,
Que, vêtue d'une blanche mousseline,
Il voit sa femme en face de lui.
Il demeure, ébahi, à la regarder,
Yeux et bouche ouverts, et ne dit pas un mot.

Alors la Reine : « Voici l'épouse, »
Dit-elle, « que va bientôt prendre mon fils ;
» Regardez comme elle est belle, appétissante !
» Regardez ces couleurs blanches et roses !
» Le Roi y a mis le temps, c'est vrai,
» Mais aussi il s'est choisi un fameux morceau.

» Il faut chercher, mon gracieux maître,
» A lui faire un costume digne d'elle ;
» Un si grand honneur vous a été réservé
» Comme au meilleur tailleur de tout le royaume ;
» Levez-vous, Madame, et vous pouvez, vous,
» Lui prendre mesure, si vous voulez. »

A demi hors de lui, ses ciseaux, son papier
A la main, le tailleur se mit à l'ouvrage,
Quand pour augmenter encore son trouble,
Voici qu'il vit au cou de la dame un grain de beauté
Tout pareil à celui qu'avait sa femme, au cou aussi,
Et qu'il avait couvert de mille baisers.

A cette vue, il commença à trembler
Comme un frêle roseau secoué par le vent ;
Ciseaux, papier, il laissa tout aller,
Et peu s'en fallut qu'il ne tombât en faiblesse ;
A la fin, il dit : « Majesté, mon travail
» Ne sera point parfait, si je ne retourne en hâte à la maison. »

A ce moment, le Roi parut, et comme il avait entendu
Que le tailleur voulait s'en aller,
Il lui dit d'un air affable et poli
Que cela lui déplaisait beaucoup,
Et il ajouta : « Ce serait pour moi une vraie disgrâce
» D'être privé de votre GRACE.

» J'estime votre GRACE à très haut prix
» Et j'espère en jouir, grâce à vous.
» Voyez un peu quelle femme je me suis trouvée !
» Quel morceau de choix !... N'est-ce pas vrai ?
» J'espère qu'elle sera dans peu de jours à moi,
» Et que j'aurai du bon temps avec votre GRACE. »

Mais le tailleur, qui se sentait mourir
Du cruel soupçon qui le tourmentait,
Demandait toujours permission de partir,
Promettant de revenir tout de suite.
Le Roi faisait le niais et l'imbécile,
Il causait et prenait un peu de distraction.

Avez-vous jamais essayé, quand une chatte a mis bas
Dans un coin du grenier ses petits minets,
De la transporter de force dans un autre endroit ?
Elle les entend crier et ne les a plus près d'elle,
Elle tourne, et se retourne, et, attentive, épie
L'occasion favorable pour se sauver.

Tel était le tailleur en présence de son souverain :
Il tournait dans tous les sens, il se tordait,
Il regardait au visage tous ceux qui l'entouraient,
Il ouvrait la bouche, et puis, ne disait rien ;
Tantôt en avant, tantôt en arrière il faisait un pas ;
Il regardait tantôt en l'air, tantôt en bas.

Quand le Roi l'eut entretenu
Tout le temps qu'il voulut prendre ce plaisir-là,
Avec le caporal qui l'avait amené
Il lui donna permission de partir :
Mais en lui disant, avant de le congédier,
Qu'il restait dans cette chambre, à l'attendre.

Le tailleur part, mais il n'était pas mince le circuit
Qu'il devait faire avant d'atteindre sa boutique ;
Il pousse à chaque pas un gros soupir,
Tantôt il blasphème, tantôt, silencieux, il implore le ciel,
Et, craignant quelque affreux malheur,
Il arrive à sa maison, va dans la cour, et crie : Grâce !

Elle, à ces mots, vêtue de ses habits ordinaires,
Vint sur la terrasse, comme d'habitude ;
Alors le pauvre malheureux sentit
Se calmer au fond du cœur ses cruelles inquiétudes ;
Et, en recommandant à sa femme d'être fidèle,
Il retourna à la Cour avec le caporal.

Là, il retrouve le Roi avec la Reine,
Assis dans la même chambre,
Et, vêtue de blanche mousseline,
Sa femme, comme auparavant, lui apparaît.
Il serre les épaules, et, quelque peu rêveur,
Se met à prendre les mesures.

L'œuvre finie, il demande au Roi son congé,
Sans être encore délivré de son premier soupçon ;
Mais il le demande en vain ; il feint un nouveau besoin,
Et le Roi : — « Si vous avez pris une purge, »
Lui dit-il, « vous pouvez, sans vous gêner,
» Faire même à la Cour cette opération. »

Plus il regardait la belle femme,
Le pauvre tailleur, plus il éprouvait l'ardent désir
De quitter aussitôt la demeure royale,
Et de voir si sa femme était bien à la maison ;
Qui aurait pu croire que Nature
Eût fait deux visages si pareils l'un à l'autre ?

Le Roi dit : « Causer avec vous
» Me remplit le cœur d'une indicible joie.
» Restez encore un peu à vous entretenir avec nous ;
» Accordez-nous pleinement votre GRACE,
» Votre GRACE, que j'apprécie et que j'aime
» Au point d'en vouloir jouir éternellement.

» Dimanche prochain, nous avons formé le projet
» De nous marier avec votre GRACE ;
» En attendant, nous vous en demandons licence,
» Et notre fiancée vous le demande aussi,
» J'espère que vous nous accorderez cette GRACE,
» Qu'en dites-vous, mon ami ? Le voulez-vous bien ? »

Le tailleur, à ces compliments et aux autres
Que lui faisait le roi Barbadicane,
Répondit à mots heurtés, sans réfléchir,
Inclinant toujours la tête :
Chose que l'assemblée royale des théologiens
Interpréta comme un consentement exprès.

Ce n'est pas étonnant : il régnait alors
Une certaine théologie morale,
Qui, toujours cruelle au bas peuple,
Ne souffrait pas que son joug se relâchât ;
Mais, indulgente pour les prêtres et pour les grands,
Elle était comme la tripe, molle, molle.

Avant qu'arrivât le jour fixé
Pour la célébration du mariage,
Notre bon tailleur fut désigné
Par le Roi Barbadicane, pour témoin
De l'acte sacré qui se doit accomplir
Vers l'heure où dans la mer le soleil se plonge.

Au vif déplaisir du tailleur, le grand jour
Arriva ; il mit ses habits de gala,
Ensuite, il se présenta, bien triste, à sa femme,
La serra sur son cœur et lui parla ainsi :
« Ma belle Grâce, mon sort cruel
» Veut que je te quitte : ah ! me seras-tu fidèle?

» Ce n'est pas l'ambition qui me mène à la Cour,
» C'est un ordre du Roi auquel je n'ose désobéir !
» Tout est pour moi tourment, et douleur, et mort
» Quand je ne vois pas ton aimable visage ;
» Reste ici, toi, mon bien, et ne me trahis pas
» Si tu ne veux me faire mourir de chagrin. »

Il dit, et de nouveau la presse bien fort sur son cœur,
Et elle : — « N'aie aucune crainte, »
Lui dit-elle, « point ne romprai ce lien qui m'a uni à toi,
» Ce lien d'amour et de fidélité ;
» Je ne ferai ainsi ni bien ni mal, c'est mon devoir ;
» Cependant, je désire obtenir une faveur. »

— « Demande, mon cœur, » répondit le tailleur.
— « Une si belle fête, » ajouta-t-elle, « je voudrais
» La voir, moi aussi ; tu sais que la chapelle
» Royale de la Cour est tout près de chez nous :
» Je voudrais, sur la petite place d'ici toute voisine,
» Voir passer le Roi avec la Reine.

» Je ne me mets jamais à la fenêtre du côté de la rue,
» Tu me tiens enfermée et tu en es le maître ;
» Mais tu voudras bien, j'espère, m'ouvrir le balcon,
» Mon doux époux, pour cette occasion.
» Qu'en dis-tu ? » Le tailleur réfléchit un instant,
Puis il répondit : — « Eh bien ! je te promets de l'ouvrir.

» Mais fais bien attention : quand tu auras vu
» Passer les époux avec les grands du royaume,
» Parmi lesquels tu me verras en carrosse, moi aussi.
» Bien que je sois indigne de tant d'honneur,
» A un signe que je te ferai de la main droite
» Rentre, et ne reviens plus à la fenêtre. »

Grâce promit d'obéir et, l'heure venue,
Vers le palais le tailleur se dirigea ;
Il attendit longtemps avant de voir paraître dehors
L'épousée et le Prince dans toute leur splendeur ;
Après cela, il suivit le cortège, et à la cérémonie,
Il fut, avec le comte Arcibuco, témoin.

Quand tout fut achevé, pour un somptueux souper
A la campagne le Monarque s'en alla ;
La nuit, pas trop claire, commençait,
Et au balcon du tailleur se tenait
Une dame, dans la posture
De quelqu'un qui est étonné, regarde et admire.

Le bonhomme la voit, il lève la tête
Et lui fait signe de se retirer ;
Immobile, elle reste à sa place,
Comme si elle eût été de marbre ou de bois ;
Le tailleur, voyant qu'elle ne prend garde à lui,
Blasphème et fait arrêter la voiture.

Il en descend aussitôt ; au coche royal
Vite il arrive, il monte à la portière
Et, parlant au Roi à mots entrecoupés : « Illustre Monarque,
S'écrie-t-il, « vous direz que je suis un sot personnage,
» Mais je ne puis vous suivre à souper,
» Parce que je me sens fort mal à mon aise.

» Permettez-moi de rentrer à la maison,
» Et ne m'en veuillez pas de vous faire faux bond..... »
— « A Dieu ne plaise que je vous entraîne de force ! »
Dit le Roi ; « faites tout ce que vous voudrez,
» Pourvu que de près ou de loin
» Vous m'accordiez toujours votre GRACE :

» Je vous salue, et à la campagne maintenant,
» Je vais voir ce que vaut ma lance. »
Grâce leva la tête qu'elle tenait baissée,
Elle fit un geste qui lui était familier
Et que notre tailleur, attentif à la contempler,
Distingua à la lueur de la torche secouée au vent.

Il descend tout surpris, et le cocher
Fait galoper les chevaux de l'équipage ;
Par la portière le Roi se fait voir,
Il le salue du geste et du chapeau ;
Le tailleur ne s'en aperçoit pas, et le cœur en proie
A une colère extrême, il retourne à sa maison.

Il ne cherche pas de lumière, il monte les deux étages,
Et, trouvant au balcon la belle femme,
Il s'avance, il frémit, et furieux il saisit
Le bord de sa jupe de soie ;
La femme, tirée en arrière, ne reste pas debout,
Elle tombe et se cogne la tête à grand bruit.

A cette chute l'autre se repent et s'approche
Pour relever sa femme tombée à terre,
En disant : « Ma chère, je ne l'ai pas fait exprès ;.....
» Oh ! pauvre homme que je suis ! Es-tu évanouie ?
» Ah ! tu ne parles pas, tu ne respires pas..... Hélas !
» Si tu es morte, je veux mourir avec toi.

» Que maudite soit ma fureur jalouse !
» Que maudit soit le Roi avec sa Cour !
» Que maudit soit celui qui l'a marié !
» Que je sois maudit, moi qui t'ai donné la mort !
» Que maudit soit le jour où je suis venu au monde !.....
» Que l'Erèbe profond s'ouvre et m'engloutisse !

» Ah ! avant de franchir le dernier pas, et avant
» Que mon âme se précipite dans le gouffre du Léthé,
» Laisse-moi imprimer un baiser sur tes lèvres,
» Te fermer les yeux de ma propre main,
» Laisse-moi fermer ces beaux yeux,
» Flammettes éteintes du Dieu d'amour !

» Tu ne mourras pas sans vengeance, je te le jure,
» Je me planterai mon couteau dans la gorge,
» Je me pendrai à une poutre ou au mur,
» Avec de grandes cisailles je me couperai l'oiseau.....
» Ah ! que tardé-je ? pourquoi me plaindre ? pourquoi souffrir ?
» Mourons..... mais je veux d'abord te serrer sur mon cœur. »

En disant cela, il se baisse, et de sa femme,
Qu'il croit morte de si fatale manière,
Il s'approche pour baiser les joues,
Mais il sent que c'est un visage de cire qu'il baise,
Il la touche, et trouve, au lieu d'une femme,
Une poupée affublée d'un corsage et d'une jupe.

« Ah ! coquin, canaille, brigand ! »
S'écrie-t-il alors, « ah ! tu m'as fait la figue !
» Me tenir cachée une semblable ruse,
» Comment l'ont-ils pu ? Ah ! effrontée coquine !
» Ah ! cette infamie me coupe la respiration !
» Oh ! femme traitresse ! oh ! Roi tyran !

» Si j'étais un Encelade, un Gérion,
» Un Briarée..... avec cent et cent épées
» Je voudrais !..... mais je suis un pauvre coïon,
» Et il n'y a pas à penser à la vengeance !
» Lance la foudre, ô Dieu, du haut du ciel,
» Sur cet impie qui m'a volé ma femme !

» Et que dois-je faire ? Tenterai-je le sort
» Et dirai-je au Roi : Rendez-moi mon bien ?
» Oui, s'il suffisait d'avoir raison à la Cour.....
» Malheureux que je suis ! que faut-il donc faire..... ?
» Ah ! pendant que je délire ainsi,
» Ce cochon-là paillarde avec ma GRACE !

» Ah ! femmes ! femmes ! honte de la nature !
» Mises au monde pour le déshonneur du monde !
» Elle m'avait, un jour, juré constance et fidélité,
» L'impie ! et elle me plante des cornes si longues !
» Je ne pourrai plus sortir de ma maison, que : Voici,
» Dira tout le monde, ce cocu de tailleur !

» Déjà je vois chacun de loin me montrer au doigt
» A cause de mes cornes longues d'un demi-mille.....
» Ah ! plutôt que de traîner une vie infâme,
» Mieux vaut mourir..... et à mourir je m'apprête.
» Ne suis-je pas, par hasard, en danger de mort ?
» Les rois souffrent-ils des rivaux, pour la figue, ou pour le trône ?

» Mais comment jamais a-t-il pu l'épouser
» A la face de l'Église ?..... Je n'y comprends foutre rien !
» Ma tête tourne comme une toupie !
» Si je tarde davantage à mourir, je mourrai fou !
» Canailles de prêtres ! aux plus offrants
» Vous vendez la morale et les sacrements ! »

En parlant ainsi, il ouvrit un coffre
Qui servait à ranger les effets de sa femme ;
Il prit un lacet de soie
Et l'attacha à une colonne du lit,
De ce lit où, dans un temps moins dur et moins cruel,
Il avait cueilli la fleur de la belle Grâce.

Et, soupirant bien fort, bien fort, bien fort,
Maudissant le Roi et le curé,
La Reine et sa femme, il se serra au cou
Le nœud fatal ; son corps abandonné
Resta pendu à la colonne,
Et son âme partit pour l'enfer en blasphémant.





Paris. — Typog. Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

NOUVELLES

DE

BATACCHI

ELVIRA



IMPRIMÉ
Aux frais du Traducteur et se vend à Paris
Chez Isidore LISEUX, libraire
Rue Bonaparte, 2
1880

A MON DOCTEUR G. D. A.

Accepte cette petite Nouvelle dont je te fais cadeau, cher ami. Elle est d'une main qui t'est chère. Sois-moi reconnaissant du souvenir que je garde de toi; aime-moi; adieu (1).

(1) Cette Nouvelle n'est pas du Père Atanasio, mais du Père Agapito da Ficheto, très érudit définiteur du même Ordre.



ELVIRA

Dans un très vieux livre que mit au jour
L'imprimerie d'Alde Manuce,
J'ai trouvé une histoire où l'on rencontre
L'enjouement mêlé à la philosophie :
Elle est toute pleine de leçons excellentes,
Pour les épouses, les amantes et les maris.

On peut en tirer cette morale,
Que s'il est mal de faire porter des cornes à un roi,
C'est aussi une sottise de dire non
A une reine qui offre ses charmes,
Et qu'un homme dépourvu de harnais
Ne plaît ni à la femme, ni au mari.

Sur une partie de l'Espagne régnait
Un grand roi, nommé don Alvaro ;
Au lit et sur le trône il avait pour compagne
Une dame d'un visage si gracieux et si beau,
Que jamais nulle part on ne vit sa pareille
Et que tout ce que j'en pourrais dire serait insuffisant.

Cette dame, après son mariage,
Eut une horrible et atroce maladie
A cet aimable orifice oblong
Que je ne veux pas nommer par décence ;
Dans un si misérable état, elle fit un vœu
Au vénérable martyr Saint Toto :

C'était d'aller à son église
Pour y porter un devant d'autel en argent massif ;
Du Saint cette prière fut entendue,
Et, en peu de jours, chose étonnante,
Il lui remit en ordre, de sa bienveillante main,
Ce que mon confesseur ne veut pas que je nomme.

Elvira guérie dit à son mari :
« J'ai fait un vœu, et il faut exécuter
» Les conventions qu'avec le ciel on a conclues ;
» Signor, qu'en dites-vous ? pensez-y bien,
» Saint Toto m'a guérie, je veux sur le champ
» Lui porter moi-même un beau devant d'autel. »

— « Pour moi, je ne demande pas mieux, » répondit
Le Monarque, « allez donc accomplir votre vœu ;
» Mais les routes sont bien dangereuses.....
» Quelque malheur pourrait vous arriver.....
» Je voudrais bien là-bas vous accompagner moi-même,
» Mais je crains de mettre à mal mes affaires.

» J'enverrai avec vous un de mes sujets, tel
» Que, certainement, il ne pourra vous déplaire :
» Un galant homme qui veille sur toutes ses actions,
» Et qui ne peut voir le sexe féminin ;
» J'agis de cette façon, pour que vous voyagiez
» Sans danger pour votre continence. »

Le Monarque cessa de parler, et la Reine rit
De cette puérile précaution ;
Peut-être décida-t-elle, dès lors, en son cœur
De faire de son mari un nouvel Actéon.
La femme est un animal fantasque,
Que la défiance porte à la trahison.

Mais qui donc alla choisir ce grand Monarque
Pour conduire la Reine à Saint Toto ?
Un jeune seigneur bien fait, de manières élégantes,
Ayant de beaux yeux, de belles lèvres et la peau fine ;
Spirituel, aimable, bien portant,
Et à la fleur de ses vingt-quatre ans.

Il était grand'croix de l'Ordre auguste
Des chevaliers de la *Parpagnacca ;*
Il avait dans les veines le vieux sang
Des ducs de Piè-tondo et de Patacca ;
Et, quoique imberbe et tout jeune, il s'était élevé
A la haute dignité de favori.

Ramiro était son nom, et toutes les dames
De la Cour lui faisaient les yeux doux ;
Toutes brûlaient pour lui d'amour chaud
Et se sentaient le cœur blessé dans leur poitrine :
Mais à quoi bon ? Nature avait fait à Ramiro
Un cœur plus froid que le nez d'un chat.

Vingt-quatre ans, comme je l'ai dit, il avait :
Hé bien, chose incroyable, jusqu'alors
Il avait conservé intacte sa fleur virginale,
Et du royaume d'Amour se tenait écarté ;
Il serait mort au milieu de mille tourments
Plutôt que de ternir un tantinet sa pudeur.

Alvaro, qui déjà s'était aperçu
De ces dispositions étranges et contre nature,
Sans crainte de devenir cocu
Confia la Reine à sa garde,
Et un si grand honneur, que tant d'autres auraient envié,
Fut pour notre duc une cause de pleurs amers.

A peine ce niais a-t-il appris
A quel emploi le prince le destine,
Qu'il croit aussitôt à une trahison, machinée
Par quelque courtisan pour l'entraîner à sa ruine,
« Si la Reine s'amourache de moi, »
Dit le nigaud, « que devrai-je faire ?

» Je ne veux à aucun prix jouir d'elle,
» La fidélité ni l'honneur ne me le permettent,
» Mais les courtisans n'en diront pas moins
» Que j'ai planté des cornes à mon seigneur.
» Et alors s'abattra, malheureux que je suis !
» Sur ma tête la colère du Roi.

» Ah ! tâchons de trouver un expédient certain
» Contre les accusations de la médisance !
» La faveur de mon Roi m'est trop précieuse ! »
Ainsi parla l'imbécile, et aussitôt,
Sans prendre pour réfléchir un seul instant,
Il se prépara résolument au grand œuvre.

Tu sais bien, lecteur, ce que Fulbert,
Ce chanoine orgueilleux et intraitable,
Fit trancher à Abélard, lorsqu'il eut
Découvert, ô sort épouvantable et cruel !
Que le malheureux jouissait en secret
De sa nièce, la charmante Héloïse.

Tu sais ce que le paladin Renaud,
De compagnie avec le vigoureux Roland,
Coupa un jour, avec un canif,
A l'infâme dévirgineur Ferragus,
Qui avait enlevé de sa demeure
La simple et aimable fillette.

Eh bien ! ce qui fut coupé à Abélard
Et à cet affreux païen de Ferragus,
Il se le coupa à lui-même... ah ! ne détournes-tu pas la tête
D'horreur ?..... de sa propre main,
Ce Ramiro, et il mit dans une boîte
Ses génitoires coupés et sanglants.

Le pauvre diable resta plusieurs jours au lit
Sous prétexte qu'il avait mal à un pied ;
Guéri à la fin, il court au palais royal,
Portant avec lui le gage de sa foi ;
Il se présente à l'appartement du Roi
Et lui parle en ces termes :

» Sire, la charge que je reçois de vous,
» Est de sa nature très délicate ;
» Je dois accompagner votre épouse ;
» Que j'aie des ennemis, j'en suis bien convaincu :
» Aussi vous laissé-je dans cette petite boîte
» Un gage sacré de ma parfaite et inviolable fidélité.

» Gardez-vous de l'ouvrir, tant que vous ne serez
» Pas arrivé à suspecter ma conduite ;
» Cette petite boîte alors suffira
» Pour dévoiler la perfidie de mes ennemis,
» Et faire éclater mon innocence, si bien ourdies
» Que soient leurs ruses exécrables et impies. »

Le Roi, qui aimait beaucoup son favori :
— « Ne crains rien, » lui dit-il, « j'ai confiance en toi,
» Ma faveur jamais ne te sera retirée ;
» Impuissant sera le cri de la calomnie :
» Si j'accepte la boîte, je t'assure
» Que même sans elle je serais tranquille. »

Il dit, et se fit apporter la cire à cacheter
Tout de suite, et le sceau royal ;
Il lia de deux fils le couvercle et le fond
Et consigna la boîte au grand garde des sceaux,
En lui disant : « Il y va de ta vie,
» Si cette petite boîte se perd. »

Cependant, la belle Elvira se préparait
A faire son grand voyage et à remplir son vœu :
Le Roi lui présenta Ramiro,
Comme son guide jusqu'à Saint Toto ;
Et la Reine, soumise aux volontés maritales,
Lança à Ramiro une tendre œillade.

Les carrosses sont prêts, ainsi que l'équipage ;
Ils encombrent les hautes portes de la royale demeure ;
Pour souhaiter à la Reine bon voyage
Accourent au palais dames et chevaliers,
Et chacun dit à part soi : « Quand elle reviendra,
» Le Roi ne manquera pas de cornes. »

Elvira était en habits de gala,
Couverte de rubis et de diamants :
Elle fit en grande pompe son entrée dans la salle
Pour dire adieu à tous ceux qui étaient là.
Et le bon Ramiro, en costume élégant,
Lui donnait majestueusement la main.

Après les cérémonies et compliments
Qu'il est d'usage de faire en pareille circonstance,
Après avoir mille fois embrassé son mari,
Et tout en versant, par ci par là, de grosses larmes,
La Reine monta en carrosse et, près d'elle,
Fit asseoir son chevalier mutilé.

Muse, quel art employa la Reine
Pour dompter le cœur glacé de Ramiro,
Que de moyens divers elle imagina pour le tenter,
Comment elle sut, même en se taisant, le requérir d'amour,
Dis-le moi ; dis-moi comment elle en vint au grand point
De lui dire clairement : « Mets-le moi. »

Elle commença par lui faire bon visage
Et le regarder en dessous de gentille façon ;
Puis sa figure s'éclaira d'un si aimable sourire,
Qu'il sembla que la voûte céleste s'ouvrît ;
Elle lui serra le pied, comme par accident, et puis
Se fit serrer le sien, sans crier : Aïe !

Elle laissa tomber sa main sur la sienne,
Elle lui demanda s'il avait fait l'amour
Dans sa vie, comme tout bon Chrétien
Doit le faire, quand il a un cœur dans la poitrine ;
Puis elle le regarde d'un œil alangui,
Elle devient rouge, elle palpite, elle soupire.

Pendant ce temps Ramiro, comme une fillette
A peine sortie du couvent,
Se tient modeste et ne comprend rien du tout ;
Il ne répond pas à des paroles si engageantes ;
La Reine croit que c'est timidité,
Et toujours de plus près elle le serre, le caresse.

Le hasard fit qu'un souffle de vent
Dérangea la guimpe de la Reine ;
L'envieuse épingle tomba, et à l'instant
Éclatèrent au jour un beau sein d'albâtre
Et deux tetons fermes et francs,
Durs comme des pommes de pin, blancs comme de la neige.

Tel un paysan qui entend déclamer
Une octave du Tasse ou de l'Arioste
Et dont l'esprit obtus ne comprend pas
Ce beau langage, si différent du sien,
S'y montre aussi indifférent
Que pour un sonnet du prêtre Merciai :

Ainsi, à la vue de ce sein de lait,
Ramiro, comme un coïon, reste insensible.
Dans le cœur de la Reine, la colère combat
Avec l'effort de la passion lubrique ;
Cependant, toujours elle renouvelle ses attaques
Et tente des épreuves de plus en plus fortes.

Elle laisse tomber la jarretière qui retient
Un de ses bas de soie sur son beau genou,
Puis, se tourne vers Ramiro et le prie
D'une voix douce, avec un regard languissant,
De la remettre lui-même à sa place,
De tirer son bas et de la bien rattacher.

En parlant ainsi, la lubrique Reine,
Insouciante de sa dignité de femme,
Releva sa robe jusqu'au genou
Et montra de quoi émouvoir une bûche,
Je veux dire un petit morceau de cuisse blanche ;
Mais en vain l'eût-elle retroussée jusqu'aux reins :

Ramiro, aussi insensible qu'une pierre,
Rattacha le bas de sa royale maîtresse ;
Bien que, la tête baissée, il sentît le parfum
Qui doucement s'exhale du palais d'amour,
Ce parfum sur son nez fit autant d'effet
Qu'un pauvre petit zéphir sur un rocher des Alpes.

La Reine perdit patience,
Et se dit en elle-même : « Quel imbécile est-ce là ? »
Cependant, elle ne voulut céder à la colère
Et persista à le croire trop timide ;
Jusqu'au moment où, près d'un bois plein d'ombre,
Elle le fit descendre avec elle de voiture.

Elle lui prit le bras et voulut faire
Avec lui dans le bois une partie de promenade ;
Elle fit rester tous ses gens derrière,
Et foulant la tendre herbette,
Avec le favori pénétra plus avant,
Parmi ces futaies hautes et touffues.

Alors, sous le prétexte d'un accident
Qui arrive souvent aux femmes : « Ah ! que je souffre ! »
Dit-elle, « à l'aide, Ramiro ! » et incontinent
Elle se laissa choir à terre de telle sorte,
Que sa jupe lui couvrit le visage
Et laissa voir de ses cuisses la gentille entaille.

Cela voulait dire en bon Toscan :
« Allez-y, mon cœur, me voici. »
Mais que pouvait ce pauvre Chrétien
Sans l'oiseau ? Il ne comprit pas ou fit semblant,
Et il se mit à crier : « Eh ! du monde ! par ici !
» Sa royale Majesté se trouve mal ! »

Aussitôt accoururent pages, chambellans,
Femmes de chambre, dames de la Cour,
Lesquels, entendant ces appels désespérés,
Crurent qu'Elvira se mourait.
Ils la trouvèrent sans connaissance sur le gazon,
Avec ses jupes relevées à mi-corps.

L'un lui jette de l'eau à la figure,
Un autre demande à Ramiro ce qui est arrivé,
On met sous le nez de la Reine de l'eau de senteur,
On lui fait avaler des gouttes d'élixir ;
Quelques-uns rient et se disent entre eux :
« Le Duc est trop bien monté. »

La Reine finit par reprendre connaissance,
Encore qu'elle ne l'eût jamais perdue ;
Elle rendit grâces à tout ce monde empressé
Qui était venu pour lui porter secours,
Tourna sur Ramiro des yeux irrités,
Et remonta en voiture avec lui.

Après une pareille épreuve, n'importe quelle dame
Aurait dit : « Qu'il s'en aille au diable ! »
Mais Cupidon était si bien maître de l'âme d'Elvira,
Qu'elle se souciait du point d'honneur comme d'un radis.
Elle médite un nouvel assaut
Et se prépare à une bataille décisive.

Ils arrivèrent le soir à l'hôtellerie du Tondo.
La Reine soupa avec le favori
Dont la conversation vive et enjouée
Accrut dans son cœur le lubrique appétit.
Ramiro, bigotisme à part,
Était un homme aimable et spirituel.

Après souper, ils se souhaitèrent bonne nuit,
Et chacun s'en alla dormir :
« Dieu protecteur des ébats amoureux ! »
Se mit à dire alors Elvira,
« Assiste-moi dans cette nouvelle tentative,
» Échauffe ce cœur de glace, ou je ne vis plus ! »

Elle attendit qu'il se fût mis au lit,
Et, le sein brûlant d'une ardeur effrénée,
Elle entra dans la chambre où le pauvre homme
Appelait le sommeil et l'appelait en vain ;
Car il avait le cœur brisé de repentir,
De s'être fait cette terrible opération.

Aussitôt elle s'élança sur lui
Et lui couvrit de baisers la poitrine et les joues.
Ramiro fait tous ses efforts,
Il se détourne, il se débat, il se dégage,
Mais en faisant ainsi, il irrite les désirs
De la Reine qui l'embrasse plus étroitement.

Elle éclate enfin : « Dis-moi, cruel, qui es-tu ?
» Un tigre? un lion? un tronc d'arbre? un rocher?
» Ne devines-tu pas mes désirs?
» Le martyre de mon pauvre cœur ne t'émeut-il pas?
» Tu me refuses ton amour! Eh quoi? veux-tu voir,
» Orgueilleux, une Reine à tes pieds ? »

— « Elvira, » répondit alors Ramiro,
« Le ciel sait si je voudrais te complaire,
» Le ciel sait si ce cœur meurtri t'adore,
» Mais je n'ai plus mon outillage.
» — Comment? que dis-tu? Peut-être... — Ah! pardonnez! »
S'écria Ramiro, « et voyez mon malheur! »

Il dit, et se découvre entièrement... Ah ! l'affreux coup d'œil !
Il n'avait plus ni mirliton, ni grelots !
Pensez si Elvira fut désolée !
Sur le lit elle tomba à plat ventre
En criant : « O ciel ! qui jamais aurait pu prévoir
» Male chance si extraordinaire et si cruelle ?

» Adieu, mon cher Ramiro, dormez bien,
» Je ne vous ôte pas pour cela mon estime ;
» En dépit de mes affreux tourments,
» Vous me paraissez toujours le galant homme de jadis. »
Elle dit, et retourna furieuse dans sa chambre,
Où elle passa toute la nuit à blasphémer.

L'histoire dit que depuis cet instant
Ramiro lui parut un homme horrible,
Un vilain, une bête, un rustre, un ignorant ;
Et sa haine pour lui fut si visible,
Que les valets de cuisine même s'en aperçurent
Avant d'arriver au temple de Saint Toto.

Quand les courtisans furent bien persuadés
Que la Reine avait Ramiro dans le cul,
Ils firent mille vaines suppositions,
Mais personne ne put découvrir la vérité.
L'un disait : « Ramiro a le mal Français, »
Et l'autre : « Il a le mirliton trop petit. »

Alvaro, en laissant partir sa femme,
Avait donné l'ordre à un officier
Qui, longtemps nourri dans les Cours,
N'avait pas son égal en astuce,
De lui faire un rapport très exact
De tout ce qui pourrait arriver.

Bien qu'en Ramiro il eût grande confiance,
Parce qu'il le savait ennemi du sexe,
Il voulut cependant, et en cela point ne fut sot,
Mettre à ses trousses un espion attitré;
Car, comme dit le proverbe, l'occasion
Fait de l'honnête homme un larron.

Ricotta (ainsi se nommait l'officier),
Voyant la Reine en colère,
Ne la jugea pas comme ces esprits vulgaires,
Qui décident de tout sans réflexion ;
Mais il crut cette colère une ruse superfine
Destinée à cacher sa faute.

« Elle veut, » se dit-il en lui-même, « faire oublier
» L'aventure scandaleuse du bois.
» Certainement elle s'est fait tambouriner ;
» Maintenant elle cache sa passion au fond du cœur,
» Et veut nous jeter de la poudre aux yeux,
» Mais, jarnidieu ! nous ne sommes pas des niais. »

En conséquence, il écrivit au Roi une belle épître
Dont la teneur était la suivante :
« *Majesté, que le ciel envoie chancre et fistule*
» *A Ricotta, votre humble serviteur,*
» *Et infligez-lui le châtiment le plus sévère,*
» *S'il ne vous dit pas sur ce papier la vérité.*

» *Sachez que Ramiro est un fameux vaurien :*
» *Il est parvenu à séduire votre femme,*
» *Elle est devenue sa maîtresse,*
» *Et quoi qu'elle fasse mine de l'avoir en horreur,*
» *Elle l'a rendu, à l'heure qu'il est, maître de son domaine.*
» *Votre serviteur et sujet,* — Ricotta. »

A peine Alvaro eut-il reçu ce papier,
Qu'il assembla son grand conseil,
Et du haut de son trône doré
Il lança trois fois vers le ciel un regard furieux;
Puis, saluant à la ronde ceux qui l'écoutaient,
Il s'écria en colère : « Je suis cocu, Messieurs!

» Ramiro exploite ma femme : or, voyons quel
» Châtiment se peut infliger à lui et à elle ? »
Tous répondirent qu'en pareil cas,
Les Dieux interdisent toute pitié,
Et que le juste supplice des traîtres
Peut seul remédier à si mauvais exemple ;

Mais que, pourtant, avant de prononcer la sentence,
Il faut écouter les délinquants ;
Qu'il les fasse donc amener en sa présence,
Qu'il donne connaissance des preuves,
Et, s'il peut démontrer qu'il est cocu,
Les coupables subiront la peine qu'ils méritent.

Alvaro approuva tout, et incontinent
Furent expédiées une foule d'estafettes :
Il rappelle la Reine tout de suite
Et ne lui permet pas d'aller plus loin.
D'autres ont mission d'accomplir le vœu
Qu'elle a fait jadis au martyr Saint Toto.

Voici la Reine qui revient
Avec Ramiro, en toute hâte, à la ville.
Elvira est toute tremblante, la pauvrette,
Elle ne sait ce qu'elle doit craindre
Et, pour la tourmenter, pour l'inquiéter plus encore,
Son mari ne vient pas à sa rencontre.

A peine a-t-elle mis le pied dans le palais
Que trente soldats, commandés par un capitaine,
Se présentent pour les arrêter tous deux.
Elvira prie et vainement se lamente :
Ramiro est jeté dans un cachot, et elle
Est recluse et gardée dans une chambre étroite.

Le jour suivant, le Conseil se réunit
Et le Roi fit venir le couple infidèle ;
Alors, les regardant d'un œil sévère :
« Ah, traître ! épouse impie ! » s'écrie-t-il,
« C'est après un trait si noir qu'on me revient ?
» C'est à votre Roi que vous avez osé planter des cornes ! »

Aussitôt Ricotta entreprit de les confondre ;
Et, dans un long réquisitoire,
Il voulut prouver qu'entraîné par la luxure,
Elvira avait encorné le Monarque ;
Il raconta l'histoire du bosquet, et puis
Cita des témoins pour confirmer ses dires.

A la Cour, quand on veut
PER FAS OU PER NEFAS perdre quelqu'un,
On trouve toujours un menteur sous la main,
Chacun fait l'office de faux témoin ;
Il y eut bien des gens pour appuyer Ricotta,
Et pour jurer qu'Alvaro était cocu.

Ramiro alors demanda la parole
Et dit : « O Roi juste et clément,
» J'ai entendu les calomnies de ces gens-là,
» Mais je n'éprouve aucune crainte :
» Faites-vous apporter ici la boîte
» Que je vous ai donnée au moment de partir. »

Le Roi fit un signe et aussitôt fut obéi ;
La boîte à l'instant fut apportée,
Avec ses cachets et gardée sous clef
Comme un bijou rare et précieux.
Ramiro alors en présence du Roi l'ouvrit
Et en tira un mirliton et deux grelots.

Je dis un mirliton et deux grelots
Embaumés et enveloppés dans du coton :
« Tout ce que vous voyez-là, grand Roi, fut à moi ;
» Je m'en suis fait moi-même l'amputation,
» Regardez ! » A l'instant il ouvrit sa braguette
Et montra la plaie vide à ses juges.

Ainsi que... ce serait ici le cas de faire
Une comparaison dans le style du Tasse ;
Mais, j'en jure par Bacchus, ça ne me vient pas à présent
Et je me sens las d'avoir si longtemps conté.
Suivons donc le précepte Latin
Qui nous dit : AD EVENTUM FESTINA.

Alvaro fut enchanté d'être convaincu
Que sa femme ne lui avait pas planté des cornes,
Il l'embrassa et s'écria : « Je m'avoue vaincu,
» Mon épouse chérie, reviens sur mon cœur. »
Elle secoua la tête à ces mots, son visage se couvrit
De rougeur et elle feignit un peu de colère.

Puis elle répondit : — « Mon Seigneur, vous voyez
» Que Ramiro est innocent, mais cela n'empêche pas
» Que vous m'entendrez tourner partout en ridicule
» Parce que j'ai eu pour compagnon un vil eunuque ;
» Cet homme n'est plus à sa place en votre Cour,
» Et il ne faut pas l'y tolérer plus longtemps. »

Le Roi, pour lui plaire, de la Cour
A jamais bannit Ramiro,
Et, sous peine d'une mort certaine,
Voulut qu'il allât en exil hors du royaume,
Pour ne plus rappeler à Elvira
L'auteur mutilé de ses tourments.

Jouer à cette méchante Reine un mauvais tour,
Il le pouvait en racontant ses tentatives,
Le bon Ramiro : mais il la méprisa;
Il quitta tout de suite la Cour,
Laissant au Roi et à ses féaux conseillers
La boîte au mirliton et aux grelots.





Paris. — Typog. Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

NOUVELLES

DE

BATACCHI

LA GAGEURE



IMPRIMÉ
Aux frais du Traducteur et se vend à Paris
Chez Isidore LISEUX, libraire
Rue Bonaparte, 2
1880

A MON C...TI

Que le ciel favorable et la fortune clémente vous accordent au jeu et en amour l'adresse et la force de mon Fra Biagio, comme je vous offre cette nouvelle en souvenir de vos bons procédés pour moi. — Portez-vous bien.



LA GAGEURE

C...ti, j'ai toujours l'idée bien arrêtée
Que je vous suis redevable d'un petit présent;
Je veux donc vous raconter une gageure
Qu'un jour gagna un moine maudit.....
Oh! diable! toujours des moines? direz-vous,
Ne savez-vous parler d'autre chose que de moines?

Mais n'a-t-il pas été permis au bon ser Lodovico,
En quarante chants des plus prolixes et six de plus,
De nous éreinter le dessous de l'ombilic
A nous parler sans cesse de chevaliers errants?
Je sais que mes vers ne valent pas les siens,
Mais, par Dieu! vous n'êtes pas cardinal.

Sur son char doré, vers l'Orient
Apparaissait le soleil qui nous porte le jour;
Et de ses rayons éclatants
Il commençait à faire resplendir la voûte azurée;
Zéphyr le précédait, qui faisait trembler
Les gazons et les feuilles, et rider les ondes.

Sur les branches, les habitants de l'air, aux mille couleurs,
Faisaient entendre leurs chants harmonieux;
Dans les prés verts, humides de rosée,
Se jouaient les enfants de l'aimable Doris;
Partout une odeur parfumée.....
En un mot, il faisait jour déjà.

Tout riait dans la nature : seul
Sous un hêtre était couché, bien triste,
Fra Bernardino qui, levant vers le ciel
Des yeux hagards, tantôt frémissait en silence,
Tantôt s'écriait : « Aïe! triste aventure que la mienne! »
Tantôt lâchait quelque juron.

Comme il allait ainsi, exhalant sa douleur,
En blasphémant, pleurant et soupirant,
Arriva Fra Biagio, habile quêteur
De nos religieux Franciscains :
Il vit son camarade, s'approcha de lui
Et s'écria : « Que fais-tu là, Fra Bernardino? »

— « Ce que je fais? » dit-il, « je me ronge les poings
» De rage, de colère et de honte;
» Je donnerais, cordieu! mon âme aux chiens,
» Je m'ensevelirais vivant dans une fosse,
» Mais..... passe ton chemin, Fra Biagio,
» Et que le ciel t'accorde plus de chance et de bonheur! »

A ces paroles, le moine étonné
Lui repartit : — « Frère, que t'est-il arrivé?
» Est-ce qu'en raison de ta bonne conduite
» Tu as été expulsé du pays?
» As-tu engrossé une fille? as-tu la peste?
» Ou bien t'est-il venu des crêtes au cul? »

— « Foutre! laisse-moi tranquille, Fra Biagio,
» Laisse-moi dévorer seul mon chagrin,
» Et que dans l'enfer une cruelle angoisse
» Me précipite, avec le mal an que le ciel me donne!
» De toute façon, ce qui est fait est fait,
» Et en parler serait peine perdue. »

— « Tu te trompes, mon frère, » répliqua Fra Biagio,
« Tout chagrin, si amer qu'il soit,
» Quand on veut le conter à un ami,
» S'adoucit, s'il ne se dissipe,
» Raconte-moi tes malheurs : je te conseillerai,
» Et te viendrai en aide dans ton extrémité !

» Expose-moi le fait simplement :
» Je n'ai pas besoin de te dire
» Que je suis ton ami et même ton parent,
» Si la figue entre nous peut créer parenté.....
» — Ah ! tais-toi ! » dit l'autre, « c'est justement de la figue
» Que me vient mon désespoir et ma détresse.

» Assieds-toi, Fra Biagio, je te raconterai une aventure,
» Une aventure, par Dieu ! telle qu'en ce monde
» N'arriva jamais la pareille ; je suis persuadé
» Que quelque diable ennemi du capuchon
» Est venu du fond de l'enfer tout exprès
» Pour me causer tant de peine et de tourment.

» Phébus allait se baigner le cul
» Dans l'Océan, et vingt-trois heures étaient sonnées,
» Quand hier soir, dans cette plaine, satisfait
» D'abondantes aumônes ramassées,
» Je poussais devant moi à force de coups
» Mon âne chargé à n'en pouvoir plus.

» J'aurais pu peut-être rentrer au couvent,
» Éloigné, comme tu sais, de cinq ou six milles,
» Mais il s'éleva tout à coup un vent furieux
» Qui secoua violemment le feuillage des arbres ;
» Dans l'air se répandit un nuage infect
» De fine et puante poussière.

» Puis commença une maudite pluie,
» A rendre des points au déluge universel ;
» Je me mis en toute hâte sous un chêne vert,
» Cherchant un abri contre cette tempête :
» Mais en vain, j'y fus tellement trempé,
» Que j'avais l'air d'un poussin déplumé.

» L'orage dura plus de deux heures ;
» Quand il cessa, la nuit était si obscure,
» Que se mettre en route sans lanterne,
» C'était jouer à la *mourra* (1) dans un tombeau.
» J'avais perdu mon fidèle compagnon :
» L'âne était tombé dans le torrent.

» Mais, en réfléchissant plus à l'aise à l'endroit
» Où m'avait surpris une si affreuse tempête,
» Il me vint à l'esprit que pas bien loin
» Habitait un fermier appelé Méo,
» Mauvais drôle, larron fieffé,
» Qui trouverait à voler sur une coque d'œuf ;

(1) La mourra se joue debout et à deux. Les joueurs sont en face l'un de l'autre, pied contre pied, les yeux dans les yeux ; l'un d'eux jette la main droite en avant, en étendant un nombre de doigts qu'il crie à haute voix ; l'autre doit aussi jeter instantanément la main droite en étendant et en criant le nombre de doigts qu'il faut pour compléter cinq. Cela se joue avec une passion effrénée ; on en vient souvent aux coups de couteau, mais il faut y voir clair.

» Un avare, un brigand, qui pour un sou
» Ferait l'espion et même le sbire;
» Si, pour pendre son père, le bourreau
» Manquait, il se chargerait au moins de lui tenir les pieds :
» Enfin, les moines qui vont quêter aux alentours
» N'osent pas lever les yeux sur sa maison.

» Plutôt que de passer la nuit transi de froid
» Et trempé comme je l'étais, à découvert,
» J'ai voulu de cette vermine en habit
» Gagner le toit, bien que je fusse certain
» Que je ne pouvais attendre d'un si affreux vaurien
» Autre chose qu'une méchante affaire.

» Mais un motif plus puissant dans cette maison
» M'attirait : depuis longtemps j'étais
» Amoureux de la belle femme
» Du fermier, nommée Dorotea ;
» Je voulais essayer si à ce maudit
» Je pourrais jouer le tour de lui planter des cornes.

» Appuyé sur mon bâton, à pas lents,
» Au risque de me casser le cou à chaque instant,
» Poussé par la volonté du malin Satanas,
» Qui ne m'avait pas encore fait assez souffrir,
» J'arrivai à la porte de ce mécréant,
» Et je criai en frappant : Dieu soit béni !

» Il vint ouvrir en personne, et, soudain :
» — Bah ! dit-il, cordieu ! que vois-je? un moine ?
» Je ne loge pas si triste engeance,
» Allons ! mon petit père, vous vous méprenez,
» Racaille monastique n'entre pas ici :
» Ce n'est pas un terrain à planter votre vigne. —

» Moi, avec cette humilité qui nous sert à tromper
» Les niais, à nous autres quêteurs,
» Pendant que nous envoyons faire foutre
» En secret quiconque nous refuse ses bienfaits,
» Je demandai à ce traître lit et pitance,
» Par les mérites de notre père Saint François.

» — Saint François ! cria-t-il, joli mot !
» C'est avec cela que vous escroquez allègrement
» Et assouvissez les appétits de votre gueule,
» Sans rien vouloir faire en ce monde ;
» Cette corde et ce sayon rustique
» Sont la vraie livrée du fainéant. —

» Alors moi, en nasillant, et le cou tors,
» Je lui dis : — Ah ! signor, ne soyez pas si cruel !
» On me trouvera mort dans le bois voisin,
» Si à cette heure et par ce temps vous me chassez ;
» Je dormirai dans l'écurie ou dans le grenier à foin,
» Et même, si vous le voulez, dans l'étable à porcs. —

» Il remua la tête, réfléchit un instant,
» Marmotta entre ses dents, mais je ne compris pas,
» Puis il dit : — Je te donnerai à souper et à coucher,
» Mais faisons d'abord nos conventions.
» As-tu de l'argent dans ta poche ? — Oui, signor,
» Répondis-je ; il répliqua : — Sors-le. —

» Tout en parlant ainsi, il déposa vite
» Dix sequins sur une petite table :
» — Sortez-en autant, mon petit père,
» Dit-il, et que le premier d'entre nous qui s'oubliera
» A dire des paroles obscènes, déguerpisse,
» Perde son argent et couche sur la route. —

» Pour mon malheur, j'avais pareille somme,
» Produit de messes célébrées au couvent,
» Et comme je ne savais quelle idée
» Ce fourbe avait alors en tête,
» A l'entendre établir une telle convention,
» Il me sembla sortir d'affaire à très bon marché !

» Diable ! me disais-je à part moi, en voilà un qui me prend
» Pour un grand sot, assurément :
» Il ne connaît guère le métier de moine,
» S'il croit me mettre à une bien dure épreuve ;
» Dissimulation et hypocrisie sont peut-être pour un moine
» Choses extraordinaires et inusitées ?

» Il me laissa, puis revint et m'introduisit
» Dans une chambre proprette et élégante ;
» Il me mena près du feu pour me sécher,
» Ensuite la table fut dressée,
» Sur laquelle des paysans à son service
» Apportèrent un souper, mais un vrai souper de fermier !

» Pendant qu'ils faisaient les préparatifs,
» Le fermier avait quitté sa mine rébarbative,
» Et s'entretenait familièrement avec moi ;
» Nous cherchions, chacun de notre côté, le moyen
» De faire dire à l'autre une bêtise
» Et de le forcer ainsi à s'en aller.

» Mais vainement : une telle guerre était sans danger,
» Guerre entre galérien et marinier ;
» Je ne cédais pas, il résistait ferme,
» Je montrais de la prudence, et lui aussi ;
» Nous nous tenions tous deux sur nos gardes, si bien
» Qu'alternativement nous crevions de rage et de rire.

» Cependant j'étais fort étonné
» Que Dorotea ne se fût pas encore montrée.
» Ah ! me dis-je en moi-même, ce traître
» Des cocus craint d'augmenter la liste !
» Mais il me dit que si elle tardait,
» C'est qu'elle avait à faire le pain et la lessive.

» A la fin, la belle parut, et quel
» Vaste incendie s'alluma dans mon sein,
» Je ne saurais le dire, Fra Biagio ; d'une pareille ardeur
» Jamais ne brûlai, et semblable poison,
» Doux poison qu'on prend par les yeux, dans mon cœur
» Ne fut jamais versé par ce polisson d'Amour.

» Nous nous mîmes à table, et en face
» De moi se plaça mon idole adorée,
» Elle me fit de l'œil et je lui en fis,
» Nous comprîmes tous deux une si douce invite,
» Et déjà dans le fermier Meo il me semblait voir
» Le plus grand cornard que la terre eût porté.

» Pendant ce temps-là, de mets choisis et de bon vin
» Je me remplissais avidement la panse ;
» Déjà du délicieux Chianti et de l'Artimino
» La fumée me montait à la tête ;
» Ils faisaient échec à ma raison,
» Cupidon et Bacchus me brûlaient le cœur.

» Ainsi bouillant de chaleur, et, devant moi,
» Voyant toujours la belle Dorotea,
» Je sentis le géniteur des hommes et des saints
» Qui déjà se mettait à lever la tête;
» Il devint bientôt si raide et si dur,
» Qu'il aurait enfoncé..... j'ai presque dit un mur !

» Comme j'étais en cet état, le fermier Meo,
» Embrassant sa femme et se tournant vers moi,
» Lui fit quelques caresses de mari ;
» Il patina son beau sein, son gentil visage,
» Puis il me dit : — De grâce, mon petit père,
» Parlez-moi franc, ma femme vous plaît-elle ?

» Voyez quels cheveux ! Une jolie blonde
» Comme elle, cela s'est-il jamais vu ?
» Regardez ces beaux yeux ! et cette bouchette !
» Un vrai corail ! c'est l'amour même !
» Si vous voyiez son sein ! on dirait du lait ;
» Quels beaux tetons ! qu'ils sont durs et bien faits ! —

» En disant cela, il écarta le fichu
» Qui cachait sa blanche poitrine,
» Et à moi qui étais juste en face d'elle,
» Il montrait ce trésor enviable !
» A la vue d'un si bel objet, je demeurai
» Presque privé de sens et hors d'haleine.

» Le malin fermier, qui dans un tel état
» Me vit, donna un baiser à Dorotea,
» Et me dit : — Elle me rend heureux,
» Rien que de la voir me récrée ;
» Vous-même, si vous n'étiez pas moine, vous auriez
» Autant de plaisir à voir cela près de vous.

» Dites-moi, Fra Bernardino, qu'en feriez-vous
» Si les Dieux vous donnaient pareille femme ?
» A quel gentil usage l'emploieriez-vous ?
» — Foutre ! nom de Dieu ! je la f...rais !... —
» Voilà la stupide réponse que, pour mon malheur,
» Arrachèrent de mes lèvres le vin et l'amour.

» Avec autant de tapage qu'un navire de guerre,
» Quand il vous assourdit de ses canonnades,
» Il ouvrit une large bouche, il fronça le sourcil,
» Le coquin, et pouffant de rire,
» Tourné vers moi, qui me repentais bien de mon langage,
» Il me cria : — Cochon de moine, je t'y ai pincé !

» Ce n'est pas un, ce sont deux mots obscènes
» Qui sont sortis de ta lèvre insolente.
» Je suppose que tu as bien compris
» La convention entre nous établie :
» Tu peux vider la maison sans retard,
» Si tu ne veux en être chassé de force. —

» Je pleurai, je priai, mais inutilement ; le cruel
» Ne voulut écouter ni prières, ni excuses.
» Le ciel était absolument noir,
» Je n'avais pour guide que mon bâton,
» Et, pour compléter le tableau,
» La pluie venait de recommencer.

» Comment j'ai passé la nuit et dans quel supplice,
» Fais-t'en une idée, car je ne puis le dire ;
» Mais, mon frère, ce n'est pas le tourment que j'ai souffert,
» Ni la perte subie qui causent mon martyre :
» Il me déplaît seulement que ce vilain bougre
» Ait pu me coïonner de pareille façon.

» Ah ! malheureux que je suis ! Terre, entr'ouvre-toi,
» Et découvre-moi la gueule de l'enfer ;
» La vie pour moi ne vaut plus un liard,
» Depuis que j'ai servi de jouet à ce mauvais drôle.
» Où es-tu, Belzébuth ? emporte-moi
» Et mets ainsi un terme à ma douleur ! »

Tandis que Fra Bernardino épanchait ainsi
Le chagrin dont cette méchante aventure avait rempli son cœur,
Son camarade qui, attentif, l'écoutait,
Fit péter, à force de rire, les boutons de sa braguette ;
Il lui répondit enfin : — « Eh ! mon frère !
» Je ne te croyais, pardieu ! pas si coïon !

» Il vaudrait mieux que tu fusses mort
» Il y a trois ans, de ce mal Français que tu as eu,
» Que de faire au capuchon pareille avanie ! »
Puis il se prit le menton dans la main,
Pinça les lèvres, baissa les yeux, remua
La tête, et frappa légèrement la terre du pied.

Ensuite, il leva le front et dit à son camarade :
— « Eh bien, mon frère, que veux-tu me donner
» Si je regagne la somme que tu as perdue
» Et si je te rends tes sequins ?
» Je dirai plus, pour soulager ta douleur,
» Si je les tire de la poche de ce fermier ? »

Avez-vous jamais vu, sous un ciel sombre,
Un nuage, s'entr'ouvrant à l'improviste,
Montrer dans sa splendeur le roi de Délos,
Puis se refermer ? Ainsi apparut le rire
Comme un éclair sur le visage du moine, puis
Il retomba dans ses transports de colère.

— « Tais-toi, » dit Fra Biagio, « au lever du soleil,
» Demain, tu n'en seras pas là.
» Et..... crois-en ma parole, je te prie.....
» Tu auras dans ta poche les sequins perdus.....
» — Dis-tu vrai ? » répondit Bernardino ;
Et, à ces assurances, sa colère se calma un peu.

« Mais que puis-je te donner? Dis? Que prétends-tu ?
» Veux-tu que je te cède ce que j'ai perdu ?
» Ou que je te donne d'autre argent ?
» Pourvu que ce cornard, ce manant ne rie plus,
» Je te promets autant d'autres sequins,
» A l'octave des Morts ou à la Toussaint.

» Je compte trop sur la bonne volonté
» Et sur la simplicité des fidèles
» Pour me plaindre à propos d'une si petite somme,
» Si ce n'était l'affront que j'ai reçu.
» Nous sommes collègues, tu connais le métier,
» Et tu sais ce que vaut cette besace. »

— « Bourse commune, » dit alors Fra Biagio ;
« Le chien, comme dit le proverbe, ne mange pas le chien,
» Mais dans mon pauvre cœur l'amour a lancé
» Un trait perçant, il y a trois ou quatre semaines,
» Pour Sœur Lorenza, ta bonne amie,
» Qui se tient à l'église avec tant de révérence.

» Foutre! Fra Bernardino! oh! qu'elle est belle!
» C'est un vrai morceau de provincial!
» Je sais que pour toi elle lève le cotillon :
» Si elle le levait aussi pour moi, y aurait-il grand mal?
» Veux-tu me faire le plaisir qu'une autre fois
» Je t'ai fait, en te prêtant Sœur Francesca? »

— « Mon frère, pourquoi non ! Foutre! demain
» Je te promets que tu seras servi.
» Peuh ! ce ne sont là que des bagatelles!
» Quand une femme a accordé ses faveurs à un moine,
» Par exemple, le premier jour de l'Avent,
» Tout le couvent lui a passé dessus à Noël. »

Ainsi fut convenu entre les quêteurs;
Ils promirent de se retrouver le lendemain matin,
Mais quand les étoiles commencèrent à paraître,
Et que la nuit eut tout couvert de ses ombres,
Fra Biagio, affamé de vengeance,
Frappa vite à la porte du brigand de fermier.

Celui-ci ouvrit, en s'écriant : « Un autre moine ! »
(Le vaurien y avait pris goût)
« Bonsoir, mon père, oh ! passez,
» Déposez-moi besace et bâton.
» Bravo ! Eh bien, voulez-vous, bon père,
» Mettre dix sequins sur cette petite table ? »

— « Pourquoi ? » répondit le moine. — « C'est un nouvel usage, »
Répliqua le fermier, « que dans ma maison,
» Pour que personne ne manque à la politesse,
» Chacun dépose pareille somme ;
» Celui-là la perd et par punition est mis à la porte,
» Qui prononce le premier un mot obscène.

» Prenez cela en bonne part, mon petit père. »
Et en parlant ainsi, il déposa somme égale.
— « Bravo, » dit le moine, « cela me plaît,
» Mais je ne suis pas content de la quantité,
» Dix sequins ne signifient rien :
» Si nous voulons jouer, jouons-en vingt. »

— « Mieux que cela, » dit le fermier, « jouons-en trente.
» — Trente, cela va, signor, » répondit le moine.
Et ils sortirent tous deux une somme égale
En monnaie de fort bon aloi.
Cela fait, le fermier et le frère
Entrèrent en conversation.

Longtemps et en vain l'un l'autre ils se tâtèrent,
Entre deux maîtres larrons était la querelle ;
Le moine était fourbe et le fermier traître ;
Celui-ci espère que le vin lui viendra en aide :
Ils se mettent à table, et devant le moine le fermier place
De sa gentille épouse le charmant visage.

Le souper fut somptueux, comme c'est la coutume
Dans la maison d'un fermier cossu.
Il versa au moine, plus que celui-ci n'en voulait,
De Bacchus la généreuse liqueur ;
Comme un chasseur qui prépare ses filets, la femme
Joue de la prunelle, regarde le moine et fait des mines.

Mais tel qu'un rocher en mer, dont l'eau agitée
Frappe en vain les flancs,
L'astucieux Fra Biagio reste inébranlable,
Bien qu'il feigne de répondre aux signes de la dame,
Et qu'il ait l'air d'être ivre, pour que le mari
A continuer le jeu se trouve encouragé.

Quand le moment parut venu au fermier Meo,
Il serra sur son cœur la belle Dorotea ;
Il vanta sa blonde chevelure, son œil noir,
Sa bouche qui appelait les baisers ;
Il lui découvrit le sein, et palpa
Ses beaux, fermes et gros tetons.

Le moine tenait la bouche ouverte, les yeux
Écarquillés, et de la tête aux pieds
Tous ses membres semblaient agités
Comme il arrive à un homme qui voit un objet désiré,
Et le fermier : « Si vous la possédiez,
» Mon père, » dit-il, « qu'en feriez-vous ? »

— « Rien, » répondit le renard. — « Oh ! ce n'est pas possible ! »
Dit le fermier, et il rit un tantinet ;
Puis, continuant à lui patiner les seins :
« Qu'en sauriez-vous faire, dites, petit père ?
» — Oh ! rien... », répondit-il, « je ne saurais.....
» Au fait, j'en ferais un train de voiture. »

— « Oh ! quelle sottise ! un train de voiture !
» Faire cela d'une femme ! je voudrais bien le voir, »
Dit le fermier ; « quelle idée bizarre !
» Comment, bon Dieu, vous est-elle venue en tête ?
» — Fermier, » dit Fra Biagio, « mon idée,
» Comme je puis le prouver, est juste et bonne.

» Permettez que votre femme
» Se mette un instant à plat ventre par terre,
» Et vous verrez que je n'ai pas dit une chose
» Qui soit, comme vous le croyez, téméraire. »
Le fermier réfléchit un peu, puis il consentit
Et Dorotea se coucha par terre, tout de son long.

« Courbez les bras, en mettant sur le sol
» Le bout de vos doigts, » dit le moine ;
« Maintenant dressez-vous sur vos genoux.....
» Voici les quatre roues déjà formées,
» Et ce gentil minois, où règne l'amour,
» Représente le marche-pied du cocher. »

— « Oh ! » dit Meo, « la chose ne va pas mal,
» Je le vois, c'est vrai dans une certaine mesure,
» Mais, mon cher frère, l'idée ne vaut rien,
» Ne le voyez-vous pas ? il manque le timon. »
Le drôle sourit, et repartit :
— « Laissez-moi faire, il y aura tout ce qu'il faut »

Alors, relevant sa robe, il tira
De sa braguette un nerveux et abbatial engin.
— « Sacredieu ! que fais-tu, foutu cochon ? »
S'écria le fermier ; puis de sa trop grande vivacité
Il se repentit en vain ; en vain il aurait voulu
Se renfoncer ce mot dans sa gorge.

— « Ah ! sors d'ici, cordieu ! âne et sot que tu es ! »
Dit Fra Biagio, « et pour une autre fois apprends
» A risquer un peu mieux ton argent ;
» Examine d'un peu plus près à qui tu as affaire. »
Le fermier s'en alla tout penaud,
Et le moine resta seul avec la femme.

Alors, si l'on en croit Ammien Marcellin
Qui raconte le fait, dame Dorotea,
Qui avait contemplé si près d'elle
Ce bel engin qu'on aurait dit d'un âne,
Eut scrupule de le laisser inutile
Et ne se fit pas prier pour l'essayer.

Fra Biagio, le lendemain matin,
Partit triomphant, et de son camarade outragé
Avec vingt sequins il guérit la douleur ;
Il lui en resta dix à lui pour sa part,
Au grand déshonneur du fermier, lequel, dit-on,
Se pendit de honte et de dépit.



Paris. — Typog. Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

NOUVELLES

DE

BATACCHI

LE FAUX SÉRAPHIN



IMPRIMÉ
Aux frais du Traducteur et se vend à Paris
Chez ISIDORE LISEUX, libraire
Rue Bonaparte, 2
1880

A MONSIEUR L'ABBÉ...

Pendant que, vers midi, nonchalamment couché sur votre excellent sofa, vous restez à convertir en chyle votre succulent déjeuner, et à demander au ciel bon appétit pour le copieux et excellent dîner qui vous attend, égayez-vous, Monsieur l'Abbé, avec la Nouvelle que je vous offre. Si par hasard vous vous endormez à moitié, n'attribuez pas ce sommeil à l'inexpérience ou au peu d'habileté du poète, mais pensez que mes vers auront alors le même sort que votre bréviaire.

Je vous salue et vous souhaite un bon cuisinier.



LE FAUX SÉRAPHIN

Vénérer les Saints du paradis
Est certainement une action méritoire,
Mais il y a quelquefois des coquins.....
On risque de passer pour un imbécile.....
Monsieur l'Abbé, l'affaire est sérieuse,
Il y faut de la sagesse, il y faut du discernement.

Il n'est pas rare de trouver des imposteurs
Qui font croire aux âmes pieuses
Qu'ils leur procureront les grâces et les faveurs du ciel.....
Et puis ils tirent, pardieu, certaines carottes.....
Ils trompent les dames, escroquent ce qu'ils peuvent, et après
Se démantibulent les mâchoires à rire de vous.

Comme je ne suis pas habitué à avancer
Une chose que je ne puisse prouver ;
Comme je réfléchis longuement avant de parler,
Parce que je ne veux pas être exposé à rougir,
Monsieur l'Abbé, écoutez ce fait
A l'appui du langage que je vous ai tenu.

Dans un vaste royaume, nommé l'Antignano,
Vivait jadis une certaine Pollonia,
Qui, après la mort de son mari Bastiano,
Jouissait d'une assez honnête aisance,
En compagnie d'une fille seulement
Qui était une merveille de beauté.

Cette fille avait à peine dix-sept ans accomplis,
L'amour pour elle subjuguait tous les cœurs,
D'un autre côté, elle n'éprouvait pas
Les amoureux tourments et vivait libre de tout lien.
Elle passait sa vie tranquille et paisible
Et se nommait..... attendez..... Margherita.

La mère avait soixante ans passés
Et jouissait encore d'une bonne santé ;
Mais elle avait les yeux bordés de rouge
Avec les paupières renversées en dehors,
Ce dont elle se montrait bien désolée,
Car elle avait peur de perdre la vue.

Du côté de sa maison on voyait tourner
Un million de moines allant et venant,
Capucins, frères chaussés, réformés,
Minimes, jacobites, récollets,
De qui elle recevait assez de louanges
Pour en faire un autre Kyrie eleison.

Les moines restaient souvent à dîner
Et recevaient encore des aumônes pour dire la messe :
Il convient de faire ici une observation
Et je crois bien qu'elle me sera permise,
D'autant plus qu'elle a été faite par Bellarmin
Qui a écrit cette histoire en bon Latin.

Bien que l'engeance monacale en si grand nombre
Fréquentât la maison de Pollonia,
Margherita était encore vierge!
Je ne sais comment cela pouvait se faire,
Car je sais que pour engrosser nombre de femmes,
Il suffit, dans une maison, d'un seul moine.

Médecins, et chirurgiens, et charlatans,
Pollonia les consultait tous à chaque instant ;
Mais tous leurs remèdes étaient inutiles,
C'était toujours de l'argent jeté au vent ;
Quand un jour vint la trouver
Betta, sœur du docteur Santi,

Laquelle lui dit : « Si tu veux guérir
» D'un mal si cruel et si persistant,
» Tu iras à pied jusqu'au sommet des Alpes,
» Où Saint Pellegrino est vénéré.
» Là, il guérira tes yeux en deux secondes,
» Sans employer ni remèdes, ni onguents. »

Un si bon conseil plut à Pollonia
Et elle résolut d'aller visiter ce Saint ;
Elle prit un gros bourdon,
S'enveloppa dans une cape noire,
Mit sa fille en semblable équipage,
Et toutes deux commencèrent ce pèlerinage.

De Margherita la ravissante beauté
Attirait les yeux de tous les passants ;
Les gens s'arrêtaient dans les rues,
Il y avait foule où elle passait,
Et elle entraînait à sa suite, vêtue comme elle était,
Une nuée de drôles amoureux.

Plusieurs jours elles cheminèrent à travers villes et bourgs,
S'arrêtant la nuit dans les auberges ;
A la fin, la mère et la fille jolie
Commencèrent à gravir les Alpes ;
Et, en suivant un sentier difficile,
Elles arrivèrent à un bois désert et sombre.

Les dames, en entrant seules dans cette forêt,
Sentirent leur cœur oppressé par la peur,
Et, regardant autour d'elles de côté et d'autre,
Elles virent quelqu'un qui avait la mine d'un moine ;
Cela dilata le cœur de Pollonia,
Comme si elle avait vu le Sauveur.

« De grâce, rejoignons ce bon serviteur de Dieu, »
Dit-elle toute joyeuse à sa fille ; mais celle-ci :
— « Mère, » répondit-elle, « suivez mon conseil
» Et laissez-le aller à son couvent ;
» Marchons seules ; sous cet habit
» Pourrait se cacher quelque brigand. »

Pollonia, qui avait un culte pour les moines,
Doublait toujours le pas ;
Les deux joues couvertes de pâleur,
La belle Margherita la suivait ;
Le moine fixa les yeux sur elles :
« Loué soit Dieu ! » dit Pollonia.

— « A jamais ! » répondit le moine, et il entama
La conversation en leur demandant où elles allaient.
Pollonia répondit : — « Au sommet de cette montagne,
» Je vais visiter Saint Pellegrino. »
Et le faux moine répondit aussitôt :
— « Il demeure dans une grotte ici près. »

Alors, de dévotions et de pénitences
Ils se mirent à causer entre eux,
Ainsi que de saintes apparitions, et des indulgences
Que le Saint Père a coutume d'accorder,
Et pendant qu'ils discouraient de la sorte,
La route se faisait plus déserte.

Les arbres épais s'élevaient jusqu'au ciel,
Interdisant tout accès aux rayons du jour ;
A une faible et indécise clarté, le voyageur
Ne voyait autour de lui que précipices ;
Un silence profond cependant imprégnait
Dans le cœur une froide horreur.

Le moine alors s'arrêta, et résolument
Dit : « Il ne s'agit pas ici de compliments,
» Ce n'est pas pour rien que je suis venu jusqu'ici. »
Et en parlant ainsi, il sortit ses pistolets ;
Alors Pollonia épouvantée poussa des cris ;
« A l'aide! Au secours! » dit Margherita.

— « Moins de paroles, pardieu! sortez votre argent! »
Cria le moine, « ou je vous brûle la cervelle.
» Allons vite, les bagues, les boucles d'oreilles,
» La cape, le rochet de pèlerin, la robe.....
» Je n'ai pas l'habitude de répéter mes ordres,
» Vite, pardieu! je veux jusqu'à la chemise! »

L'impie malandrin leur enleva tout
Et les laissa nues en pleine forêt.
Alors Pollonia : « O Saint Pellegrino! »
S'écria-t-elle, « il ne nous manquait plus que ça!
» Oh! cruel tourment qui me martyrise,
» A mon âge, montrer mes nudités! »

Et elle avait bien raison, c'était un coup d'œil
A soulever le cœur de tout fidèle Chrétien ;
Mais peindre les formes enchanteresses
De Margherita, Titien n'y eût pas réussi,
Pas plus que celui qui fit mettre cent femmes nues
Pour peindre la déesse qui naquit dans la mer.

Jamais on ne vit dans la vallée de l'Ida
Deux tetons pareils, ni deux fesses comme celles-là.....
Monsieur l'Abbé, voulez-vous vous imaginer
Comme elles étaient appétissantes et belles ?
Figurez-vous que vous voyez devant vous,
Toute nue, votre belle gouvernante.

« Oh ! ma chère maman, comment faire? »
Dit Bita, « je vous l'avais prédit,
» En quel état sommes-nous ? mon Dieu ! Où aller ?
» Oh ! gueux de moine, maudit moine !...
» — Tiens-toi tranquille, tu m'as fait frissonner,
» On ne doit pas maudire les moines.

» Mais ne crains rien, ma chère enfant, attends,
» Saint Pellegrino nous enverra du secours,
» Il tirera vengeance de notre assassin
» Qui sera pendu, comme il convient.
» Non, ne crains rien, le bienheureux Saint nous rendra
» Bien plus qu'on ne nous a pris.

» Vois donc un peu quelle triste et douloureuse
» Aventure m'arrive en cet endroit !
» Je viens ici, si haut, pour recouvrer ma vue
» Qui s'en allait, baissant peu à peu,
» Et je perds jusqu'à ma chemise ! Cependant
» Je ne désespère pas d'être exaucé du Saint.

» Dans le malheureux état où nous sommes,
» Il faut nous recommander à Dieu ;
» Bita, récitons le saint rosaire,
» En connais-tu les paroles?.... Je les dirai, moi..... »
Elle fait le signe de la croix et commence ainsi :
« DEUS, IN ADJUTORIUM MEUM INTENDE. »

Un chasseur, que les deux femmes n'avaient pas vu
(Il se nommait Mirtillo) s'aperçut de leur disgrâce;
Il était dans la fleur de la jeunesse,
Avec une longue chevelure d'or
Et un menton imberbe ; favori de Vénus,
Jamais le beau sexe ne le rebutait.

En voyant la belle Margherita
Qui exhibait le délicat sentier d'amour,
Il sentit s'ouvrir dans son cœur une large blessure,
Et il eut vite imaginé un stratagème,
Tel que je défie le plus habile archiviste
De Cupidon, de m'en citer un mieux trouvé.

Il se retira dans un endroit très écarté
Et là, après avoir ôté tous ses vêtements,
Il se dépouilla aussi de sa blanche chemise,
Dénoua ses cheveux, les laissa flotter au vent,
Se mit une ceinture de soie
En bandoulière, et se la noua au côté.

Il s'en servit pour cacher ses génitoires ;
Puis, d'une oie tuée à la chasse,
Au dos, par un fil, il s'attacha les ailes,
Et il eut ainsi l'air d'un Séraphin ;
Mais un Séraphin sorti du pinceau
De Michel Ange serait beaucoup moins beau.

Il était tout blanc, de la tête aux pieds,
Comme le jasmin qui vient d'éclore.
Silence à qui célèbre ce polisson
De Ganimède, à qui vante le bel Antinoüs!
Jupiter ni Adrien, il faut en convenir,
N'ont jamais eu affaire à d'aussi jolis garçons.

Dans cet accoutrement, par un sentier inconnu,
Il devança les dames désolées ;
Il monta sur un chêne, et là, immobile,
Se tint jusqu'à leur arrivée.
Alors, il sauta légèrement à terre,
Pareil à un ange descendant des cieux.

Il dit : « La paix soit avec vous, bien-aimées dames!
» Saint Pellegrino du ciel m'envoie vers vous,
» Vos prières là-haut ont été entendues ;
» L'action impie et détestable de ce larron
» Sera punie, n'en doutez pas,
» D'autant plus qu'il portait le froc.

» Le Saint vous dispense, par raison de convenance,
» D'aller à son logis haut perché ;
» Retournez donc dans votre patrie,
» Je vous promets que vous obtiendrez vite
» Par son intercession tout ce que vous désirez,
» Sans faire un plus long voyage.

» Sortez du bois, et au pied de la montagne,
» Là où le chemin se partage en deux,
» Prenez à gauche, près d'une limpide fontaine :
» Vous trouverez non loin une hôtellerie
» Que tient un homme sage et de bonne mine
» Qui ne tardera guères à devenir bienheureux.

» A la fontaine qui n'est pas loin de l'auberge
» But un jour Saint Pellegrino altéré ;
» Puis, quittant le chemin aisé et plat,
» Vers ces hauteurs il dirigea ses pas ;
» C'est ici qu'il fit pénitence, et peu de temps après,
» Dans un chêne on le trouva mort.

» Mais cette fontaine lui était si chère,
» Qu'à son eau, où il avait étanché une soif ardente,
» Du haut du ciel il a donné la propriété
» De guérir du mal d'yeux instantanément.
» Il suffit de se les en baigner dans la matinée,
» Quand le soleil s'apprête à poindre au haut de la montagne.

» Dans l'auberge, qui est auprès de la fontaine,
» Où le Saint prit un instant de repos,
» Il préserve de l'obsession des mauvais esprits,
» Il fait devenir le pauvre riche à millions,
» Par lui, les jambes des boiteux sont redressées ;.....
» Mais, que vous dirai-je de plus? Allez et espérez! »

Cela dit, il sauta un petit buisson
Derrière lequel il se cacha complètement.
« Oh! ma chère Margherita, qu'il est beau ! »
S'écria Pollonia, et elle frotta ses yeux rouges.
Alors Margherita, toute pensive :
— « Oh! maman! » dit-elle, « il est beau, pour vrai! »

Ce fut un spectacle tout à fait pittoresque
De voir les mouvements et gestes des personnages.
Pollonia se tenait dans une posture respectueuse,
Inclinée, les yeux fermés, les doigts entrelacés
Et fortement appuyés sous le menton,
Pleine de béatitude et de contentement.

Mirtillo, qui sournoisement regardait la jeune fille,
Tout en débitant son angélique discours,
Lui souriait de temps en temps
Et se moquait de la vieille en prières ;
Messer Priape, cependant, tout doux, tout doux,
Sortait la tête hors du nid.

Bita, qui toute nue se voyait,
Et qui avait devant elle Mirtillo tout nu,
Était consumée tantôt de honte et tantôt d'amour;
Elle ne pouvait rester tranquille un seul instant,
Et riait en contemplant la vertu
De cette chose qui se dressait et s'abaissait.

Aussi la vision fit-elle en ce moment
Sur l'esprit des deux femmes un effet bien divers.
C'était un Séraphin du haut des cieux descendu :
L'une le crut, et pleine de respect,
Elle se mit à genoux et baisa les traces des pas
Laissées sur le sol par l'esprit céleste.

L'autre s'aperçut bien qu'un grand mystère
Se cachait sous cette malicieuse apparition ;
Elle ne crut pas que ce fût un ange véritable
Comme l'indiquait le déguisement qu'il avait pris ;
Elle reconnut en lui un jeune homme bien tourné
Et sentit son cœur profondément blessé.

Dire tout cela à sa mère,
La prudence de temps en temps l'y engageait,
Mais, plus fort qu'elle, l'amour victorieux
Lui ordonnait de se taire,
L'amour qui, lorsqu'il s'est emparé d'un cœur,
Ne souffre pas de partage.

« Tu le vois, ma fille, » dit alors
Pollonia, « le grand Saint daigne penser à nous,
» D'une céleste visite il nous honore
» Pour commencer, juge par là de ce qu'il fera plus tard. »
La belle fille se tait et ne répond rien,
Elle est partagée entre la crainte et l'espérance.

Par une longue route, alors, nos dames s'acheminent
Vers l'hôtellerie que leur a indiquée l'ange :
La mère, toute pleine d'allégresse,
La fille, tourmentée par l'amour.
L'une compte guérir ses yeux et trouver
Un sac d'écus, l'autre jouir d'un amant.

Mirtillo, cependant, qui du bois profond
Par expérience connaissait chaque sentier,
Dégringolant légèrement d'un rocher,
Arriva bien vite à la maison de l'hôte ;
Mais il avait d'abord, laissant ses ailes d'emprunt,
Repris tous ses vêtements de chasseur.

Il était fils d'un riche paysan
De la plaine, et l'hôte le connaissait,
Car maintes fois il lui avait prêté la main
Dans ses nombreuses fantaisies ;
Il lui servait d'entremetteur habile et prudent,
Et il en recevait de l'argent à foison.

Mirtillo lui raconta l'histoire de la mère
Et de la fille, et son apparition ;
L'hôte pinça les lèvres, fronça le sourcil
Et s'écria : « Quel coquin vous faites !
» Un tour si merveilleux,
» Satan lui-même ne l'aurait pas imaginé ! »

Après avoir été instruit de ce qu'il devait faire,
Il s'en alla terminer ses préparatifs,
Pendant que l'hôtesse portait à ces femmes nues
Une jupe et des vêtements,
Leur disant qu'une vision avait révélé
Leur aventure au père Bernardone.

« Je sais bien, » ajouta-t-elle, « que vous avez
» Perdu tout ce que vous aviez sur le dos,
» Mais le Saint vous le rendra bien vite;
» Allons, soyez de bonne humeur, ne craignez rien,
» Mon auberge par le Saint est favorisée
» Et personne n'en est parti sans consolation. »

Cependant Pollonia, pleine d'espoir,
A peine arrivée à l'auberge avec sa fille,
Demanda un bon lit, une bonne chambre,
Et voulut avoir des draps bien blancs ;
Elle commande un bon souper, beaucoup de plats,
A payer avec l'argent que Dieu lui enverra.

Pendant ce temps-là, la fille songeait
Aux doux yeux que le jeune homme lui avait faits,
Et à cette espèce de ressort
Qui tantôt soulevait, tantôt abaissait la ceinture;
Et, si elle tournait les yeux autour d'elle,
Elle ne voyait que Mirtillo et ce ressort.

Vint l'heure du souper; après qu'à table
Elles se furent largement restaurées,
Et que de la cuisine et de l'office
Elles eurent mangé les meilleurs morceaux,
Au lit les conduisit l'hôtesse,
Une grande coquine, elle aussi, et une fameuse maquerelle.

Elles se déshabillèrent toutes deux et se mirent au lit,
Puis l'hôtesse emporta la lumière avec elle ;
Alors, la mère, pleine de joie et de contentement
En pensant à tout ce qu'elle compte obtenir,
« Allons, ma chère Margherita, » dit-elle,
« Disons un *Pater* et un *Ave Maria*.

» Recommandons-nous à notre protecteur,
» Pour que de l'extrême misère où nous sommes
» Il nous tire, ou qu'au moins sa bonté nous accorde
» Assez pour que nous puissions retourner chez nous. »
Bita se soumet aux volontés de sa mère,
Mais elle récite ses prières avec distraction.

Pendant qu'avec sa mère, elle disait
Des *Pater Noster* et qu'elle invoquait l'amour,
L'ange, qui était blotti sous le lit,
Sortit doucement, doucement; plein d'ardeur,
Il s'approche de Margherita, la prend
Par la main et : « Ne craignez rien, » lui dit-il tout bas.

Margherita entendit et eut envie
D'avertir Pollonia, mais le dieu d'amour
Retint sa langue ; comme une feuille
Elle tremble pendant que l'ange vient
Si doucement qu'il ne fait aucun bruit
Au chevet du lit, du côté de sa mère.

Et pendant que la bonne dame adressait pêle-mêle
A son Saint Pellegrino des *Pater,* des *Ave Maria,*
Des *Gloria,* des *Miserere,* des Litanies,
Il lui mit sur le ventre d'une main légère
Une grande bourse pleine d'argent,
Et Pollonia de s'écrier contente et joyeuse :

« Ma fille! ma Bita! Bita! ma fille!
» AGIMUS TIBI GRATIAS..... Oh! quel plaisir!
» Mets la main sur les draps,
» Sens-tu quelle bourse? Ah! je sens mon cœur qui s'ouvre!
» TE DEUM LAUDAMUS..... oh! quel bonheur!
» Saint Pellegrino nous a rendu plus que notre compte!

» SI QUÆRIS MIRABILIA..... Je veux tout de suite
» Le faire savoir à toute l'auberge..... »
Alors Margherita : « C'est quelque piège, »
Dit-elle à part, et tout haut : — « Ne faites pas cela, maman,
» Des grâces du ciel vous ne devez pas
» Faire étalage..... demain matin vous le direz. »

— « Ma fille, que dis-tu là? Ah! de ta mémoire
» Est-ce sorti ce que disait Fra Sigismondo,
» Qu'il faut toujours glorifier les Saints
» Et célébrer leurs bienfaits en ce monde,
» Afin d'encourager ceux qui ont la foi
» Et de confondre ceux qui ne croient pas?

» Allons, je veux me lever..... — Ah! chère mère! »
Dit la fille, « de grâce ne le faites pas,
» Nous sommes dans des lieux que les assassins en bande
» Fréquentent : pour Dieu! rappelez-vous ce moine!
» S'il y en a un par ici et qu'il apprenne la chose,
» Il nous égorge et nous prend cet argent. »

A la fin, avec ces raisons et d'autres plus fortes,
Bita, que le Dieu d'amour rendait éloquente,
Fit comprendre la sagesse de ses avis
A Pollonia, qui ne dit plus rien
Et se réserva de raconter le jour suivant
Le miracle fait par le ciel en sa faveur.

Mirtillo, qui aux propos de la vieille
Était resté incertain et irrésolu,
Et qui avait craint qu'elle ne gâtât
Les œufs, pour ainsi parler, dans le panier,
Voyant l'affaire arrangée,
Était retourné du côté de Bita.

Il ne sera pas nécessaire, je pense, que je dise
Plus d'une fois, et une seule suffira
Pour qu'on croie sans difficulté
Que Mirtillo fut bien reçu entre les draps,
Et que Margherita, pleine d'amoureuse ardeur,
Se serra contre sa mère et lui fit place.

Le jouvenceau, qui n'était pas moins enflammé,
Nudus, ut erat, nudam puellam amplexus est,
Crassasque in clunes, pilosam pubem, mammulas,
Manu tam velociter irruit,
Tam fervidus hæc membra pervagatus est,
Qu'on eût dit qu'il avait dix paires de mains.

L'amoureux chatouillement fait bondir Bita
Dans le lit qu'elle secoue violemment,
Ce qui lui fit demander par Pollonia
D'où venaient des tressaillements si vifs.
Et Bita : — « J'ai fermé les yeux, et il m'a semblé
» Que je tombais sous un rocher qui s'écroulait. »

Après que Mirtillo un long temps
Puellam ubiquaque palpatus est,
Pressé de parfaire le grand œuvre
Par qui les hommes sont mis au jour,
Dans ses mains, qui avidement le reçurent,
Virile instrumentum rigidum collocavit.

Bita le saisit, et en le caressant
Elle se sentait fondre toute de contentement,
Comme un enfant, qui des fruits confits
Pressent le goût, rien qu'à les admirer.
Elle était si aise de l'avoir dans la main,
Qu'elle s'écria sans le vouloir : « Oh! qu'il est beau!

— « Qui? » répondit Pollonia. — « Je pensais, »
Dit la fille, « à cet ange que dans le bois
» Nous avons vu. — Peut-être est-il ici? »
Reprit Pollonia. « Je te salue,
» Et te remercie, Saint Ange de Dieu!
» NOMINE PATRIS, MISERERE MEI. »

Crescit in ambobus voluptatis cupido;
Stringit Myrtilus suaves papillas,
Margaritam amplexando, quæ ejus feminibus
Pulchras nates suas reponit,
Et lui, comme disent les Docteurs,
Lanceam puellæ infigit A PARTE POSTERIORI.

Ut sensit Margarita Priapi caput
Suavi orificio appropinquans,
Præ voluptate sibi non imperat,
Et crissat et facilem facit laborem;
Nec muta in tanta commotione stetit,
Sed interjectis verbis exclamavit : « Ah!... il me le met! »

— « Qui te le met? ma fille, que dis-tu? »
Cria Pollonia, et elle : — « Il me semblait
» Voir en haut de ces affreuses montagnes
» Ce moine, et qu'un poignard..... — Écarte
» Ces tristes idées, ma fille, pense au saint Ange,
» Et prie Dieu qu'il le fasse rester auprès de toi. »

— « N'en doutez pas, chère maman, j'espère
» Jouir de lui au moins toute cette nuit. »
Mais le délicieux combat redouble d'ardeur,
Et voilà qu'au plus fort de l'action,
Exhalant un soupir, la fillette tout à coup
S'écrie : « Oh ! maman ! je suis en paradis ! »

— « Tais-toi, ma fille, » dit la vieille
» Et garde qu'un si grand bien ne te soit ravi,
» Mais, de grâce, occupe-toi maintenant de dormir,
» Je suis fatiguée et meurs de sommeil. »
En parlant ainsi, elle bâilla, elle frotta
Ses yeux chassieux et bientôt s'endormit.

Les amants s'en réjouirent, et comme elle dormait,
Ils recommencèrent le petit jeu d'Amour,
Autant de fois que la fantaisie leur en prit,
Car leur vigueur égalait leurs désirs ;
Mais l'aurore était sur le point d'apparaître,
Et l'hôtesse appela Pollonia dehors.

Elle l'invita à aller à la fontaine
D'où coule l'eau miraculeuse
Qui guérit le mal d'yeux :
La vieille se leva en toute hâte,
Et, les yeux plus rouges qu'à l'ordinaire,
Elle s'achemina vers la fontaine sacrée.

Là, elle se lava autant qu'elle en eut envie ;
L'hôtesse rit et lui dit : « Voulez-vous
» De Saint Panurgo visiter la demeure ?
» — Y a-t-il des indulgences, dites, savez-vous ?
» — Il y en a plein un sac, » lui répondit l'hôtesse,
Et alors la vieille se mit en route.

D'un Saint à l'autre l'hôtesse la promena
Pour que Mirtillo pût s'en aller tranquillement ;
Il voulut livrer encore un amoureux combat
Et puis il s'esquiva avec précaution.
La vieille revint, et, le bourdon à la main,
Elle reconduisit sa fille à l'Antignano.

La fatigue éprouvée pendant le voyage
Fit devenir Pollonia tout à fait aveugle ;
La fille eut plus de profit qu'elle,
Car elle fit un garçon beau comme le jour,
Mais Monsieur le curé y mit la main
Et l'affaire fut bien vite arrangée.

Turnèbe, en commentant ce passage
En homme habile, intelligent et fin,
Dit : Le curé avec grand plaisir
Continua les fonctions du Séraphin,
Puis il donna un mari à la belle Margherita,
Et, là-dessus, la Nouvelle est finie.



Paris. — Typog. Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

NOUVELLES

DE

BATACCHI

LE ROI GRATTAFICO



IMPRIMÉ
Aux frais du Traducteur et se vend à Paris
Chez Isidore LISEUX, libraire
Rue Bonaparte, 2
1880

A ARETALTE PRIENENSE

Voici une Nouvelle pour vous. C'est l'estime que vous m'inspirez qui m'engage à vous l'offrir, et aussi la sotte ambition que j'ai de la voir décorée d'un nom Arcadien. Oh! l'Arcadie!

Salut et respect.



LE ROI GRATTAFICO

Prendre femme est grande coïonnerie,
Et c'est pour cela que j'ai coiffé le capuchon ;
C'est une grosse bêtise, une insigne folie ;
Celui-là seul qui a quelque péché à expier
Peut s'abandonner à si funeste sort,
Plutôt que de revêtir la robe de capucin.

Mais, si à toute force il en faut prendre une,
Et plier le cou sous le joug conjugal,
Mordieu ! il convient d'y bien penser,
Et de choisir, si l'on peut, le moindre mal.
Toutes les femmes sont pétries de malice,
Il n'y a que le choix entre plus ou moins.

Sur le trône de Cascina était assis
Un Roi puissant, nommé Grattafico,
Ce Roi avait pour les femmes tant de haine,
Il était tellement ennemi du mariage,
Qu'il avait juré de faire pendre
Quiconque viendrait lui en parler.

Il ne pensait tout le jour à autre chose
Qu'à inventer de beaux divertissements,
Il s'en allait à la chasse de côté et d'autre,
Il s'exerçait les dents sur de bons morceaux,
Il se mettait au lit tard, et le matin
Il se réveillait à l'aube.

Dans tous les coins de son royaume, il protégeait
Les marionnettes, les singes, les acrobates;
L'un lui faisait voir le nouveau monde,
Un autre lui montrait la lanterne magique,
Et jusque devant lui comparaissaient
Des improvisateurs à faire perdre patience aux Saints.

Il prenait un plaisir infini
A jouer avec ses ministres et ses courtisans
A Pé Pé, au doigt mouillé, à Colin-maillard,
A Toccaferro sur les grandes places,
A Mela luna, à cache-cache,
A la buchette et aux nonnettes.

D'ailleurs, il aimait le peuple et avait soin
Que personne n'offensât la justice;
Il fit une loi pour envoyer en exil
Les suppôts de Barthole, qui ne font
Que sucer le sang de leurs clients
Sous prétexte de leur faire du bien.

On lit encore dans une ancienne chronique
Que des commentateurs de Justinien
Il fit faire un immense autodafé,
Dans le fond d'une vallée reculée ;
L'auteur ajoute que dans cet endroit-là
Le feu resta allumé un mois et sept jours.

Les médecins et les chirurgiens pouvaient
Librement exercer leur métier partout,
Mais s'ils osaient faire des consultations,
Ils étaient, de par la loi, condamnés au feu ;
Cet édit fut rendu le jour même
Où un poète fut estropié en vertu d'une consultation.

Les prêtres et les moines étaient
Par lui fort bien vus en matière de religion ;
Mais, quand ils prétendaient tout régenter,
Se mêler de tout, ils étaient tenus en bride,
Et s'ils voulaient faire l'amour avec les dames,
Il les faisait châtrer par punition.

Aussi le peuple, sous son gouvernement,
Vivait heureux et content au possible :
Mais chacun, en bien réfléchissant,
Était pour l'avenir triste et effrayé,
Parce que, si le Roi mourait sans enfants,
Le pays était menacé de terribles dangers.

En vertu d'une bulle du pape Patacca,
A sa mort, le royaume tombait
Au pouvoir du tyran Taccamacca,
Qui commettait mille meurtres et mille cruautés ;
Qu'il suffise de dire seulement qu'à son repas
Souvent il mangeait un petit enfant rôti.

Aussi, un jour, après que dans le Sénat
Eut été discutée à fond cette grave affaire,
Il fut décidé qu'on enverrait au Roi
Un député, le plus éloquent possible,
Et assez habile pour faire naître en lui
Le désir de s'unir à une femme.

Pour cette mission, le comte Lippa fut choisi :
C'était un homme sage et de grand talent.
Arrivé en présence de Grattafico,
Après lui avoir fait sa révérence et son compliment,
Il dit : « Que Dieu conserve de longues années
« Votre Majesté dans sa grâce !

» L'homme sauvage dans sa caverne
» Pleure, quand le soleil resplendit dans le ciel ;
» Et quand un épais nuage fait la nuit en plein jour,
» Il rit, il est content, il se réjouit ;
» C'est qu'il espère, s'il pleut, le beau temps,
» Et s'il fait du soleil, il craint la pluie et le tonnerre.

» Puissant Seigneur, nous sommes dans le même cas ;
» Nous nous sentons heureux sous votre main,
» Il règne dans vos états un carnaval
» Perpétuel, plein de douceur et de gaieté,
» Et l'on ne vivait sûrement pas aussi heureux
» Quand régnaient Saturne et Rhée.

» Pour le recouvrement des droits et des impôts,
» Par Dieu, vous vous contentez de ce qui est honnête,
» Vous nous tondez, mais non pas jusqu'à la peau
» Et nous vous en sommes encore bien obligés.
» La femme n'excite pas votre appétit,
» Et par vous aucun mari n'est cocu.

» L'abondance ne se lasse pas de vider ici,
» Grâce à vous, sa corne bien remplie ;
» Nous avons dans le royaume des poètes à foison,
» Toutes les sciences ornent votre empire,
» Nous avons ici d'illustres et parfaits philosophes
» Qui savent faire... par Dieu ! jusqu'aux almanachs !

» Mais l'homme..... il m'en coûte, grand Roi, de dire
» La vérité, qui cependant est claire et évidente.....
» L'homme un jour..... à la fin, doit mourir.....
» Et la mort est une sèche insolente,
» Qui, la faux une fois à la main,
» Se moque pas mal des sceptres et des couronnes.

» Si elle vous agrippe et vous envoie rejoindre
» Votre grand père, avant que vous n'ayez un fils pour héritier,
» De ces états deviendra seigneur et maître
» Un chien sans foi et sans loi,
» Un Attila, un Mézence, un Eccelin,
» Un brigand, un gueux, un assassin.

» Il nous enlèvera nos femmes, il nous dépouillera
» De nos biens, de notre or et de notre argent ;
» Il nous fera pendre ou brûler vifs,
» Rien que pour passer le temps et se divertir,
» Et tous les jours il nous échinera le tempérament
» A force de droits et d'impôts.

» Dans le royaume triompheront les gens à projets
» Qui nous feront battre la tête contre les murs ;
» Les délateurs, toujours menteurs et méchants,
» Feront que personne ne vivra plus en sécurité
» Et l'on ne verra dans le royaume, de tous côtés,
» Que désespoir, mort, misère et pleurs.

» Vous seul, très haut Seigneur, vous seul pouvez
» Soustraire la patrie à un si terrible sort :
» Pensez à elle, et aux maux atroces
» Que peut lui apporter un cruel tyran ;
» Ne l'exposez pas à cet affreux destin,
» Avant d'être Roi, vous êtes né citoyen.

» Vous vous souviendrez, puissant Seigneur, qu'à Rome
» S'est passé un fait qui valut à son auteur une gloire
» A l'épreuve du temps et de l'oubli :
» Lorsque, dans le Forum, s'ouvrit ce gouffre
» Qui lançait des tourbillons de flammes
» Et menaçait de détruire la ville.

» Le brave Curtius, ayant appris
» Qu'un héros enseveli dans l'abîme
» Pouvait sauver sa patrie,
» S'y précipita, avec grand courage
» Et, en se laissant si noblement rôtir,
» Il fit aussitôt cesser le péril.

» Comme autrefois Curtius, aujourd'hui c'est Grattafico
» Qu'appelle l'amour de la patrie; s'il a défié
» Le gouffre profond et s'y est précipité sans crainte,
» Choisissez, vous, une très belle jeune fille :
» Avec plus de plaisir et moins de peine que lui,
» Précipitez dans la figue le royal engin. »

Ici, l'orateur se tut, il fit encore une révérence
Et s'en alla : le Roi, demeuré seul,
Réfléchissant à une si pressante nécessité,
Vit que le comte avait dit vrai,
Et, pour sauver le royaume, en homme vaillant et fort,
Il résolut de prendre une compagne.

Il y avait alors une horrible pénurie
De demoiselles de naissance royale,
Et la Bulle du Pape ne lui permettait pas
De s'unir à une fille du commun ;
Le roi de Lari seulement avait
Trois filles, belles comme le soleil.

Au lieu d'envoyer des ambassadeurs,
Comme c'est la coutume en pareil cas,
Il voulut sortir lui-même du royaume
Pour observer leurs traits et leur caractère,
Se disant à part soi : « Cordieu !
» Je ne veux pas acheter chat en poche !

» Si je demande qu'on m'envoie un portrait,
» Le peintre fera une Vénus, une Diane,
» Et quand le mariage sera bel et bien conclu,
» Foutre ! je trouverai dans mon lit une guenon
» Au visage assez repoussant et assez hideux
» Pour faire vraiment tomber le pain de la main.

» Si je me décide à prendre des informations
» Sur la conduite, sur les mœurs,
» Ces coquins d'entremetteurs me diront
» Que j'ai affaire à une sainte, à un ange,
» Et puis après ce sera un diable..... Cordieu !
» Je veux moi-même veiller au grain. »

Il fit le comte Lippa lieutenant
Du royaume, s'habilla en pèlerin
Et, à pied, seul, comme un vil mendiant,
Il se mit en route vers Lari.
Un jour qu'il avait pénétré dans un bois,
Il s'entendit appeler du fond d'une caverne.

Dans cette caverne avait établi sa demeure
Un fameux et habile nécromancien,
Parent d'Ismène, nommé Peldipotta,
Qui faisait une foule de prodiges ;
Le magicien renouvelle son appel, le Roi a peur,
Mais l'autre se présente et le rassure.

Le Roi, qui se sentait extrêmement fatigué
Et qui mourait vraiment de faim,
Suivit le nécromancien, qui d'un sac
Tira un gros morceau de Parmesan,
Et un saucisson qui n'eut jamais son pareil,
Enveloppé dans un sonnet du Merciai,

Puis une bouteille, d'un vin sur lequel Bacchus même
Avait pissé aux côteaux de Montepulciano.
A peine le bon Roi s'était-il mis à table
Qu'il prit le verre en main et ne le quitta plus,
Prouvant ainsi la vérité du proverbe,
Que le meilleur cuisinier, c'est l'appétit.

Après ce frugal repas, le Roi voulut
Savoir à qui il devait ce bienfait :
— « Je suis Peldipotta, magicien de mon métier, »
Répondit l'autre fort civilement,
« Je vous aime et vous respecte ; un bon Roi
» Est du ciel bienveillant un don précieux.

» Si vous étiez un de ces Rois... je m'entends,
» L'affaire marcherait d'autre façon :
» Je voudrais vous changer en un monstre si affreux,
» Et de figure si laide et si horrible,
» Que vous iriez vous cacher dans quelque tanière
» Comme autrefois Nabuchodonosor.

» Mais, comme je l'ai dit, parce que vous êtes bon,
» A l'occasion de votre mariage,
» Je vous ferai un utile cadeau. Recevez
» De moi cet anneau rare et merveilleux :
» A peine l'aurez-vous mis dans votre bouche, qu'aussitôt
» Aux yeux de tous vous serez caché.

» Je sais que vous allez à Lari tout exprès
» Dans l'intention de vous y choisir une femme :
» Vous pourrez, avec cet anneau, voir à loisir
» Quels en seront le caractère, les instincts.
» Connaître la femme est chose dure,
» Tant chez elle règnent la ruse et l'imposture. »

Le Roi lui rendit grâces, et reprit sa route
Vers la demeure royale de Lari.
Vêtu en pèlerin, comme il l'était,
Au Roi, qui se nommait Pio-Pio,
Il se présenta, et celui-ci, avec une mine avenante,
Dans le palais aussitôt l'accueillit.

Il n'y avait pas dans cette Cour l'étiquette
En usage auprès des souverains d'Orient
Et qui force les gens, pour approcher le Roi,
A lécher le cul de ses courtisans,
A s'humilier devant eux pour les adoucir,
Et à faire mille grimaces, comme les singes.

Le roi Pio-Pio vivait tout à la bonne franquette,
Sans orgueil et sans cérémonial ;
De bien traiter n'importe quelle personne
Son esprit toujours était préoccupé,
Et, ce qui mérite un éloge particulier,
Il donnait à tout le monde à boire et à manger.

Grattafico se fit connaître à lui
Et demanda une de ses filles en mariage ;
Le bon Souverain lui répondit : — « Mon ami,
» La demande que vous me faites m'est agréable,
» Mais mes filles ont des caboches
» Qui n'ont, à vrai dire, rien d'attrayant.

» Je ne veux pas vous mettre dedans, mon ami,
» Ni vanter la bête, pour que vous l'achetiez ;
» Je suis, à cause d'elles, dans un grand embarras,
» Et je fais des dépenses qui dépassent mes revenus.
» Il me faut les entretenir toutes les trois
» Comme il convient à la dignité royale.

» Elles sont de caractères si opposés,
» Qu'elles n'ont pu rester ensemble à la Cour ;
» Chacune a son palais, et l'a voulu
» Bien loin de celui de ses sœurs.
» Dans le commencement j'ai fait un peu le sévère,
» Mais après, je l'avoue, j'ai changé de gamme.

» Betta, l'aînée, est une orgueilleuse,
» Qui fait l'effet d'un basilic, quand on la regarde :
» Comment vivre avec elle ? Une vipère qu'on écrase du pied
» Dans l'herbe, a moins qu'elle de venin et de colère ;
» Elle me faisait vraiment mourir de rage,
» Elle a voulu être seule et je l'ai laissée partir.

» Crezia, ma seconde fille, est une pleureuse
» Qui l'emporte sur les Préfices de l'antiquité :
» Elle m'aurait, je crois, fait donner dans la dévotion,
» Je n'y comprends rien..... je la vois constamment
» Pousser des soupirs et rester pensive,.....
» Elle est toujours habillée d'étamine noire.....

» Elle était fiancée ; le Roi de Rosignano
» L'aimait comme ses yeux ;
» Mais je ne sais comment, par une étrange aventure,
» Le petit comte Lindoro fut tué
» En venant au palais un jour de fête...
» Et cela lui a tourné la tête.

» Nena, enfin, la plus jeune, est une fillette
» Qui n'a, de sa vie, fait de mal à personne,
» Mais elle me cassait la tête, parce qu'elle est folle ;
» D'un bout à l'autre de l'année elle bavarde et rit,
» Elle fait avec tout le monde la folle et la bouffonne
» Et joue des tours à n'importe qui.

» Maintenant que je vous ai dit leurs caractères,
» Chargez-vous vous-même de les examiner,
» Mais ne vous présentez pas en mari,
» Vous ne pourriez savoir la vérité ;
» Il faudrait un motif..... un beau prétexte.....
» Le voici..... Voyez un peu si je l'ai vite trouvé !

» Mon arrière grand-père a fait un testament
» Qui oblige la famille tout entière
» A donner asile et faire bon accueil
» A toute femme honnête ou du commun,
» Qu'elle soit couverte de diamants ou de poux,
» Qui se présente en état de grossesse.

» Vous qui êtes si jeune, et dont la barbe
» Ne couvre pas le menton délicat.....
» Voyez si mon conseil fait bien votre affaire.....
» Vous pouvez vous déguiser en femme ;
» Liez-vous un oreiller avec un bout de ficelle,
» Et à mes filles demandez asile. »

Le conseil plut au Roi de Cascina, et aussitôt
Il résolut de le mettre à exécution.
Il s'acheta d'un Juif du Ghetto
Trois habits de femme à bon compte ;
Il s'appliqua sur le nombril un grand oreiller,
Et demanda l'hospitalité au logis de Betta.

Celle-ci, apprenant qu'une femme enceinte
Demandait asile, entra en grande colère
Et maudit le ciel, parce qu'elle ne pouvait,
Vu le testament, se soustraire à cette obligation.
Puis elle accueillit son hôte de telle façon
Qu'on recevrait mieux un chien.

Le Roi de Cascina humblement
Remercie l'extravagante signora ;
Et, comme elle était belle et gracieuse,
Il s'enflamme presque pour elle et en tombe amoureux.
Pourtant, il se dit en lui-même : « Je veux voir d'abord
» D'où peut venir tant d'orgueil. »

Il ne voit rien pendant deux jours ; mais un soir,
A l'heure où l'on éteint les lampes des Madones,
Toute parée, la contenance noble et hautaine,.
Betta parut, congédia ses femmes
Et resta seule. On frappe à une porte,
Elle ouvre, et voici entrer... un soldat.

Grattafico avait dans la bouche l'anneau
Qui le rendait invisible à tous.
Cependant le militaire applique un baiser
A la dame, qui ne faisait pas l'orgueilleuse,
Mais qui, douce comme un agnelet,
Se laissait baiser et restait tranquille.

Il lui patina, après ce baiser, les blancs tetons
D'une main grossière, et elle le laissa faire.
« Allons, vite, j'ai des affaires par-dessus la tête, »
Dit-il alors ; « que faisons-nous là à flâner ? »
Elle, sans dire mot, prit la lumière
Et alla dans sa chambre s'étendre sur le lit.

Le Roi de Cascina, invisible,
Les suivit dans cette chambre,
Et vit le militaire, en fort peu d'instants,
Danser d'amour la première contredanse,
Laquelle, au bout d'une petite demi-heure,
Fut suivie d'une seconde.

Betta se leva, en disant au militaire :
« Il est vrai, ma douce idole, que nous jouissons,
» Mais, tant que vit mon père, nous ne pouvons,
» Comme je le désire tant, nous marier.
» Le ciel nous préserve, qu'il sache un jour
» Ce que nous faisons, à sa honte et déshonneur!

» Je souffre tout pour toi! Afin que nos frasques
» Ne soient pas connues de l'auteur de mes jours,
» J'ai feint d'être orgueilleuse, et je suis bien sûre
» Que c'est pour fuir ma maussaderie et mon humeur,
» Qu'il m'a fait habiter seule cette maison
» Où il m'est permis de te voir et de jouir de toi.

» Mais que vaut tout cela, si j'ai peur, si je suis inquiète,
» Si je ne me repais que de douleur et de chagrin ?
» Si j'attends en vain le doux lien d'hyménée ?
» Si je vis exposée à la honte et au malheur ?
» Mon père voudra-t-il jamais que je donne ma main
» A Megabise ? à un capitaine des gardes ?

» Mais toi, ma douce idole, quel remède
» Proposes-tu à un mal peut-être inévitable ?.... »
L'officier, la mine renfrognée, renoua
Sa braguette, se donna un coup de brosse,
Arrangea son chapeau et, impudemment,
Partit sans daigner lui répondre.

Betta, demeurée seule, se livra
Au désespoir et à la rage :
Et le Roi : « Je n'ai pas besoin d'en voir plus ici ; »
Dit-il, « que celui qui voudra d'elle l'obtienne en paix.
» Peu de mariages se feraient, cordieu !
» Si tout le monde avait mon anneau. »

Le jour suivant, mais revêtu d'autres habits,
Il se présenta pour demander asile
A Crezia, afin de voir si pareils instincts
Avaient place dans son cœur ; il la trouva les yeux rouges,
Son gentil visage empreint de tristesse,
La figure et le sein mouillés de larmes.

Il lui demanda l'hospitalité, elle la lui accorda
En soupirant ; sans dire un mot,
Elle regarda la prétendue dame, et tout en pleurs,
S'enferma dans une chambre, seule, seule :
Elle croyait être seule, mais sans être vu,
Grattafico avec elle était venu.

Accablée d'une douleur encore plus intense,
Quand l'heure de minuit eut sonné,
Toute couverte d'un vêtement noir,
Elle partit, accompagnée d'une servante ;
Toutes deux arrivèrent à la porte d'un couvent
Où, après avoir légèrement frappé, elles entrèrent.

Un moinillon leur ouvrit, qui alla aussitôt
En grande hâte chercher le gardien ;
Celui-ci arriva vite, et, plein d'égards et de politesse,
Les accueillit ; puis il alluma une petite lumière
Pour dissiper les ténèbres profondes,
Et se dirigea vers un souterrain.

La princesse le suivit, et avec elle
Grattafico invisible s'avança ;
Après de longs détours, dans un caveau profond
La dame affligée et le gardien entrèrent ;
Et Grattafico sentit, dans ce lieu plein d'horreur,
Son cœur ému d'effroi et de compassion.

De grosses colonnes de pierre jaunâtre
D'une architecture solide et imposante,
Impénétrable à la filtration des eaux,
Servaient de soutien à une grande voûte, d'où pendait
En longues touffes la mousse verte, que le vent
Faisait trembler lentement, lentement.

De loin on entendait répéter le bruit des pas
Par un écho sourd et effrayant ;
La flamme légère, au milieu du souterrain
Répandait une clarté faible et indécise,
Et divisait, dans la chambre funèbre, l'ombre
Qui, dans le lointain, paraissait plus épaisse.

Tirés d'une fosse trop pleine
Pour revoir les rayons d'un jour incertain,
En deux monceaux, les ossements desséchés
Se dressaient là autour des piliers ;
Et la pourriture bien loin
Faisait tomber en roulant les têtes humaines.

Une nef spacieuse aboutissait
A un cercle orné d'arcs et de colonnes,
D'où jusqu'à la grande voûte montait
Un temple fait de marbre noir ;
Quand la triste compagnie y fut arrivée,
Le gardien ouvrit une petite porte.

Là, sur un vaste et lugubre cercueil
Gisait le cadavre d'un chevalier,
Qui, à la clarté d'une lampe de verre,
Apparaissait jeune et de tournure élégante ;
Il avait la main gauche sur la poitrine,
Comme pour prier; de la droite, il serrait son épée nue.

Un habile chirurgien, à force de drogues et d'art
Et de baume odoriférant recueilli dans l'Inde,
D'une grande partie des ravages de la mort
Avait préservé cette dépouille inanimée,
Si bien que le chevalier semblait être au moment même
Où la faux cruelle l'avait abattu.

On voyait à découvert la grande blessure
Que le plomb foudroyant ouvrit dans sa poitrine.
Pâle, gémissante, désespérée,
La princesse sur lui tourna les yeux ;
Elle trembla, elle frémit, du fond de son cœur un cri
De douleur sortit : « Hélas ! » s'écria-t-elle, « mon fidèle ami,

» Pourquoi ? pourquoi es-tu séparé de moi ?
» Que ferai-je sans toi, malheureuse, sur la terre ?
» Vivrai-je ? mais le cœur plein d'une immense douleur ?
» Vivrai-je ? mais toujours en proie au désespoir ?
» Vivrai-je ? mais privée de toi ? Ah non ! je veux,
» Je veux mourir avec toi, mon idole !

» Que ton odieux rival n'espère pas,
» Ce misérable, ce traître, cet inhumain,
» Triompher de ton malheur et du mien ;
» Si je vis encore, mon trésor, je ne vis pas en vain ;
» Je te rejoindrai vite : mais attends d'abord
» Un présent qui t'est dû : la vengeance.

» Si au moins ce lâche en champ clos
» T'avait publiquement affronté, je souffrirais moins :
» Mais un sicaire!.... c'est donc toujours en vain que tu tounes,
» Injuste ciel! Et un si criminel tyran !....
» Et le crime est sans vengeance!.... Ah! vaines plaintes!
» Vous ne rappelez pas à la vie mon bienaimé! »

Des sanglots déchirants et des larmes plus abondantes
L'empêchèrent de prononcer d'autres paroles ;
Elle embrassait cependant ce corps inanimé,
Elle baisait la plaie ; le gardien voulut,
Ému de compassion pour elle, la tirer de là :
Elle s'évanouit, et il lui parle en vain.

A peine revenue à elle : « O mon bon père, »
S'écrie-t-elle, « je vous rends grâces de tout mon cœur,
» Car c'est par vous que dans ces lieux pleins de ténèbres
» Et d'horreur, je trouve une triste consolation,
» Patientez encore..... patientez un peu de temps,
» Bientôt à lui vous me réunirez ici même.

» De grâce, faites que, comme les âmes furent unies
» Dans la vie, les corps le soient dans la mort.
» A pénétrer dans le vaste empire de Pluton
» Je m'apprête, soit par le fer, soit par le poison ;
» J'attends seulement pour quitter la vie,
» Que la vengeance préparée soit tout à fait accomplie.

» Je descendrai dans le royaume des ténèbres,
» Compagne inséparable de Lindoro,
» Quand j'aurai mis au jour l'enfant déjà presque à terme
» De mon doux trésor, que je porte dans mon sein ;
» Aussitôt cela fait, l'impie qui a tué mon idole
» N'aura pas beaucoup d'heures à vivre.

» Et vous, bon père, qui avez noué
» Le malheureux lien qui m'unit à Lindoro,
» Lien charmant que je bénis et que j'aime
» A me rappeler, bien qu'il me coûte si cher,
» Veuillez venir en aide à mon enfant
» Quand je serai privée de mouvement et de vie.

» S'il m'arrive que le ciel m'accorde un fils,
» Ah! que guidé par vous, adulte, il imite son père,
» Qu'il voie sa dépouille mortelle et qu'elle lui rappelle
» Ce qu'exigent de lui devoir et honneur ;
» Que par lui tout rejeton de l'assassin tombe
» Anéanti, ou qu'il vienne lui aussi s'étendre près de nous! »

Grattafico, par un tel langage attendri,
Sentit en son cœur un mouvement de courage :
Il voulut se montrer et demander bravement à la dame
Permission de punir ce traître
En combattant les armes à la main ;
Mais il se tut et fit comme Caton.

La princesse embrasse le corps sans vie
Et lui dit en pleurant l'adieu suprême,
Elle le baise ardemment au visage :
« Nous serons vite réunis, mon ami, »
Dit-elle, et, abandonnant ce lieu désolé,
Elle se retire en arrière à petits pas.

Elle part enfin, et le moine l'accompagne,
Grattafico la suit la tête basse,
Et pendant qu'elle pleure, qu'elle se désole encore,
Il se dit à lui-même : « Voilà une vilaine affaire !
» Je vois bien que si j'épousais cette femme-là,
» Je resterais veuf au bout de peu de jours. »

Il retourne à la maison, et, à peine le jour paru,
Il laisse la belle à sa douleur
Et court demander asile à Nena
Après avoir changé de vêtements ;
Elle l'accueille aussitôt et l'appelle à ses côtés,
Car elle veut rire et se divertir avec lui.

« Ah! bonne dame! vous avez mangé des champignons, »
Dit-elle en la voyant, « et votre ventre s'est enflé,
» Vous y penserez plus d'une fois ; déjà vous le savez :
» On chie amer quand on a mangé doux!...
» Écoutez bien, quand vous accoucherez,
» Je veux que vous me choisissiez pour commère.

» Mais, sotte que je suis! je vous tiens là à causer,
» Et vous avez peut-être grand appétit.....
» Attendez-moi un peu... je reviens tout de suite...
» Mais dites-moi, de grâce, avez-vous un mari ?
» Excusez-moi, mais on voit à tout moment
» Tant de filles engrossées par le vent!

» Et puis vous me direz tout... ah! ah! si j'étais
» Grosse, moi aussi!... mais je veux me marier;...
» Et je veux en prendre un qui soit bien monté.....
» Peste! il y a mille ans, ce me semble, que j'en meurs d'envie...
» Dites-moi ? mangerez-vous une omelette ?
» Voulez-vous aussi deux feuilles de salade ?

» Allons, Cecco... Pietro... oh! va dans la cuisine,
» Cette petite désire goûter.....
» Deux grives... un peu de blanc de poulet...
» Mais fais vite, que le chancre te prenne!
» Voyons, quel homme est-ce que le fripon,
» Dites un peu, qui vous a fait cet enfant ?

» Mais savez-vous que vous êtes fort belle ?
» Par Bacchus ! si vous étiez un garçon,
» Ou si je portais des culottes et non une jupe.....
» Par le corps de Marc Antoine!... sac à papier!...
» Voulez-vous que je vous dise mon fait ?
» Je voudrais vous engrosser une autre fois, moi aussi.

» Mais, en attendant, nous ne faisons rien ici,
» Le temps passe et en arrière ne revient pas ;
» Terminons le trousseau d'une fillette
» Honnête, sage et adorable de beauté.
» La pauvrette ! elle est restée orpheline.....
» Mais je serai une mère pour elle, et cela suffit.

» Mais non... attendez... savez-vous écrire ?
» Écrivez : — Six sequins à dame Violante...
» Elle est veuve, elle n'a pas de quoi vivre ;...
» Elle est belle et reste vertueuse.....
» Écrivez : — Dix sequins à don Areta...
» Le pauvre homme ! il est philosophe et poète.

» Écrivez : — Trente sequins à Jacob le Juif,
» Pour les trois lits fondés à l'hôpital...
» Dites-lui que le pharisien revienne ici
» Avec cette grosse toile commune qu'il a !
» Écrivez : — Trente sequins à Monsieur le curé,
» Non... dites vingt, et ce qui est fait est fait.

» Pour ce mois-ci, je crois que ma bourse
» Ne saurait en fournir davantage ;
» Mais je trouverai bien quelque ressource,
» Si je prête à Dieu, il faut que Dieu me le rende.....
» Mais vous, quelle espèce de femme êtes-vous donc,
» Qui n'avez même pas apparence de tetons ? »

En faisant ainsi des coq-à-l'âne, toute la journée
Elle entretint le prince amoureux ;
Ensemble ils dînèrent, et quand le jour devint
Obscur et noir, Phébus s'étant plongé dans la mer,
Ils soupèrent ensemble, puis d'un air riant
Elle proposa d'aller ensemble au lit.

La prétendue dame, du mieux qu'elle put,
S'excusa d'obéir à pareille invitation ;
Elle allégua mille et mille raisons,
Mais en vain : elle ne fit démordre Nena.
Il fallut la satisfaire, et à l'écart
Grattafico se déshabilla, prudemment, avec adresse.

Pendant ce temps-là, la charmante princesse
Toute nue entrait dans le lit moelleux,
Montrant au Roi l'étroite et blonde fissure,
Deux tetons, comme Cypris n'en avait pas,
Et deux grosses fesses, fermes, blanches et dures
Comme des pommes de pin en pleine maturité.

A cette vue, le souverain de Cascina
Se pâmait de plaisir et tout le temps riait ;
Mais à la fin il éteignit la lumière, et l'obscurité
Fit naître en lui quelque idée polissonne ;
Pourtant à la tentation il sut résister,
Et se retira tout au bord, tout au bord du lit.

« Approchez-vous par ici, » lui dit Nena,
« Il ne faut pas dormir au bord du lit,
» Vous tomberez, et ça fera une scène.....
» N'auriez-vous pas, par hasard, un peu de gale ?
» Je ne vous l'ai pas demandé... oh ! que je suis sotte !
» Dites-moi de grâce, êtes-vous de Lucques ? »

Le Monarque rit et s'approcha un peu :
— « Non, Madame, » dit-il, « je suis propre,
» Mais je me tiens à l'écart par respect.....
» — Vraiment! voyez donc la sotte! »
Dit en riant la demoiselle, et tout en parlant,
Elle se pousse résolument contre le Roi.

Elle l'embrasse, elle le serre ; Grattafico,
En se sentant si bien tripoter,
Ne savait quelle contenance tenir,
D'autant plus qu'il avait tout droit son petit ami ;
Tout en badinant dans l'obscurité, Nena
Se trouva en main quelque chose de dur, dur.

Telle une bergère, occupée à chercher des champignons
Et qui dans le chemin plein d'herbe en voit un
Qui a l'air plus beau que les autres,
Et se penche, et désire le cueillir :
Soudain elle aperçoit bondir du sol un serpent...
Elle crie, elle s'enfuit, elle presse le pas :

Telle Nena, poussant un cri : « Ah Dieu! que sens-je là ?
Dit-elle, « qu'est-ce que cette saleté ?
» Voilà une coquinerie, une trahison!
» Un lâche, un misérable veut me ravir l'honneur !
» Holà! Geltrude! Angelica! Costante!...
» Débarrassez-moi de ce brigand!

» Angelica! Geltrude! ah! personne ne vient!
» — De grâce, » lui dit le Roi, « tais-toi, je suis un amant,
» Mais je ne viens pas te ravir, ô Dieu, ce bien
» Que j'espère obtenir vite de ta tendresse.
» Tu seras ma femme. Je suis Roi,
» Et Cascina à mes lois obéit.

» Je ne voulais pas me découvrir, avant d'être
» Convaincu de ce mérite, que j'adore en toi.
» Je haïssais les femmes, toi seule m'as vaincu ;
» De toi j'implore la main, de toi l'amour ;
» Avec toi je me suis couché sans autre dessein
» Indigne de ton honneur et d'une chaste affection.

» Si, en restant ici, j'offense ta pudeur,
» Ne crains rien, je sortirai de ce lit,
» Où j'espère que le blond Hymen et l'Amour,
» Propices à mes vœux, à mes désirs, me ramèneront. »
La belle enfant resta muette,
Et lui, prit sa robe pour se vêtir.

Mais Nena répondit : — « Puisque vous êtes là,
» Inutile pour le moment que vous vous leviez :
» Mais retirez-vous le plus que vous pourrez ;
» Je vous étrangle, par Dieu ! si vous me touchez. »
Le Roi se retira au fond, dans un tout petit coin,
Où il se tint tranquille jusqu'au matin.

Ici les opinions des auteurs sont variées
Et leurs avis un peu différents.
Turnèbe dit, et il croit avoir raison,
Que le Roi se tint tranquille réellement ;
Freinshemius prétend, et il cite un texte antique,
Que Grattafico ne fut pas si coïon.

Ce que je puis dire, c'est que le jour suivant,
Les noces se firent en grande cérémonie ;
Puis Grattafico partit, et avec lui
La belle Nena. Jeunes et vieux,
Le peuple entier, à Cascina, leur fit grand accueil,
Et au temple, tout joyeux, alla rendre grâces.

Paris. — Typog. Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

NOUVELLES

DE

BATACCHI

LAISSONS LES CHOSES

COMME ELLES SONT



IMPRIMÉ
Aux frais du Traducteur et se vend à Paris
Chez Isidore LISEUX, libraire
Rue Bonaparte, 2
1880

A MON CHER CONTI

Tant que vous continuerez à m'envoyer des chapons, vous serez poursuivi de mes Nouvelles. Cette pensée pourrait vous faire changer de conduite, mais je vous prie de peser sérieusement le titre et la morale de celle que j'ai le plaisir de vous offrir aujourd'hui.

Salut et amitié.



LAISSONS LES CHOSES

COMME ELLES SONT

Conti, puisque vous êtes si généreux,
Puisque vous ne savez ce que c'est que l'avarice,
Et que, pour quelques vers de moi, que vous lisez,
Vous me donnez en échange des chapons gras,
Ne vous étonnez pas que je continue à chanter
Et avec patience écoutez mon récit.

Il vous sera utile, car vous y apprendrez
Combien tout changement est nuisible ;
Vous y verrez quel tort se fait à lui-même
Celui qui pour une nouvelle abandonne la vieille route,
Et, en m'envoyant chaque année les chapons d'usage,
Vous laisserez les choses comme elles sont.

Du roi de Chypre et d'Amathonte,
Du fils de la charmante Cythérée,
Un bruit affreux de sanglots et de soupirs
Frappait les oreilles délicates : il savait bien
Que c'était le sexe féminin, toujours cher à son cœur,
Qui exhalait ainsi des plaintes amères.

Les femmes se plaignaient que l'opération
Par laquelle s'accroît et se renouvelle le monde,
Depuis le lever de l'épouse de Tython
Jusqu'à l'heure où le soleil tombe dans l'océan profond
Ne durât pas, et ne se prolongeât pas encore
Du coucher du soleil à l'aurore.

Elles pleuraient l'absence de leurs amants
Qui les forçait à faire des jeûnes très longs ;
Plus d'une belle, contrainte, bien malgré elle,
De réfréner ses appétits,
Maudissait la vigilance de sa mère
Et souhaitait un père moins clairvoyant.

Dans les couvents, les nonnes cloîtrées
Lamentaient leur injuste et malheureux sort ;
Elles mouraient, les pauvrettes, du désir
D'un bon bouchon pour le brûlant goulot ;
Déjà, pour satisfaire leur fringale,
Domestiques et jardiniers ne suffisaient plus.

Amour ne put voir telles souffrances,
Et à faire cesser un si cruel chagrin
Il appliqua soigneusement toutes ses pensées,
Jusqu'à ce qu'il eut, croyait-il, trouvé un bon remède.
Il imagina un projet nouveau : autrement dit,
Une bonne bêtise lui passa par la tête.

Au pied d'une aimable colline
Ornée de fils menus et dorés,
On voit s'ouvrir, rouge comme le corail,
Cette officine où l'homme est fabriqué ;
Entre deux colonnes aussi blanches
Que la neige non foulée, est la passe petite, étroite.

Le rire engageant, l'agréable badinage,
Le désir, qui de nouveaux désirs enfante,
Le plaisir délicieux, se tiennent près de l'endroit
Où est située la gentille enclume,
Sur laquelle du Dieu protecteur des jardins
Bat le marteau, sans faire de bruit.

Là une liqueur précieuse et vitale,
Quand les coups se ralentissent, tombe dans le moule,
Où, comme la semence cachée dans le sein d'Ops
Devient fleur ou plante, elle devient homme,
Et à une œuvre si prodigieuse, avec sollicitude
Président Fécondité et Nature.

Ah ! poison mortel du cœur humain !
Avarice! depuis que, poussé par toi,
L'Espagnol malavisé déploya ses voiles
Pour chercher de l'or au royaume de Montezuma,
On vit un si charmant endroit
Ravagé par le mal Français!

Jusqu'au plus profond de l'officine
Où il est interdit aux mortels de pénétrer
Amour est parvenu ; par des applaudissements répétés
Les témoins du fait accueillirent le Dieu ailé ;
Ainsi dans les profondeurs de l'Etna
Vulcain et ses serviteurs accueillent la belle Cythérée.

A peine Nature a-t-elle vu Amour, qu'elle se lève,
Va à sa rencontre et lui dit : « O bel enfant!
» Que le ciel te protège! dans quel but diriges-tu tes pas
» Vers mon prolifique domaine?
» Parle, que veux-tu ? Fais-moi connaître tes vœux;
» Tu obtiendras tout, pourvu que cela dépende de moi. »

— « Mère, » répondit Amour, « j'ai vraiment à te demander
» Une grâce d'importance, et j'espère l'obtenir.
» C'est avec grand chagrin que je vois dans l'affliction
» Le sexe féminin soumis à mes lois ;
» Je m'entends implorer comme un souverain et je dois
» A de telles souffrances un prompt soulagement.

» Fais, de grâce (tu peux tout), fais que cette partie
» De l'homme, que ta volonté m'a consacrée,
» Devienne mobile par quelque procédé nouveau
» Et qu'elle ne soit plus, comme avant, inséparable du corps;
» Fais que ce bel organe, auquel tu as donné
» D'infinis mérites, s'ôte et se remette à vis.

» Ainsi à sa belle l'amant pourra
» Laisser un gage certain de sa foi constante ;
» La cruelle jalousie qui torture le cœur,
» Sur la rive impure de l'Achéron
» Devra retourner, et tu entendras jubiler
» L'univers joyeux de cette nouvelle source de plaisir.

» Les amoureuses fillettes, qui ont juré
» De me fuir comme un monstre dangereux,
» Et qui par contrainte ou caprice se sont enfermées,
» A ta grande honte, dans un cloître solitaire,
» Si tu acceptes mon utile projet,
» Verront leurs tourments s'adoucir.

» Des maris inactifs et toujours jaloux
» La rigueur sera de la sorte inutile,
» Et des pères au front chauve, à l'esprit soupçonneux,
» Un ardent amoureux bravera la surveillance.
» Tout usage coupable, qui s'oppose à ta volonté,
» Disparaîtra, comme un nuage devant l'aquilon. »

Ce projet plut à Nature, et aussitôt
Les organes de l'amour furent faits à vis.
Non, quand j'aurais du Tasse ou de l'Arioste
La verve abondante et facile,
Je ne pourrais dire quelle satisfaction
Éprouva un chacun en se trouvant ainsi monté à vis.

Ordre fut donné par Nature,
Que pour jouir de cette faculté nouvelle,
Il faudrait avoir, au moment de le dévisser,
Cet organe parfaitement droit :
Elle excluait par conséquent, à leur grand chagrin,
Les vieillards paresseux et les jeunes impuissants.

Ainsi prêté droit, dans le même état
Il restait jusqu'à ce qu'il fût rendu ;
Il procurait du plaisir, avait puissance d'engendrer,
Et faisait de lui-même son jeu ordinaire,
Sans qu'il fût besoin de le manœuvrer haut et bas,
Comme un de ces hochets de Venise en cristal.

A présent, pour qu'un malin ne vienne pas,
Tout hérissé d'une pédantesque érudition,
Me traiter de bourrique et d'ignare,
Je dirai que c'est juste au moment
Où lesdits organes redevinrent inamovibles,
Que les hochets de verre furent imaginés.

L'homme ainsi constitué, le sexe aimable
Trépigna de joie et de contentement ;
Alors disparut ce qui causait son chagrin,
Cette cruelle et intolérable torture ;
Les belles, alors, supportèrent de leurs amants
Les départs, sans pleurs ni soupirs.

Nul ne partait avant d'avoir laissé,
Pour éviter querelles et plaintes,
A celle qui lui avait blessé le cœur,
L'organe qui pouvait le rendre infidèle,
Et, avec ce joujou, la belle restée seule,
Toutes les demi-heures, au plus, se consolait.

Chaque mari, avant de quitter la maison,
Le consignait aux mains de son épouse,
Qui, voyant là une preuve d'amour vrai,
Se tenait tranquille; et si, par ses emportements,
Elle prétendait tout mettre sens dessus dessus,
Le mari réclamait son gage et la calmait.

Chaque jeune fille avait une cachette
Où elle en gardait une demi douzaine :
La table à ouvrage ou le prie-Dieu
Les cachait aux yeux des mères ;
Les religieuses en avaient dans leurs couvents
Des petites caisses de dix-huit ou vingt.

Le transport en était facile, et, à cette besogne
Le maître de langues était employé,
Avec le maître de musique, le valet de pied,
Le petit jockey, le laquais frisé,
Le moine, la marchande de modes, le perruquier,
Tous gens au fait de pareil métier.

Mais un prêt comme celui-là faisait, à vrai dire,
Au prêteur courir de grands risques;
Et qui le consentait, tout le temps était
Préoccupé, inquiet pour son bien :
La malice du sexe est si grande,
Qu'elle répand du poison sur le plus doux miel.

Les craintes se réalisèrent ; de mille façons
Furent mutilés les maladroits amants ;
Plus d'une effrontée se rit de leur disgrâce
Et changea leurs plaisirs en pleurs.
Si nombreux furent les scandales et les disputes,
Qu'il n'est langue au monde capable de les narrer.

Plus d'un mari revint à la maison
Et se coucha auprès de sa femme,
Ayant ce jour-là prêté à une maîtresse
Son meuble le plus cher et le plus précieux,
Et n'ayant pu le ravoir d'elle
Ni par caresses, ni par menaces.

Si grave infraction aux lois de l'hymen
Entraînait de l'infidèle la fin prématurée ;
Pour l'homme coupable de ce crime
La colère féminine est sans bornes :
Aussi, sur les rivages du paresseux Léthé,
Bien des maris allèrent rejoindre Agamemnon.

Parfois quelque bigote archi-grimacière
A qui vous aviez prêté un si précieux objet,
Au lieu du vôtre, toute honteuse,
Vous en donnait un autre, et dans cet échange
Vous étiez réduit à perdre
Quatre à cinq, ou même sept à huit pour cent.

Heureux encore qui, dans un tel désastre,
Pouvait en sauver au moins une petite part !
Beaucoup perdirent leur capital tout entier,
Et, pour le recouvrer, tous moyens furent inutiles.
Le réclamait-on à qui on l'avait donné ?
Elle vous répondait : « Mon amour, je l'ai consommé. »

A sa belle plus d'un l'avait prêté
Pour en jouir la moitié d'une semaine,
Et la dame confuse, quand on le lui redemandait,
— « Hélas, mon ami, » disait-elle, « que c'est étrange!
» Tu me l'as donné, c'est vrai, je l'ai reçu,
» Mais... je ne sais où il est... mais... je l'ai perdu! »

Et voilà qu'alors, à tous les coins de rue,
Celui qui avait subi cette perte s'empressait
De faire afficher des annonces imprimées,
Et d'un si douloureux accident
En caractères très gros et très nets
Donnait avis au public en ces termes :

« *Messieurs! que celui qui aurait trouvé un bijou*
» *Long de dix-huit ou dix-neuf pouces,*
» *Le chef découvert et violet,*
» *De poil châtain, à Santa Margherita*
» *Le rapporte aussitôt et le donne au sacristain :*
» *Il aura vingt sequins de récompense.* »

Les vieilles mères, pleines de défiance,
Tant et plus allaient furetant,
Dans tous les coins qui pouvaient donner asile
A si douce et délicieuse contrebande :
Si bien que plus d'un eut le triste et malheureux sort
Du tison fatal du fils d'Œnée.

Plus d'un jaloux, inapte à contenter
Du sexe féminin les brûlants désirs,
Si patiemment fouilla, l'échine courbée,
Dans les cachettes de sa femme,
Qu'enfin il réussit à en trouver un
Et te le coupa en tranches, comme un saucisson.

Les choses allant ainsi, les villes étaient
Remplies d'eunuques, de pauvres gens
Qui, habitués à avoir les mains pleines
Au lever du jour, ne trouvaient plus rien
Entre leurs cuisses veuves; et cet accident
Faisait rire les uns, sangloter les autres.

Des procès qui étaient portés au tribunal
Qui pourrait dire le nombre infini ?
« Justice! » s'écriait l'une, « Monsieur! une telle
» A volé à mon mari son affaire. »
Et, comme elle insistait: — « Pardieu! » répondait le juge,
« Qu'y puis-je faire? elle m'a volé la mienne aussi! »

De telles plaintes à chaque instant
Les hautes murailles d'Astrée retentissaient;
Des femmes, qu'unissait naguère une tendre amitié,
Souvent pour ce motif se prenaient aux cheveux;
Les curés en avaient par dessus la tête
Pour arranger tant de contestations et de procès.

Bien des servantes furent mises à la porte,
Perdant leurs gages et leur bonne renommée,
Pour avoir astucieusement dérobé
Quelque bel engin à une orgueilleuse dame,
Qui le jetait dans la rue, si elle le rattrapait,
Comme le reste d'une vile plébéienne.

Les dévotes furent accusées
De voler aux belles dames les outils
Pour leur usage; mais un de nos moines défendit
Leur honneur (c'était le père Agapito),
En prouvant que, pour avoir pareil instrument,
Elles étaient toutes abonnées avec le couvent.

Tel qui, anxieux, d'une vieille tante
Ou d'une grand'mère décrépite attendait
Le gras héritage, à sa mort,
Tristement se grattait le fessier,
Parce que la maudite vieille lui laissait,
Sans un sou vaillant, une pleine caisse de ces joujoux.

De gracieuses cantatrices, d'aimables danseuses
Avaient bien attrapé plus d'un milord,
En lui rendant à la fin son outil
Tout rongé par un mal virulent ;
D'autres, pour ravoir leur joyeux
Ustensile, parcouraient le monde entier.

Mais enfin arriva un fait qui, plus que tous ceux
Que jusqu'à présent j'ai racontés,
Mit les galants au désespoir,
Et fit naître de si scandaleux procès,
Qu'Amour et Nature en furent obligés
D'abolir incontinent ce nouvel usage.

Il y avait..... inutile de vous dire la ville
Où résidait un méchant avare
Dont le surnom était Gambatorta,
Lequel donnait aux pauvres de l'argent
Sans exiger d'eux autre chose
Que soixante pour cent d'intérêt.

Cet homme était si cruel et inhumain,
Que vainement, à un taux si élevé, on lui offrait
Une caution : sans avoir le gage en main,
Le traître n'aurait pas donné un sou ;
Aussi avait-il chez lui plus de pierres précieuses
Que n'en produisent les contrées d'Orient.

Lorsque l'usage se fut répandu
De prêter ce qui donne la vie,
Il eut vite trouvé l'idée malicieuse
D'employer ainsi un joli capital,
Et, à dire vrai, ce fut à bon escient
Qu'il fit cette spéculation.

Il n'y a rien de plus cher à l'homme
Qu'un objet qui lui donne tant d'agrément ;
Le destin peut nous enlever notre argent,
Nous dépouiller au vif, nous rendre misérables,
Et nous refaire ensuite aussi riches que Crésus :
Mais à qui le perd, son joyau n'est jamais rendu.

Pour acheter coiffures, voiles, robes ou dentelles,
Les dames mettaient les joujoux en gage.
Vanité de femme est sans limites,
C'est un vice que l'amour même ne peut guérir :
Force était à leurs amants dévalisés
De racheter leur bien à beaux deniers comptant.

Gambatorta examinait la forme,
Le diamètre de l'objet et sa longueur :
Quand il le trouvait à son gré IN PONDERE ET MENSURA,
Il modérait son habituelle âpreté ;
A partir de dix-huit pouces et au-delà, il en donnait
Cent sequins, et il baissait son prix à proportion.

Ici m'objecte un pédant : « Si un si bel engin
» Appartenait à un homme sans ressources,
» Gambatorta était-il donc assez fou
» Pour donner de l'argent, et ne craignait-il de perdre ?
» — Non, Monsieur, il rattrapait capital et intérêts
» Sur le riche qui perdait le sien par le mal Français. »

Gambatorta un jour se mit à bâiller,
Et, en bâillant, il tomba mort.
Il n'avait au monde ni parent, ni enfant ;
La Justice le sut, et, sans tarder,
Aux portes, aux armoires, aux coffres
Les gens du palais mirent les scellés.

Le ribaud était mort sans testament,
Le fisc voulut prendre possession de ses biens ;
Les procureurs sont toujours lents,
Beaucoup l'ont éprouvé, et je l'éprouve moi-même,
Et, avant que ces scellés fussent levés,
Il s'écoula bien des jours, bien des mois aussi.

Cette lenteur fit perdre patience
A ceux qui avaient leur ustensile en gage ;
Sur la place et dans les cafés on entendait dire
Publiquement, que c'était une chose indigne,
Une grossière et stupide malhonnêteté
De priver la noblesse de ces choses-là.

Les petits-maîtres, les officiers et tous ceux
Qui pouvaient dire ouvertement : « Je f..s »,
Réclamaient avec importunité leurs oiseaux ;
Le prêtre et le moine forcément se tenaient tranquilles :
Leur caractère, leur dignité et leur tonsure
Exigeaient silence et imposture.

Enfin fut rendue la sentence
Après un long délibéré incohérent et confus,
Et, en présence d'un grand nombre de témoins,
Un officier du fisc fit l'inventaire
Des effets laissés par ce mort,
Ce qui n'exigea pas peu de temps.

Quand on eut noté les pierres fines, l'or, l'argent,
Les étoffes de soie et ce qui avait du prix,
Les sergents ouvrirent une chambre
Où était un immense coffre
Dans lequel on trouva les articles
Tant demandés, tant réclamés.

Il faut rendre justice à Gambatorta,
Parce qu'à l'usure près, qui était son péché mignon,
C'était un homme qui faisait bien ses affaires
Et qui, par dessus tout, aimait le bon ordre.
On trouva tous les paquets bien rangés
Avec des numéros et des étiquettes.

Celui-ci, disait une note, est à monsieur le docteur
Altariva, dame Mea l'a donné en gage ;
Voici celui de monsieur le directeur Ascanio,
C'est Madame Dorotea qui l'a apporté ;
Ceci est l'oiseau de Monseigneur le Surintendant,
Reçu de Rosina di Clemente.

Cet ustensile est à Monsieur Jacob, le Juif,
Dame Irène l'a envoyé sous cachet ;
Cheville du chanoine Taddeo,
Que la comtesse Emilia retient en gage ;
Arquebuse du père Atanasio,
Remise par Isabella, femme de don Blasio.

Chacun, de cette façon, retrouva le sien,
Mais en fit-on assez de gorges chaudes !
Le Pape le sut, il prit son écritoire
Et publia la bulle dite *Estravagante*,
Par laquelle il excommuniait
Tout Chrétien qui désormais se le dévisserait.

L'excommunication fit un peu d'effet,
Mais le mal était plus fort que le remède ;
Les dames en eurent beaucoup de colère et de dépit,
Se voyant ramenées à leur affreux ennui d'autrefois,
Et elles firent si bien, par mines et caresses.
Que cette bulle finit par tomber en désuétude.

Il y eut force docteurs de la sainte Église
Qui louèrent le Pape hautement ;
Beaucoup d'autres, partisans du beau sexe,
Firent de lui une âpre et ardente critique,
Et, au tonnerre des dilemmes et des syllogismes,
Succéda un déluge d'hérésies, une pluie de schismes.

Un docteur, à la cervelle détraquée,
Prétendit que le Pape, pendant qu'il rédigeait
Sa bulle impuissante, avait son propre oiseau
Entre les mains de la Comtesse Anselmi,
Et qu'elle l'avait pris seulement par politesse,
Étant court, et se tenant à peine sur ses pattes.

Le Pape se piqua au jeu : trois jours et trois nuits
Il tint le cardinal M... en consultation ;
Cet homme était fourbe et fort habile,
Bien qu'il passât pour un coïon :
C'était l'image d'Ulysse, alors qu'à contre-cœur
Il allait avec les Grecs faire la guerre à Troie.

Le rusé cardinal se mit bien vite
A imaginer quelque bon stratagème ;
Il songea à plusieurs et enfin en choisit un
Qui montra clairement tout son esprit :
Il fit assembler à *Centun-celle*
Toutes les plus aimables et les plus belles Romaines.

Après avoir fait là une procession solennelle,
Seul avec elles dans la cathédrale,
Entra l'éloquent et disert cardinal,
Qui leur tint ce discours :
« Mes filles chéries, cette bête impure
» De Satanas a corrompu la nature.

» Le Ciel, irrité de nos péchés,
» Nous menace d'une ruine inévitable :
» Au souverain des gouffres du Tartare
» Il accorde le pouvoir de nous faire tant de mal
» Et de nous induire de faute en faute,
» Pour nous entraîner enfin *ove non è che luca*.

» C'est par sa malice que l'organe destiné
» Au grand œuvre de la reproduction humaine
» Est devenu l'objet d'un jeu scandaleux,
» Indigne d'un Chrétien, d'un galant homme,
» Capable de conduire aux derniers excès
» Et de faire des putains de tout le sexe dévôt.

» Le monde est plein de scandales, d'affreux procès,
» D'horribles plaintes partout retentissent ;
» Tous les maris ont cornes à foison ;
» Il n'y a plus de femme qui soit fidèle
» Et qui ne trébuche, comme les autres, dans le vice ;
» Mille fillettes ont le ventre aux yeux.

» Oh ! funeste et lamentable situation !
» Les chastes épouses de Jésus, corrompues
» Et répudiant toute modestie,
» Dans leurs cellules, autrefois cachées aux profanes,
» Au lieu de scapulaires et d'*Agnus Dei*
» Ont des mirlitons de cinq et six livres !

» Déjà dans la Chrétienté sont mutilés
» Et ne peuvent plus célébrer la messe
» Chapelains, chanoines, évêques,
» Qui se sont permis une si criminelle licence ;
» Jusque dans le sacré collège, plus de vingt
» De nos collègues sont privés de leur instrument.

» C'est en vain que le successeur de Pierre a voulu
» Porter remède à un tel scandale,
» Et qu'il a fait publier dans le monde entier
» Une bulle si parfaite, qu'aucune ne l'égala jamais ;
» C'est en vain que la foudre de l'excommunication
» S'est abattue sur quiconque dévissait son oiseau.

» Les excommunications... oh ! temps abominables !
» Elles faisaient jadis trembler les Rois sur le trône !
» Elles mettaient les nations sens dessus dessous !
» Aujourd'hui on les méprise, elles ne signifient rien !
» Tout le monde les reçoit aussi tranquillement
» Que l'on boit de l'eau de la gouttière.

» Mais si cette foudre, qu'avec raison tant redoutèrent
» Les peuples anciens, est insuffisante,
» Nous ne sommes pas à bout de ressources et de moyens;
» Nous pouvons encore nous venger,
» Si contre les infidèles il est bon et louable,
» Quand la force ne vaut, d'employer la ruse.

» Allez-vous-en donc, du courroux papal
» Belles messagères, préparer notre vengeance ;
» L'éclat obscurci de la tiare
» De vous, et non en vain, de vous seules se recommande:
» Par les villes, par les bourgs, par les villages
» Allez, et levez-moi le cotillon.

» Il n'y a pas d'autre moyen pour que vous puissiez
» Nous venger de ces gens, qui, au mépris
» Des lois édictées par un Souverain Pontife,
» Ont l'audace de dévisser leurs engins.
» Ces engins, tâchez de mettre la main dessus,
» Et, sans tarder, expédiez-les au Vatican.

» Mettez en œuvre vos puissants attraits,
» Et ces grâces dont le ciel vous a comblées
» Précisément pour que vous puissiez un jour
» Montrer votre foi et votre zèle,
» En les employant à prendre la défense
» Des droits sacrés de la Sainte Église.

» Vous pouvez feindre l'amour et imiter
» En toute liberté les façons des putains ;
» Pas de scrupules là-dessus : vous savez bien
» Quels éloges mérita de la nation Juive,
» Quelle gloire retira de son entreprise
» La charmante veuve de Manassès.

» Bétulie était étroitement assiégée
» Par le sauvage et abominable Holopherne ;
» Les habitants n'avaient plus d'espoir de salut,
» Puits et citernes étaient à sec,
» Et sous les coups des rudes béliers
» Remparts et murs semblaient être de beurre.

» Elle se para et découvrit sa poitrine,
» Elle montra sa gorge blanche et ferme,
» Et, le visage resplendissant d'une beauté sans pareille,
» Elle se présenta à ce museau de chien
» Qui, lorsqu'il eut jeté sur elle un seul regard,
» Resta comme frappé de la foudre.

» La foudre, c'était l'éclair de deux beaux yeux
» Qui de l'impie guerrier pénétra le cœur
» Il renonça à son ordinaire barbarie
» Et pour la première fois brûla d'amour ;
» Cet amour eut tant de puissance,
» Qu'il voulut faire coucher Judith dans son lit.

» Ce qui se passa lors, je ne sais ; mais je sais que le sommeil,
» Produit peut-être par les fumées du vin,
» Se rendit maître des sens d'Holopherne,
» Et que, comme il ronflait couché sur le dos,
» Judith saisit son sabre, et le capitaine
» Le lendemain matin chercha vainement sa tête.

» Soyez larges en promesses ; que les serments,
» S'il le faut, ne soient épargnés :
» Serments d'amour ! autant en emporte le vent ;
» Non-seulement le parjure est toléré,
» Mais il est méritoire, croyez-le bien,
» Quand on le commet à bonne intention.

» Servez bien le Pape ; déjà il songe
» Que la peine ne va jamais sans récompense ;
» Or, cette récompense, quelle sera-t-elle ?
» Aimables dames, je veux vous le dire :
» Des indulgences plénières à pleines mains
» Vous aurez pour des mois, pour des années, tant et plus.

» Sur le total des engins que vous remettrez
» Comme je l'ai dit, en notre pouvoir,
» Quatre pour cent seront prélevés
» Pour votre part et vous seront assignés,
» Avec cette condition qu'il ne vous sera défendu
» De les choisir à la mine ou au poids.

» Étant stipulé toutefois que vous devrez seulement
» Les employer pour votre propre agrément ;
» Qu'en aucun cas vous ne pourrez les vendre,
» Les prêter, les donner, les échanger,
» Les mettre en gage ou les exposer à tout autre risque :
» Autrement ils vous seraient confisqués.

» Si dans sa bonté et sa générosité
» Notre vice-Dieu vous accorde ses grâces,
» Il vous rappelle sérieusement par ma bouche
» Qu'il faut tenir secret tout ce que je vous ai dit ;
» Et, comme il ne se fie pas trop aux femmes,
» Voici de quelles terribles peines il vous menace :

» La femme qui aura eu la langue trop longue, ou qui,
» Emportée par un téméraire et fol amour,
» Aura divulgué ce qui s'est dit ici,
» Sera anathème, et son excommunication
» Sera plus terrible que toutes celles dont l'histoire
» Rappelle aux hommes le souvenir.

» Non-seulement le pain se mettra en travers
» De son gosier, si elle a envie de manger,
» Non-seulement l'eau de son puits tarira,
» Et la soif lui fera subir de cruels tourments,
» Mais elle verra se fermer cette fissure
» Qui lui procure les plus doux plaisirs.

» Mais, que parlé-je de peines ? Ah ! je lis bien
» Dans vos jolis et brillants petits yeux
» L'ardeur et le désir ; déjà, déjà je prévois
» La honte et la tristesse de nos ennemis ;
» Déjà je chante victoire, et par vous j'espère
» Avoir les engins de l'univers entier. »

Ce discours d'une belle émulation
Enflamma les charmantes auditrices ;
Chacune au grand œuvre se prépare,
Chacune déjà se voit à chasser les engins ;
Déjà elles se figurent en expédier à Rome,
Qui un sac, qui une balle, qui une charge de mulet.

Et ce ne furent des bourgeoises seules qui pour la croisade
Volontairement donnèrent leur nom ;
Des dames de famille illustre
Sur la grande liste se firent inscrire :
Parmi elles se trouvèrent trente duchesses,
Cent marquises et quatre princesses.

Elles partirent, et dans diverses contrées
A de sots amoureux elles tendirent leurs filets ;
Beaucoup en Italie déployèrent leurs ruses,
Beaucoup en France, beaucoup en Allemagne ;
D'autres allèrent exploiter la riche terre d'Ibérie,
D'autres la Hollande et d'autres l'Angleterre.

Guères ne tarda qu'un paquet de la denrée
Par la poste arrivât au successeur de Pierre ;
Ensuite, par un courrier envoyé tout exprès,
Il en reçut une grosse valise pleine ;
Puis ce furent des barils, des tonneaux, et à la fin, des charges
Aussi grosses que des ballots de drap d'Angleterre.

Le marin et le voiturier n'apportaient plus
Que ces marchandises des contrées lointaines ;
De grosses balles à la marque papale
Partout les douanes étaient pleines,
Et les princes, pour en tirer quelque profit,
Les assujettirent aux droits de gabelle et de remisage.

Tout ustensile qui tombait dans la main
Du cardinal ci-dessus mentionné,
Il le mettait incontinent au château Saint-Ange,
Et, pour que personne ne le pût dérober,
Il entretenait là, de garde, en permanence,
Un régiment de braves soldats.

Supplications, menaces, procès, rien ne servit,
Rien ne put décider le Saint Père à rendre
Les engins ravis par ses dames ;
Personne ne put lui faire entendre raison.
Seuls quelques prélats de grande importance
Les rattrapèrent, moyennant forte rançon.

La moitié du monde presque était ainsi mutilée,
Le deuil était dans tout royaume, chez toute nation ;
Amour se repentit de sa sotte idée :
Il voyait la fin de la génération,
Le plaisir transformé en affreux chagrin,
Son sceptre brisé, son trône renversé.

Alors il dirigea son vol rapide
Vers l'endroit où il avait trouvé Nature ;
Et il lui dit : « Ma mère, tout de suite
» Remettons les engins comme ils étaient avant,
» Et désormais, pour éviter des malheurs,
» Laissons les choses comme elles sont. »



Paris. — Typog. Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

NOUVELLES

DE

BATACCHI

FRA PASQUALE



IMPRIMÉ
Aux frais du Traducteur et se vend à Paris
Chez Isidore LISEUX, libraire
Rue Bonaparte, 2
1880

A MON AMI L. M.

Les prouesses d'un robuste père Franciscain au champ d'amour méritent bien d'être dédiées à un guerrier qui est son émule. Voilà pourquoi je mets ton nom en tête de l'histoire de Fra Pasquale. Cette offrande n'est pas entachée de flatterie. Ton nom est formidable dans les annales de Cythère et il doit passer à la postérité la plus reculée.

Porte-toi bien.



FRA PASQUALE

De tous les animaux qui sont sur terre
On dit que le renard est le plus rusé,
Qu'il tient en réserve mille stratagèmes
Pour se tirer des plus grands périls ;
Lecteur, ce sont là des sottises :
De tous les animaux le plus fourbe est le moine.

Dans les bois de Sicile était un bandit,
Chef d'une troupe de mauvais gueux,
Assassin hardi et vigoureux,
Terreur, fléau du peuple Sicilien,
Qui tuait les voyageurs jour et nuit,
Comme vous mangeriez des poires cuites.

Un jour, après avoir mis en fuite
Une troupe nombreuse de sbires,
Il s'assit au pied d'un chêne vert ; à part soi
Il se mit à ruminer sur cette affaire,
Et, effrayé du péril qu'il avait couru,
Il résolut de changer enfin de système.

« La vie de brigand est une dure vie, »
Dit-il, « essayons un peu de la vie de saint homme :
» Elle est certainement plus saine et plus sûre,
» Et ne manque pas de charme de temps en temps ;
» Ainsi donc, plus de sang, plus de rapines,
» Je veux me dévouer au bien d'autrui. »

Pour mener à fin si pieuse résolution
Il abandonna ses compagnons de crime,
Et courut droit à un couvent de Franciscains
Voisin de la ville de Syracuse.
Il revêtit l'habit de Saint François
Et prononça les vœux sacrosaints.

Cependant Belzébuth frémissait de rage,
En voyant rentrée dans le bon chemin
Une âme sur laquelle il avait des vues
Pour en faire un tison de son infernal empire.
De mille diablotins, au visage de femme,
Nuit et jour il l'entoura.

Fra Pasquale (ainsi se nommait
Le très révérend Franciscain),
Sentant que le diable le tentait
Par tant de moyens et de ruses si bien ourdies,
Était toujours inquiet et craignait
De donner du nez contre quelque gros péché.

Dans Syracuse, il connaissait déjà
Toutes les femmes, mariées, veuves ou filles ;
Elles lui plaisaient également, belles ou laides,
Et il les eût bien secouées, celles-ci et celles-là.
Aussi, pour échapper à cette tentation,
Prit-il le parti de changer de maison.

Il demanda la permission au général
Et passa à Naples dans une barque ;
Mais changer de ciel, courir la mer, à quoi bon ?
En est-on plus habile à refréner sa luxure ?
Hélas non ! il y a partout des femmes
Toutes prêtes à se faire vite lever les jupes.

Il fut accueilli dans le couvent de Naples
Comme un frère d'importance et de valeur ;
Il avait la sainteté peinte sur le visage,
Dormait sur la terre ou sur la paille,
Jeûnait et, soir et matin,
Se frappait avec une dure discipline.

Bientôt il eut obtenu honneurs et dignités,
Il fut fait en peu de mois sacristain ;
Ensuite il eut le premier rang parmi les lecteurs,
Et, montant ainsi de grade en grade,
Il devint père gardien, puis provincial ;
Il obtint des bulles et des indulgences à foison.

Mais une telle vie était trop uniforme
Pour un moine si actif et si bouillant,
Et ce gueux de Satan, qui ne dort jamais,
Le pinça un jour, mais le pinça ferme :
Avec un trait de Cupidon, il le rendit fou
De donna Rosa, au gentil visage.

Donna Rosa Stringati était si jolie
Qu'elle aurait tendu les nerfs d'un moribond,
Chaque œillade d'elle faisait une plaie
Qui pénétrait jusqu'au fond du cœur ;
A peine Fra Pasquale a-t-il vu si gentil museau,
Qu'il jure d'aimer la dame, et dit adieu au Christ.

Il prit sur elle des informations dans le voisinage,
Et il arriva à savoir très vite
Qu'elle avait comblé les vœux de plus d'un amant,
Qu'elle était très facile et bonne fille ;
Alors, plein d'espérance, il dit : « Par Dieu !
» J'ai nerf et argent comme les autres, moi aussi. »

Un jour, comme elle sortait de la messe,
Il la suivit, et avec grande désinvolture et aisance,
Après un doux salut, il s'approcha d'elle.
Il ne manqua pas de lui peindre son ardeur;
En amour il croyait (et il n'avait pas tort)
Que chacun est pour soi le meilleur entremetteur.

D'un air virginal, avec modestie,
Donna Rosa accueillit ses protestations ;
« Vous savez vous y prendre pour persuader, »
Dit-elle, « l'éloquent amour parle par votre bouche,
» Mais j'ai à vous apprendre une nouvelle assez fâcheuse :
» Écoutez-moi, je suis chasse réservée.

» Par un officier du Roi je suis entretenue :
» C'est un homme violent et fort jaloux ;
» Il me faut user de toutes sortes de ruses,
» Quand je veux contenter un autre amoureux ;
» Force vous sera donc, mon père, d'attendre
» Que la Cour parte pour la campagne.

» L'officier doit partir avec elle
» Et je serai libre pour quelque temps.
» Si vous voulez alors penser à moi,
» Nous donnerons à notre amour pleine satisfaction ;
» La chose est pour dimanche prochain,
» Viendrez-vous ? — Par la foi de Dieu ! soyez-en sûre. »

— « Je vous avertis, » reprit-elle, « que si par hasard
» L'officier nous surprend, il nous tue tous les deux ;
» La moutarde lui monte vite au nez...,
» C'est un Rodomont de la pire espèce...
» S'il vous découvre, Saint Antoine en personne
» Ne pourra vous tirer des griffes de ce démon. »

— « Foutre! » répondit le moine, « et qui croyez-vous
» Que je sois ? M'avez-vous pris pour un pleutre ?
» Vous ne savez pas encore qui se cache
» Sous ce froc de religieux.
» Je viendrai... Si l'officier veut faire le fou,
» N'ayez crainte !... Un Rodomont !... Oh foutre ! »

Nos amants fixèrent de cette façon
Le jour et le lieu de leur douce rencontre ;
Puis, pour ne donner aucun soupçon aux passants
Qui se promenaient sur la place,
Ils se firent, en apparence, un modeste adieu ;
Elle rentra dans sa maison et lui dans son couvent.

On peut bien croire que le bon père
Souffrit, en attendant le Dimanche,
Des angoisses et des tourments vraiment horribles ;
Il ne sortit pas de sa cellule,
Il n'eut d'autre pensée, d'autre souci
Que de faire tourner à bien l'aventure.

Quand arriva le jour tant désiré, il dit la messe,
Et se dispensa de tout autre service ;
Il retourna dans sa cellule et, en toute hâte,
Fit venir auprès de lui Fra Sparagione,
Auquel il dit : « A vous le pouvoir aujourd'hui ;
» Je vous cède toute mon autorité sur le couvent.

» Je dois aller auprès d'une jeune pécheresse,
» La convertir et la ramener dans le bon chemin ;
» Sa pieuse et sainte mère
» A mes soins la veut confier.
» D'ici à demain je ne puis rentrer.
» Adieu. Le ciel vous ait en sa grâce ! »

Cela dit, il partit. Comme le cerf altéré
Qui court se rafraîchir à la fontaine,
Comme le rocher qui roule au précipice
De la haute cîme d'une montagne escarpée,
Ainsi le moine, d'une course impétueuse,
Gagne la maison de donna Rosa.

Il frappe à la porte et crie: « *Ave Maria.* »
Donna Rosa aussitôt lui ouvrit.
Qui pourra peindre son allégresse,
Quand il vit sa déesse bienaimée
En simple corset et en jupe,
Et qu'il put contempler ses charmants tetons ?

Alors ils réglèrent les préliminaires
Entre eux deux, ces paillards amants,
Et ils convinrent, de façon claire et précise,
De n'en pas venir au doux combat
Avant que sortît des grottes Cimmériennes
L'humide nuit portée sur son char ténébreux.

La condition déplaisait fort au moine,
Mais la dame lui dit : « Mon père,
» A quoi servirait de commencer maintenant ?
» Vous êtes le marteau, et moi l'enclume...
» L'enclume résiste, et aucun art mécanique
» Ne peut rendre dur un manche de marteau s'il est flasque.

» Si nous guerroyons maintenant, que ferons-nous
» Après, cette nuit? Ayez patience :
» *Nudi in lecto* ce soir, nous nous en donnerons,
» Sans avoir la crainte de rester à sec.
» Prenons, en attendant, les petits plaisirs
» Qui du grand jeu sont les avant-coureurs. »

Elle dit et lui applique un baiser de feu ;
Le moine le lui rend plus brûlant encore ;
Il semble que l'une à l'autre leurs bouches soient collées,
Et les colombes n'ont pas plus suaves délices.
Cependant, le moine fourrage, il palpe
Tantôt les seins, tantôt les fesses dures et nues.

Puis il plonge ses doigts dans la blonde toison
Qui obstrue l'entrée du temple de Cypris ;
En récompense, la main charitable de Rosa
Immensam supellectilem in bracis lui pelote.
Ils passèrent ainsi la journée entière
En ces divertissements licites et honnêtes.

Et comme il faut que celui qui n'apporte rien
S'en aille, sans faire fortune en amour,
Et que la femme, si inconstante de sa nature
N'a d'esprit de suite que pour amasser des richesses,
Le Provincial fit à sa dame un beau régal
De gâteaux et de bonbons exquis.

Il y ajouta un chapelet en filigrane d'or ;
D'or pur aussi était la médaille ;
Et un collier de corail de premier choix,
Et une couple de bagues de grande valeur :
Toutes choses qui, à en croire le père Eleïson,
Étaient volées aux *ex-voto* des Madones.

Un riche dîner, un somptueux souper
Que le Provincial paya, restaurèrent leurs forces ;
La table était tout entière couverte
De ce qu'il y a de plus rare sur terre et sur mer ;
On y voyait une telle quantité de bouteilles,
Que l'on aurait dit un jeu d'orgues.

Dans l'enceinte d'une obscure alcôve,
Gentiment ornée de sculptures dorées,
Se trouve un lit vaste et moelleux
Tout entouré de riches rideaux;
Trois matelas neufs et une paillasse
Le garnissent, avec une belle couverture brodée d'or.

Quand il fut dix heures du soir,
Les deux amants, tout pleins d'amoureuse ardeur,
S'y rendirent pour accomplir l'œuvre charmante
Grâce à laquelle souvent naît une âme à Dieu ;
Et donna Rosa, selon son habitude,
Entra la dernière au lit, et éteignit la lumière.

Muse, inspire-moi de grâce une comparaison
Qui me permette de peindre le feu du Provincial...
C'est le rapide faucon dans l'air
Qui se lance sur la tourterelle fugitive...
C'est le cerf que lévriers et chasseurs
Poursuivent... Eh ! tais-toi ! je ne puis le peindre.

Sans se soucier des caresses
Qui au doux assaut préparent les sens,
Entrant tout de suite en matière,
Le moine entama l'amoureux combat ;
Les secousses furent si rudes, si violentes,
Que les quatre murs de la chambre en tremblèrent.

On dit... je ne m'en porte pas garant,
Parce que ce pourrait bien être une blague,
Que le moine, plein d'un Franciscaine ardeur,
Lui dansa dix fois sur la panse.
Si ce ne fut dix fois, ce fut au moins sept :
Un frocart n'en fait jamais moins.

Chose belle et mortelle passe et ne dure,
A dit Pétrarque, et il a bien raison.
La charmante aventure du moine
Allait vite se changer en cruel tourment :
Comme il ne pense qu'à jouer des reins,
On entend frapper fort à la porte de la rue.

« Qui est là ? » cria la dame épouvantée.
— « C'est moi ! » répondit une voix terrible
Qu'elle reconnut (elle en resta glacée)
Pour celle, hélas ! du féroce officier.
« Nous sommes morts, » dit-elle, « oh ! Fra Pasquale !
» Le voilà, ce monstre d'officier ! »

Le moine, en toute autre circonstance,
N'aurait pas été homme à trembler :
Il avait encore dans les membres assez de force,
Dans sa poitrine battait un cœur plus que vaillant,
Mais il était religieux, et dans cette situation,
Un éclat public ne lui était pas agréable.

Il fit donc de ses effets un paquet,
Et se cacha sous le lit incontinent.
Déjà l'officier faisait vacarme,
Donna Rosa fut lui ouvrir tout de suite.
Il entra dans la maison en jurant bien fort
Par tous les saints du paradis.

Et il dit : « Allume la lumière, bougresse,
» Je veux me déshabiller. » Rosa, tout humble,
Lui pardonne cette épithète grossière ;
Elle prend bien vite en main amadou et briquet,
Et, à chaque coup qu'elle frappait,
Le cœur du moine faisait toc-toc.

Mais Rosa, qui était une rusée femelle,
A semblables aventures dès longtemps habituée,
Avait, avant de se coucher, humecté l'amadou
Au moyen d'une compresse légèrement mouillée.
Elle employait ce petit procédé, toutes les fois
Qu'elle faisait quelque douce contrebande.

Longtemps elle battit le briquet ; enfin : « A vous, » dit-elle
A l'officier, « je n'en puis tirer une étincelle. »
L'officier s'y mit, et fit tous ses efforts,
Mais la pierre a beau briller sous les coups :
Le feu ne se communique pas à l'amadou humide,
Et l'étincelle fugitive meurt inutile.

L'officier lâcha un terrible juron ;
Il jeta à terre l'amadou et la pierre ;
« Eh bien ! je me déshabillerai dans l'obscurité, »
Dit-il, et il déposa sa terrible épée de combat.
— « Allons, » lui dit la dame, « je vais vite au lit,
» Je veux chauffer votre place. »

Le Provincial, tout tremblant sous le lit,
Comprit le but de ce zèle mensonger ;
Mais cela fut loin de le rassurer,
Et il dit : « Que le ciel me protège ! »
Cependant l'officier s'était déshabillé ;
Il entra dans le lit auprès de donna Rosa.

Le lit était un peu bas, et à peine l'officier
Fut-il dedans, que le bon moine
Se sentit écraser par l'énorme poids
Des planches qui cédaient et se courbaient :
Et il dit en lui-même : « Ah ! Jésus ! notre rédempteur !
» J'implore ton secours, je n'en puis plus.

» Si je dois attendre jusqu'à demain matin,
» On me trouvera étouffé là-dessous ;
» Si je sors, c'est une catastrophe :
» L'un ou l'autre de nous restera mort sur place,
» Et puis, sans parler du reste, la honte, le déshonneur !
» Mais que ferai-je, s'il reste et que le jour vienne ? »

Cependant, le militaire qui était au-dessus,
Se mit à danser une Moresque ;
La danse fut pénible pour le moine,
Qui se vit sur le point de crever ;
Le poids amassé sur son dos
Lui permettait à peine de respirer.

Après une couple d'heures d'un si cruel tourment,
La dame et le militaire s'endormirent :
Pensez quelle fut la joie du moine
Quand il les entendit ronfler tous deux !
Il se glissa petit à petit à plat ventre
Et finit par sortir de sa périlleuse cachette.

A peine dehors et debout,
Il se souvint de son ancienne bravoure ;
La jalousie lui mordit le cœur,
Et le remplit d'une fureur indicible :
Prenant son parti, sans plus tarder,
Il se mit à la recherche de l'épée du militaire.

A travers les barreaux du balcon
La déesse amoureuse d'Endymion,
Qui venait de sortir des profondeurs de l'Orient,
Avait fait pénétrer ses doux rayons ;
Et sur un fauteuil elle fit voir
Au Provincial les effets de l'officier.

Laissant alors de côté le barbare projet
D'égorger son rival pendant qu'il dormait,
Il sentit naître en son cœur un nouveau désir
Que lui inspira sa fourberie monacale :
« Bafouons ce bélître, » dit-il à part soi,
« On ne tire pas satisfaction d'un dormeur. »

Aussitôt, mettant à effet son nouveau dessein,
Il empoigna les effets du militaire,
Et se les colla sur le dos bien doucement,
Pour ne pas réveiller son rival ;
Et, comme l'officier portait perruque,
Il la prit aussi et s'en couvrit la tête.

Il se ceignit les reins du flamboyant acier,
Chaussa les bottines avec les éperons,
N'oublia ni la bourse ni l'argent :
Il laissa par terre ses sandales, ses culottes,
Son lourd vêtement sacerdotal
Et le cordon et le chapeau de Provincial.

Il abandonna son chapelet, son Christ de cuivre,
Et son bréviaire, avec la discipline
Qu'il emportait toujours dans sa poche ;
Puis, enfilant la porte la plus voisine,
Sur la pointe du pied, sans bruit,
Il descend l'escalier ; déjà il est hors de la maison.

Alors dans son esprit roulant diverses pensées,
Il médite tantôt l'une, tantôt l'autre ;
Après longue réflexion il se décide enfin
Pour une bonne farce à jouer à son rival,
Et, vers la garde qui était là tout près,
Il s'achemine d'un pas pressé.

Il demande à parler au chef
Pour une affaire d'importance extrême,
Et, parvenu devant le Capitaine :
« Signor, » lui dit-il, « écoute un cas étrange ;
» Chez une putain, qui demeure ici près,
» Un frère Franciscain vient d'entrer.

» Il y a quinze jours que je suis arrivé ici
» De la province pour certaine affaire ;
» L'ayant à la fin arrangée,
» J'ai résolu de rentrer dans ma garnison,
» D'autant plus que par lettres m'y invite
» Mon commandant qui m'a donné mon congé.

» Pendant que j'étais à attendre que le cheval
» Me fût amené de l'écurie par le domestique,
» J'ai vu entrer là un moine,
» Bien sûr pour mettre ses pendeloques en danse ;
» Il se cachait, il regardait tout autour de lui,
» Il paraissait craindre le déshonneur et l'infamie.

» Cette maison est suspecte, je le sais par expérience,
» Car j'y ai souvent bu bouteille ;
» Il s'y trouve une belle créature sans barbe,
» Facile, discrète, belle à merveille,
» Faite tout exprès pour nous autres soldats
» Et qu'il ne faut pas laisser aux mains des moines.

» Si vous voulez le prendre, chaud, chaud,
» Je ferai, pardieu ! la conduite aux soldats,
» Allons, démasquez ce coquin,
» Si on n'ouvre pas, enfoncez la porte. »
Le capitaine, riant, approuva ce langage
Et avec le Provincial envoya un piquet.

Les grenadiers coururent, guidés par lui,
A la chaste demeure de donna Rosa ;
Ils jetèrent la porte à terre, et introduits
Dans un salon, y trouvèrent un vaste manteau
De moine, que le Provincial y avait déposé
A peine entré dans la maison de sa déesse.

Ils pénètrent ensuite dans la chambre et, tournant
Leur lanterne vers le visage de la dame :
« Où est, » disent-ils, « ce scélérat de moine,
» Contempteur de l'éternelle justice ?
» Où et comment se cache-t-il à nos yeux,
» Cet impie mangeur de patenôtres ? »

Elle se taisait ; alors le caporal : « Madame, »
Dit-il, « nous savons que vous avez un Franciscain,
» Vite, vite, enfilez votre jupe,
» Et remettez-nous ce coquin. »
Au bruit, l'officier, non par peur,
Mais par prudence, s'était fourré sous le lit.

Rosa, qui croyait le moine déjà loin,
Jura qu'il n'était, bien sûr, pas dans sa maison.
Mais le caporal répondit : — « Eh ! sottises que tout cela !
» Le moine est sous le lit, je vous le certifie.
» Laissez-moi faire et je trouverai vite
» Ce malin renard dans son gîte. »

Il le trouva en effet et s'écria : « Messieurs,
» Voilà ce père si pieux, si chaste, si saint !
» Tirons-le un peu dehors par les jambes ! »
Et pendant ce temps-là, chacun crevait de rire.
L'officier se disait en lui-même : « Cordieu !
» Qu'est-ce que machinent ces gens-là ? Où suis-je ? »

Ensuite, il cria bien fort : « Je ne suis pas moine !
» — Non ? qu'est-ce donc que cette robe ?
» Qu'est-ce que ces cordes entortillées ?
» Ce chapelet ? ce capuchon ?
» Tout cet attirail n'est-il pas à vous ?
» Oh ! faites-nous le plaisir de venir avec nous. »

L'officier en colère s'efforce de parler,
Et personne ne s'arrête à l'écouter.
De force on lui fait revêtir
Ces habits, de lui tant détestés.
Cependant la dame, pour sortir d'embarras,
S'évanouit et ne donne pas signe de connaissance.

L'absence des vêtements de l'officier,
La vue de la dame ainsi évanouie,
L'accoutrement du père Provincial,
Les rires, les cris, pour le moment
Troublèrent si fort les idées du militaire,
Qu'il se tut et se laissa emmener.

Mais le vrai moine : « A présent je puis m'en aller, »
Dit-il, « car je dois partir à l'instant même :
» Adieu, Messieurs, désormais il ne me paraît plus
» Nécessaire de rester ici.
» Vous avez ce cafard entre les mains,
» Conduisez-le à votre capitaine. »

Et il répéta : « Adieu, Messieurs,
» Traitez-moi ce coquin comme il le mérite. »
Cela dit, il s'en alla, et quand seul
Il se trouva dehors, il resta une minute à hésiter
S'il retournerait au couvent ou bien
S'il reprendrait son premier et féroce métier.

Mais la paresse, déesse puissante,
Qu'adore l'humble engeance monacale,
Lui parle au cœur si tendrement
Et lui fait un discours si plein d'éloquence,
Qu'il retourne à sa cellule, aimant mieux
Manier le bréviaire que les pistolets.

L'oiseau, depuis longtemps enfermé
Dans une cage de fer, oublie sa nature ;
De la nécessité il se fait une habitude,
Et ne se soucie plus de la liberté qu'il a perdue ;
S'il sort, et si de ses ailes il fend l'air liquide,
Il revient vite à son ancienne prison.

Près du couvent, notre homme rencontra
Le père Sparagione, qui avait déjà dit sa messe,
Et qui, pour se guérir de certaine indigestion,
Était en train de faire une petite promenade.
Il se découvrit à lui, et celui-ci voulut savoir
Pourquoi il rentrait en si étrange accoutrement.

Fra Pasquale, qui s'était déjà posé en saint,
Eut honte et fit du mystère ;
Mais l'autre le harcela tant et tant,
Qu'il lui confessa l'entière vérité.
Sparagione rit, et s'écria : « Bravo, Pasquale !
» Voilà, par Dieu ! un vrai tour de Provincial ! »

Ils retournèrent au couvent, où le Provincial
Se revêtit d'une nouvelle robe ;
Quant à l'uniforme militaire qu'il avait enlevé,
Il l'enferma dans un très vieux coffre
Que lui seul ouvrait et fermait à volonté ;
Puis il remercia la vierge Marie.

Cependant l'officier, mis au poste,
Restait exposé aux plaisanteries, aux rires
De tous ceux qui étaient de garde ;
En vain il prouva qu'il n'était pas moine
Et fit voir qu'il était officier :
Le remède fut bien pire que le mal.

Cette découverte, à de plus vifs éclats de rire
Excita justement toute la compagnie ;
La nouvelle se répéta de bouche en bouche,
Dans les casernes, dans les cafés, on ne parlait que de cela.
L'officier en fut couvert de ridicule,
Au point que, désespéré, il sortit du royaume.

Une nouvelle si agréable fut au Provincial
Plus douce que miel et julep.
Il s'arrangea vite avec donna Rosa
En lui payant une riche pension, et il eut
Pour seul collaborateur dans ses amours,
Son confident le père Sparagione.





Paris. — Typog. Paul Schmidt, 5, rue Perronet.



TABLE DES NOUVELLES

CONTENUES DANS CE RECUEIL.

IMPRIMÉ

Par PAUL SCHMIDT

Typographe à Paris, rue Perronet, n° 5

Pour ISIDORE LISEUX

LIBRAIRE A PARIS

Rue Bonaparte, n° 2





